This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX DONO

JEAN LARGUIER DES BANCELS

1876
1961

1961

Digitized by Google

Locis Ickamer

LA
MORALE
UNIVERSELLE,

TOME SECOND.

BCU - Lausanne
1094382817
Digitized by Google

Digitized by Google

LA MORALE UNIVERSELLE.

OU

LES DEVOIRS DE L'HOMME, FONDÉS SUR SA NATURE.

Naturâ duce utendum est: hanc ratio observat, hanc consulit: idem est ergo beate vivere, & secundùm naturam.

SENECA, DE VITÂ BEATÂ, CAP. VIII. INIT.

TOME SECOND.

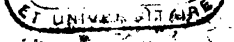
Pratique de la Morale.

L B
Az 3218

A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY,
MDCCLXXVI.
1776

Digitized by Google

51395



Digitized by Google

MORALE UNIVERSELLE.

SECTION QUATRIEME.

Morale des Peuples, des Souverains, des Grands, des Riches &c, ou devoirs de la Vie Publique & des différents Etats.

CHAPITRE I.

Du droit des Gens ou de la Morale des Nations, & de leurs devoirs réciproques.

Nous avons jusqu'ici tâché d'établir les principes de la Morale sur la nature de l'homme; en donnant l'analyse & la définition des vertus & des vices, nous avons fait sentir les avantages inestimables des unes, & les conséquences déplorables des autres; cet examen nous a mis à portée de découvrir les motifs naturels les plus capables d'exciter les hommes au bien, & de les détourner du mal, & ces motifs se sont trouvé fondés sur leurs propres intérêts. Enfin nous avons fait connoître la nature & le but de la Vie Sociale & les devoirs qu'elle impose. Appliquons maintenant les faits, ou les expériences morales que nous avons recueillis, aux diffé-

Digitized by Google

rentes Sociétés dont la terre eſt peuplée. Conſidérons les devoirs de l'homme dans ſes états divers, ou ſous les rapports variés qu'il peut avoir avec les êtres de ſon eſpece ; commencons par examiner les devoirs réciproques des nations qui ſe ſont partagé les différentes contrées de notre Globe.

Le genre humain entier forme une vaſte ſociété, dont les nations diverſes ſont les membres répandus ſur la face de la terre, éclairés, échauffés par le même ſoleil, entourés par les eaux du même Océan, conformés de la même maniere, ſujets aux mêmes beſoins, formant les mêmes deſirs, occupés du ſoin de ſe conſerver, de ſe procurer le bien-être & d'écarter la douleur. La Nature ayant rendu ſemblables à ces égards tous les citoyens du monde, il s'enſuit que la conformité de leur eſſence les rapproche, met des rapports entre eux, fait qu'ils agiſſent de même & que leurs actions ont une influence néceſſaire ſur leur exiſtence, ſur leur bonheur ou leur malheur réciproques.

De ces principes inconteſtables il faudra néceſſairement conclure que les peuples ſont liés à d'autres peuples par les mêmes liens, par les mêmes intérêts, que chaque homme dans une nation ou Société particuliere eſt lié à chacun de ſes concitoyens : conſéquemment chaque nation doit obſerver envers les autres nations les mêmes devoirs, les mêmes regles que la Vie Sociale preſcrit à chaque individu envers les membres d'une Société particuliere. Une nation eſt obligée, pour ſon propre intérêt, de pratiquer les mêmes vertus que tout homme doit montrer à ſon ſemblable, fût-il étranger ou inconnu. Un peuple doit la juſtice à un autre peuple, c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, est obligé de respecter ses droits, ses possessions, sa liberté, son bien-être, par la même raison que tout peuple veut qu'on respecte ces choses dont il jouit lui-même. Si, comme on l'a suffisamment prouvé, la justice est la source commune de toutes les vertus sociales, il s'ensuit nécessairement, qu'elle prescrit à chaque peuple de prêter aux autres peuples les secours de l'humanité, de leur montrer de la bienveillance, de la compassion dans leurs calamités, de la protection dans leur foiblesse, de la reconnoissance pour leurs services, de la sincérité & de la fidélité dans les conventions réciproques ou traités. Il s'ensuit encore des mêmes principes que, pour entretenir l'union & la paix, si utiles à la félicité mutuelle des Nations, un peuple, en vue de ces avantages, doit montrer de la générosité aux autres peuples, sacrifier à la concorde & à la gloire une portion même de ses droits; ne point faire sentir aux autres le poids de son orgueil & de sa supériorité; enfin il ne doit pas manquer aux égards que des citoyens du monde sont en droit d'exiger les uns des autres.

Des peuples limitrophes se doivent évidemment les bons offices, & l'assistance que se doivent réciproquement des voisins dans une même cité. Les peuples alliés, c'est-à-dire, que des intérêts communs unissent plus intimement, sont des amis & doivent dès-lors observer les devoirs toujours sacrés de l'amitié. Les nations éloignées les unes des autres se doivent au moins réciproquement l'équité & l'humanité, que nul habitant de la terre n'a le droit de méconnoître. Les nations en guerre doivent, pour leur intérêt propre, mettre à leur haine,

à leur colere & à leurs vengeances, les bornes fixées par l'équité, par la juſte défenſe de ſoi, par l'humanité, par la pitié, toujours faites pour reprendre leurs droits ſur les hommes raiſonnables, & pour les attendrir ſur le ſort des malheureux.

Tels ſont évidemment les devoirs que la Nature impoſe aux nations comme à tous les autres hommes. Tels ſont les principes du *Droit des Gens*, qui n'eſt au fond que la Morale des peuples. Faute de faire attention à des vérités ſi claires, on a cru que la Morale, deſtinée à régler les actions des particuliers, n'étoit point faite pour les peuples ou pour les chefs qui les repréſentent. On a prétendu que les Souverains & les Etats étoient toujours dans un *Etat de Nature*, que l'on a conſtamment oppoſé à l'Etat ſocial. Mais cet état de Nature eſt viſiblement une chimere, une abſtraction toute pure. Il exiſta toujours une famille, qui en ſe multipliant fit éclore pluſieurs familles ou ſociétés, d'où naquirent des nations qui ſe choiſirent des Souverains. Jamais, comme on l'a prouvé, l'homme ne fut iſolé ſur la terre. Dès qu'il y eut pluſieurs familles, ſociétés ou nations, il s'établit entre elles des rapports plus ou moins intimes, en raiſon de leurs poſitions & de leurs beſoins réciproques; ces rapports & ces beſoins produiſirent des devoirs, dont l'aſſemblage eſt l'objet de la Morale.

D'Ailleurs ſi la Morale doit ſe fonder ſur la nature de l'homme, elle doit convenir à l'homme dans ſon état de nature, & par conſéquent elle eſt faite pour régler la conduite des nations, même dans l'état de nature où l'on ſuppoſe qu'elles ſont reſtées. Ainſi ſous quelque

Digitized by Google

point de vue que l'on enviſage les hommes, ſoit qu'on les voie partagés en grandes ou en petites maſſes, ils ſont toujours ſous l'empire de la Morale; les mêmes regles ſont faites pour les obliger tous; ils ſeront ſoumis aux mêmes devoirs; ils ſeront forcés de s'y conformer, ſous peine d'encourir tôt ou tard les châtiments attachés par la nature même des choſes à la violation de ſes loix.

Les hommes, ſoit ſéparés ſoit en maſſe, dans tous les temps & dans tous les lieux, ſont les mêmes. Les nations ſont ſuſceptibles des mêmes paſſions & tourmentées des mêmes vices que les individus; elles ne ſont en effet que des amas d'individus. Les mœurs nationales, les uſages, bons ou mauvais, les opinions vraies ou fauſſes des peuples, ne ſont jamais que les réſultats ſoit de l'ignorance, ſoit de la raiſon plus ou moins exercée du plus grand nombre de ceux dont un corps politique eſt compoſé. Un peuple n'eſt guerrier que parce que les paſſions du plus grand nombre ſont tournées vers la guerre: un peuple n'eſt commerçant que parce que les deſirs du grand nombre ſont tournées vers les richeſſes que le commerce procure. Un peuple eſt fier, parce que tous les citoyens s'enorgueilliſſent de leurs ſuccès, de leur bonne fortune, de leurs richeſſes, &c. Un peuple eſt injuſte, inhumain, ſanguinaire, parce que les hommes qui le compoſent ſont élevés & nourris dans des principes inſociables.

Ce ſont communément les Légiſlateurs & les Chefs des peuples qui fomentent en eux les paſſions, les goûts, les vices, les préjugés & les folies dont on les voit tourmentés. Le brigand Romulus raſſembla de tous côtés des bri-

Digitized by Google

gands; ceux-ci formerent, pour le malheur de la terre, une race de brigands ou de guerriers qui ne connurent d'autre vertu, d'autre honneur, d'autre gloire que d'opprimer ou de vaincre tous les peuples du monde. L'ambitieux Mahomet fait d'une troupe d'Arabes des forcenés, qui ſe font un principe religieux de conquérir, & de répandre les rêveries du Koran.

La gloire attachée dans preſque tous les pays à la conquête, à la guerre, à la bravoure, eſt viſiblement un reſte des mœurs ſauvages qui ſubſiſtoient chez toutes les nations avant qu'elles fuſſent civiliſées: il n'eſt guere de peuples qui ſoient encore détrompés de ce préjugé ſi fatal au repos de l'univers. Les ſociétés même qui devroient ſentir le mieux les avantages de la paix, admirent les grands exploits, attachent une idée noble au métier de la guerre, & n'ont pas pour les injuſtices & les forfaits qu'elle entraîne, toute l'horreur qu'ils mériteroient.

Qu'est-ce en effet que faire la guerre, (excepté dans le cas d'une juſte défenſe) ſinon la violation la plus criante des droits les plus ſaints de la juſtice & de l'humanité? ſi un aſſaſſin, un voleur, un brigand, paroiſſent des hommes déteſtables, quelle indignation ne devroit pas exciter dans tous les cœurs un peuple conquérant qui, pour ſatisfaire ſon ambition, pour augmenter ſes Domaines, pour aſſouvir ſon avarice, ſa vengeance & ſa rage, & quelquefois pour contenter les caprices de ſa vanité, fait périr des millions d'hommes, inonde les campagnes de ſang, réduit les villes en cendres, ravage en un inſtant les eſpérances du laboureur, & placé inſolemment ſur les débris

Digitized by Google

des nations & des trônes, s'applaudit de ſes crimes, ſe glorifie des maux ſans nombre qu'il a fait ſouffrir au Genre Humain. „ Pendant la „ guerre, dit Thucydide, l'avarice ſe réveille, „ la juſtice eſt terraſſée, la violence & la for„ ce regnent, la débauche ſe donne un libre es„ ſor, le pouvoir eſt entre les mains des plus „ méchants des hommes, les bons ſont oppri„ més, l'innocence eſt écraſée, les filles & „ les femmes ſont déshonorées, les contrées „ ſont ravagées, les maiſons ſont brûlées, les „ temples ſont détruits, les tombeaux ſont vio„ lés..... Enfin la famine & la Peſte ſuivent „ conſtamment les pas de la guerre."

Tels ſont les jeux qui ſervent d'amuſement à des peuples forcenés, guidés par des chefs dépourvus de Juſtice & d'entrailles. Si quelque choſe ſemble devoir rabaiſſer l'homme au-deſſous de la bête, c'eſt ſans doute la guerre. Les lions & les tigres ne combattent que pour ſatisfaire leur faim; l'homme eſt le ſeul animal qui, de gaieté de cœur & ſans cauſe, vole à la deſtruction de ſes ſemblables & ſe félicite d'en avoir beaucoup exterminé. Pendant la longue durée de la République Romaine il ſeroit très-difficile, peut-être, de trouver une ſeule guerre légitime: ſi le Romain féroce fut attaqué par d'autres peuples, ce fut communément pour le punir de quelque entrepriſe injuſte dont il s'étoit lui-même rendu coupable le premier.

Mais la Nature prend ſoin de châtier tôt ou tard ces peuples odieux qui ſe déclarent les ennemis du genre humain: forcés d'acheter leurs conquêtes & leurs victoires par leur propre ſang, ils s'affoibliſſent néceſſairement; les richeſſes

Digitized by Google

amaſſées par la guerre les corrompent & les diviſent (1). Des guerres civiles vengent les nations opprimées; le peuple ennemi de tous les peuples eſt aſſailli de toutes parts, ſon empire devient la proie de cent nations barbares, dont ſes violences avoient provoqué la colere. Telle fut la deſtinée de Rome qui, après avoir dépouillé, ravagé, déſolé le monde connu, devint enfin la proie des Goths, des Viſigoths, des Hérules, des Lombards. &c.

D'AILLEURS un peuple continuellement en armes ne peut jouir long-temps ni d'un bon Gouvernement ni d'un bonheur véritable & permanent. La guerre amene toujours la licence; les Loix ſe taiſent au bruit des armes; des ſoldats inſolents croient qu'elles ne ſont pas faites pour eux: (2) les chefs ſe diviſent, ſe combattent, ſe rendent maîtres de l'Etat affoibli par d'affreuſes convulſions: le vainqueur, croyant aſſurer ſa conquête, devient tyran: ainſi le Deſpotiſme acheve de ruiner juſque dans ſes fondements la félicité publique; il anéantit tout d'un coup la juſtice, la liberté, les Loix. Tel eſt communément l'écueil où vont échouer les Etats qui ſe ſont enivrés de la vanité des conquêtes! C'eſt ainſi que par leurs guerres injuſtes tous les grands peuples de la

(1) ..... *Sævior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.
JUVENAL. SATYR. 6. VERS. 292.

(2) „ Votre ville, diſoit Numa aux Romains, eſt ſi accoutumée „ aux armes, & tellement enflée de ſes ſuccès, qu'on voit bien „ qu'elle ne veut que s'agrandir & commander aux autres; il ſe„ roit donc ridicule de vouloir enſeigner à ſervir les Dieux, à „ aimer la juſtice, à haïr la violence & la guerre, à un peuple „ qui demande bien plus à ſuivre un Général qu'à obéir à un „ Roi". Voyez PLUTAR. VIE DE NUMA POMPILIUS.

Digitized by Google

terre n'ont eu que la gloire fatale de se détruire successivement!

Un peuple toujours en guerre ne peut être ni libre ni bien gouverné? *Mars*, dit le Poëte Timothée, *est le Tyran, mais le Droit est le Souverain du monde.* Un peuple sans cesse armé est un furieux qui tôt ou tard tourne sa rage contre lui-même. Il n'est point de nation qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'ordre, de la justice, de la paix (3). Les guerres fréquentes, sont incompatibles avec la population, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts utiles, qui seuls peuvent rendre les Etats fortunés. La guerre, par les dépenses qu'elle exige, accable & décourage le citoyen laborieux, s'oppose à son activité, met des entraves au négoce, dépeuple les campagnes, & ruine communément un Royaume pour conquérir une forteresse ou une Province, qu'elle commence ordinairement par ravager avant d'en prendre possession. *J'aime mieux*, disoit Marc Aurele, *conserver un seul citoyen, que de détruire mille ennemis.* L'économie du sang des hommes est la premiere des vertus que l'on devroit enseigner aux Souverains ou les forcer de pratiquer.

Si nous consultons les annales du monde, nous verrons que la guerre fut de tout temps le principe de la ruine des Empires les plus formidables & qui paroissoient pouvoir se flatter de la plus longue durée. Les Etats les plus vastes ne procurent à ceux qui se sont injustement agrandis que le funeste avantage d'avoir

(3) Plutarque appelle *Divin* l'amour que Nicias avoit pour la paix. Voyez LA VIE DE NICIAS. Voyez idem DANS LA VIE DE DEMETRIUS.

perpétuellement à combattre de nouveaux ennemis, des voisins allarmés par les projets des conquérants ambitieux. Aucun pays n'améliora son sort par les plus vastes conquêtes ; le plus grand Etat est communément le plus mal gouverné. En étendant leurs limites, jamais les Rois n'ont augmenté ni leur puissance réelle, ni le bonheur des peuples. *Les longues guerres*, dit Xénophon, *ne se terminent jamais que par le malheur des deux partis.* Agésilas, à la vue de la guerre du Péloponese, si fatale à tous les Grecs, s'écria, *ô malheureuse Grece ! Qui a fait périr elle-même autant de ses citoyens qu'il en eût fallu pour vaincre tous les barbares* (4) !

Les nations belliqueuses ont la folie de sacrifier ce qu'elles possedent à l'espoir incertain de dominer, de jouer un grand rôle, de s'agrandir. Les plus vastes Monarchies, formées par des guerres & des victoires, se sont affaissées sous le poids de leur propre grandeur. En un mot, sous quelque point de vue que l'on envisage la guerre, elle est une calamité pour ceux même qui la font avec le plus de succès. Le vaincu se désole ; & déjà son vainqueur n'est plus (5). Un Empire peut-il jouir d'une vraie prospérité quand son ambition est cause que tous les citoyens gémissent dans la misere, ou se font égorger pour étendre ses bornes ?

Quoique les Princes & les Peuples ne semblent pas être jusqu'ici revenus de la fureur qui les pousse à la guerre, l'humanité pourtant

(4) Voyez Plutarque, *dits notables des Princes.*

(5) *Flet victus, & victor interiit.* Erasm. apopht. Plutarque attribue la décadence de Sparte à la passion de s'agrandir & de dominer sur la Grece ; il ajoute que Lycurgue étoit bien persuadé qu'une ville qui veut être heureuse n'a pas besoin de conquêtes. Voyez Plut. vie d'Agesilas.

Digitized by Google

a depuis quelques ſiecles fait des progrès relativement à la façon de la faire. Autrefois des peuples féroces exterminoient ſans pitié les vaincus qui tomboient entre leurs mains, ou du moins leur faiſoient ſubir le joug d'un eſclavage ſouvent plus cruel que la mort: aujourd'hui la voix ſainte de l'humanité ſe fait entendre même au milieu des combats; des mœurs plus douces ont fait abolir l'eſclavage: l'on eſt parvenu à ſentir qu'un ennemi étoit un homme, & que, pour acquérir le droit d'être humainement traité dans les revers de la fortune, il falloit épargner les vaincus. *C'eſt être*, dit Tite-Live, *une bête féroce & non pas un homme, que de croire que la guerre n'a pas des droits comme la paix.* (6).

Les injuſtices de la guerre & les malheurs qui l'accompagnent ne ſont-ils donc pas aſſez terribles pour que les hommes reconnoiſſent la néceſſité de mettre quelques bornes à leurs fureurs? ils écoutent à quelques égards la Nature qui leur crie qu'il y a de l'infamie à exercer ſa cruauté contre un ennemi qui ne peut plus nuire & qui rend les armes.

Lassés enfin de leurs cruautés, de leurs crimes & de leurs folies les peuples terminent leurs guerres par des traités, que l'on doit regarder comme des contracts ou des engagements réciproques. L'équité, la bonne foi, la raiſon devroient concourir à faire reſpecter ces conventions ſolemnelles, dans leſquelles communément les parties contractantes prennent le Ciel à témoin de leurs promeſſes: mais le Ciel n'eſt

(6) *Truculenta eſt fera, non homo, qui in bellis nulla eſſe bella, ut pacis, jura cenſet: ſed quidvis tum licere judicat, nullum ea jura ſanctè ſervat.*

Tit. Liv. Histor.

pas capable d'en imposer à des hommes dépourvus d'équité: ces traités, communément imposés par la force à la foiblesse abattue, ou surpris par la ruse, sont presque à tout moment éludés ou rompus. N'en soyons point surpris, la violence, la fraude, la mauvaise foi, préfident pour l'ordinaire à tous les engagemens faits par des êtres dépourvus de droiture; & souvent la justice est forcée d'approuver la rupture des liens formés par l'iniquité. Il n'y a que des hommes équitables & traitant de bonne foi qui puissent acquérir des droits que la justice rende inviolables & sacrés (7).

Cette ambition si vaine & si fiere ne rougit donc souvent pas de recourir en lâche au mensonge & à la fraude pour parvenir à ses fins! Le parjure, la perfidie, la trahison, paroissent des moyens honorables aux grandes ames de ces Héros qui marchent à la gloire! ne le croyons pas; les peuples & les Rois se déshonorent lorsqu'ils manquent à la bonne foi. Les fourbes découverts finissent par ne plus tromper, ils laissent à leurs noms des taches ineffaçables aux yeux de la postérité. La meilleure politique pour les Princes & les Peuples, ainsi que pour les particuliers, sera toujours d'être vrais. Mais pour être sincere & vrai il faut être équitable; l'iniquité fut & sera toujours obligée de suivre des routes obliques & ténébreuses, incompatibles avec la droiture & la

(7) „ Plutarque dans la *vie de Pyrrhus*, en parlant des Politiques insuffes, dit, la guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoie dont ils se servent pour leurs intérêts, & jamais pour la justice. Encore sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, de paix, ce qui n'est qu'une treve d'injustices & de crimes".

Digitized by Google

ſincérité. Quiconque a des projets déshonnêtes eſt forcé d'employer la ruſe, de ſe cacher avec ſoin, & de recourir baſſement à la fraude, au menſonge, à la ſupercherie.

PARMI les paſſions dont les peuples ſe trouvent agités comme les particuliers, l'on doit compter l'avarice, la cupidité, qui ſouvent les mettent aux priſes. Nous voyons des nations épriſes de cette paſſion abjecte, former le projet ridicule, impraticable, injuſte, d'attirer dans leurs mains le commerce excluſif du monde. Polybe obſerve avec grande raiſon, que *dans les Etats maritimes & livrés au commerce rien ne paroît honteux quand il donne du profit:* principe capable d'anéantir les mœurs & la probité, principe qui doit rendre chaque citoyen ou injuſte ou avare, & qui diſpoſe les ames à la vénalité. D'ailleurs la cupidité des peuples ſemble perpétuellement ſe punir elle-même & fruſtrer ſes propres vues. Des guerres entrepriſes à tout moment pour augmenter la maſſe des richeſſes nationales, font réellement diſparoître celles qui étoient acquiſes, pour en obtenir d'imaginaires; un peuple avare ſacrifie continuellement ſon bien-être, ſon repos, ſon aiſance, à l'eſpoir de s'enrichir; il ſe met dans l'indigence, pour parvenir à l'opulence (8).

(8) Voici comment un Orateur moderne fait le tableau allégorique de la politique actuelle. „ Un Coloſſe ſans proportions „ dans ſon énorme ſtature; ſa tête exceſſive, s'éleve fiérement „ ſur un corps deſſéché..... Ses pieds s'appuient ſur les deux „ mondes: ſa main droite eſt armée d'une épée, & dans ſa gauche elle tient la plume de la finance & la balance du commerce: Impétueuſe & ſenſible un ſouffle l'agite & la met en „ convulſion: toutes les parties de la terre tremblent ſous ſes „ moindre mouvements; cependant froide dans ſa fureur & „ méthodique dans ſes violences, elle calcule en combattant; elle „ évalue les hommes avec des monnoies, & peſe le ſang avec „ des marchandiſes". *Voyez Diſcours ſur les Mœurs par M. Servan.*

Digitized by Google

D'AILLEURS cette opulence ne tarde pas à conduire la nation à sa ruine ; elle amene le luxe, qui traîne toujours à sa suite la molleſſe, la débauche, les vices de toute eſpece. L'avidité fut & ſera toujours le principe de la deſtruction des Empires. *Un Etat eſt malheureux quand il renferme des citoyens trop riches ou trop avides de richeſſes* (9). Platon refuſa de donner des Loix aux Cyrénéens parce qu'ils étoient trop riches. Les Arcadiens & les Thébains ayant demandé une légiſlation à ce même philoſophe, il voulut établir chez eux une plus grande égalité ; mais comme les riches refuſerent d'y conſentir, il les abandonna à leur mauvais ſort, à leurs diſcuſſions inteſtines, à leurs vices. Un Gouvernement montre des ſignes indubitables d'imprudence & de folie lorſqu'il inſpire à ſes ſujets une paſſion forte pour les richeſſes, dont la nature eſt d'abſorber bientôt toutes les autres & de faire diſparoître toutes les vertus néceſſaires à la Société.

HÉLAS ! les nations, de même que les individus, portent la peine des paſſions dont elles ſe laiſſent aveugler ! Concluons donc que la modération, la tempérance, ſont auſſi néceſſaires à la conſervation & à la félicité permanente des peuples & des Empires qu'à celles des particuliers. Concluons que la Morale eſt faite pour guider les Souverains & les Nations. Concluons enfin que jamais la politique ne peut impunément ſéparer ſes intérêts de ceux de la vertu, toujours utile aux hommes, ſous quelque face qu'on les conſidere.

(9) Cette penſée eſt d'Avidius Caſſius ; elle eſt rapportée par Vulcatius Gallicanus in vita Avid. Caſſii, cap. 13. Vid. Hiſt. Aug. ſcript. tom. 1. Edit. Lugd. Batav. 1671.

Digitized by Google

AINSI, je le répete, la Morale eſt la même pour tous les habitants du monde ; les peuples ſont obligés d'obſerver ſes devoirs les uns envers les autres ; ils ne peuvent les violer ſans ſe nuire à eux-mêmes. La Politique extérieure, pour être ſaine, ne doit être que la Morale appliquée à la conduite des nations „ la Politi„ que, dit très-bien le ſavant traducteur de „ Plutarque, n'eſt digne de louange que lors„ qu'elle eſt employée par la Juſtice pour obte„ nir un but louable" (10).

SI la raiſon pouvoit ſe faire entendre des peuples ou de ceux qui dirigent leurs mouvements, elle leur diroit d'être juſtes ; de jouir eux-mêmes & de laiſſer jouir en paix les autres du ſol & des avantages que le deſtin leur accorde ; de renoncer pour toujours à ces conquêtes criminelles qui attirent aux conquérants la haine du genre humain ; de maudire ces guerres qui raſſemblent à la fois tous les fléaux dont les hommes puiſſent être accablés ; de ne recourir du moins à ces moyens terribles, que lorſqu'ils ſont indiſpenſablement néceſſaires à leur conſervation, à leur ſûreté, à leur bonheur réel ; de gémir de ces victoires ſanglantes qui s'achetent aux dépens du ſang, des richeſſes & du bien-être de la Patrie ; de réunir leurs forces pour réprimer les projets de ces peuples remuants, ou de ces Rois ambitieux qui ne trouvent la gloire qu'à troubler la tranquillité des autres ; de chérir la Paix, ſans laquelle nul Etat ne peut être floriſſant & fortuné ; de ſacrifier de bon cœur à ce bien ſi deſirable des intérêts

(10) Voyez *Dacier comparaiſon d'Alexandre & de Céſar* pag. 316. Il dit ailleurs „ la ſaine politique enſeigne qu'il vaut mieux „ gagner les hommes par la bonne foi, que de s'en rendre maître „ par les armes." *Voyez idem, comparaiſon de Phocion & de Caton* pag. 551. tom. 6.

Digitized by Google

frivoles, toujours indignes de lui être comparés; d'agir avec franchiſe, de reſpecter la bonne foi, qui ſeule peut faire naître & maintenir la confiance; de renoncer aux détours d'une politique tortueuſe, également pénible & déshonorante pour les Souverains & les Peuples, & qui ne ſert le plus ſouvent qu'à éterniſer leurs ſanglants démêlés; d'étouffer pour toujours ces haines nationales ſi contraires aux droits ſaints de l'humanité; à cette bienveillance univerſelle que doivent ſe montrer les êtres de la même eſpece; de contenir dans de juſtes bornes l'amour de la Patrie, qui devient un attentat contre le genre humain dès qu'il rend injuſte & cruel; de cultiver chez eux les mœurs, l'agriculture, les arts utiles & agréables à la vie; d'y faire fleurir un commerce raiſonnable; de ſe défendre d'une avidité inquiete & toujours inſatiable; & ſur-tout de ſe garantir des effets deſtructeurs du luxe, qui anéantit conſtamment l'amour du bien public & de la vertu pour élever ſur ſes ruines les vices, la vénalité, l'injuſtice, la rapine, la diſſolution, l'indifférence pour la félicité générale, en un mot les diſpoſitions les plus contraires au bonheur de la Société.

Telles ſont en peu de mots les vérités & les leçons que la Morale enſeigne à toutes les nations de la terre. Tels ſont les principes de la vraie Politique, qui n'eſt que l'art de rendre les hommes heureux. Ils ſont connus & ſentis par tous les Princes éclairés; tout leur prouve que leurs intérêts réels, leur gloire véritable, leur vraie grandeur, leur conſervation propre & leur ſûreté, ſont inſéparablement attachés au bien-être & aux vertus des peuples.

Digitized by Google

On nous parle sans cesse de la *gloire des nations*, de *l'honneur des couronnes*; cette gloire ne peut consister que dans un Gouvernement qui rende les peuples fortunés, dans la félicité publique; cet honneur consiste à mériter l'estime des autres nations.

Les Peuples se déshonorent & se rendent coupables aux yeux des autres Peuples par les mêmes crimes & les mêmes actions qui rendent les individus odieux ou mépriſables. Les attentats, les perfidies, les iniquités des Souverains retombent preſque toujours ſur les nations, que l'on regarde comme complices des excès auxquels on ne les voit pas refuſer de ſe prêter. Voilà comme des peuples entiers acquierent ſouvent la réputation d'être turbulents, inhumains, fourbes & ſans foi: ils perdent la confiance & s'attirent l'indignation, la haine, la fureur des autres Sociétés. Un Gouvernement qui manque à ſes engagements, qui viole ſes promeſſes, ſoit envers ſes ſujets, ſoit envers les étrangers, ne différe en rien d'un Banqueroutier frauduleux, ou d'un prodigue inſenſé & fripon qui ruine ſes créanciers; il anéantit ſon crédit, il ſe prive de reſſources, il autoriſe la fraude & la mauvaiſe foi de ſes ſujets, il les rend ſuſpects les uns aux autres, & mépriſables aux yeux de tous les peuples du monde. C'eſt des Souverains que dépend la bonne ou mauvaiſe renommée des nations, qui devroient être infiniment jalouſes de leur honneur & de leur vraie gloire, auxquels tous les citoyens ſont fortement intéreſſés. — Les Peuples, ainſi que les particuliers, font conſiſter leur grandeur & leur gloire dans le pouvoir de nuire, de faire la loi aux autres, de raſſembler une grande maſſe

Digitized by Google

de richeſſes, d'être injuſtes impunément ; en un mot l'orgueil national conſiſte dans une ſotte vanité. Tandis qu'il devroit conſiſter dans l'équité, dans la probité, dans un gouvernement ſage qui procureroit le bonheur & la liberté, ſans leſquels un peuple n'a aucune raiſon pour s'énorgueillir ou ſe préférer à d'autres (11).

Les Hommes approuvent ſans examen & par habitude, ou cherchent à imiter, ce qu'ils ont dès leur enfance entendu louer & célébrer ; telle eſt la ſource ordinaire des préjugés nationaux dont le vulgaire eſt imbu, & dont les perſonnes les plus ſages ont ſouvent de la peine à ſe défaire totalement. Rien de plus propre à corrompre l'eſprit & le cœur des Princes & des Peuples que la vénération peu raiſonnée que l'on inſpire communément à la Jeuneſſe pour les grands hommes, les guerriers, les conquérants de l'Antiquité, qui trop ſouvent méconnurent tous les principes de la Morale. Des Inſtituteurs imprudents ne parlent qu'avec emphaſe des Grecs & des Romains, qu'on vous fait regarder comme des modeles de ſageſſe, de vertu, de politique. L'on apprend dès l'âge le plus tendre à révérer comme des vertus le courage bouillant, la férocité barbare ; les attentats heureux ſoit des Héros fabuleux chantés par les Poëtes, ſoit des grands Capitaines qui ont ſubjugué des nations & rendu leurs nations fameuſes. On repréſente comme des hommes divins & rares des Lacédémoniens farouches, injuſtes, ſanguinaires ; des Athéniens ſouvent

(11) Agéſilas ayant entendu nommer le Roi de Perſe, *le grand Roi* ; eh ! comment, s'écria-t-il, „ ſeroit il plus grand que moi, „ s'il n'eſt pas plus juſte & plus vertueux ?" *Voyez Plutarque dits notables des Lacédémoniens.*

Digitized by Google

souillés de crimes ; & surtout des Romains toujours prêts à violer les droits les plus saints de l'humanité, & à sacrifier tous les habitans de la terre à l'insatiable Patrie qui leur commandoit des forfaits.

Graces à ces Instructions fatales les hommes s'accoutument à respecter la violence, l'injustice & la fraude, des qu'elles sont utiles à leur Pays; les Souverains se croient grands quand ils sont assez forts pour commettre de grands crimes à la face de l'univers; les Peuples s'imaginent être couverts de gloire quand ils ont été les instruments abjects des iniquités de leurs chefs, qui bientôt deviennent leurs Tyrans. D'après ces idées il n'est presque personne qui n'admire ou ne justifie le Macédonien furieux dont la témérité criminelle renversa le Thrône des Perses; on révere les Emiles; on est saisi de vénération au seul nom du destructeur de Carthage ; on applaudit dans un César le génie & les travaux qui, après avoir arrosé les Gaules de sang, le mirent en Etat d'enchaîner ses concitoyens.

C'est ainsi que dans les souverains & les sujets l'on voit se perpétuer l'ambition, la passion de jouer un grand rôle, la fureur de faire trembler ses voisins, la folie des conquêtes. Les exemples de tant de prétendus Héros font éclore de siecle en siecle des insensés & des pervers, qui communiquent leur frénésie à leurs peuples imprudents, & qui, sûrs d'être applaudis, s'illustrent par des forfaits que l'on appelle exploits; encouragés par les éloges des Poëtes & d'un vulgaire imbecille, les Princes ne se croient puissants que pour avoir fait beaucoup de mal au genre humain; & les peuples se croient estimables

quand ils ont eu l'honneur de seconder avec courage leurs infames projets. La grandeur dans l'opinion de la plupart des hommes consiste dans le funeste avantage de faire bien des malheureux.

Loin de nous faire admirer des peuples destructeurs qui ont ravagé la terre, l'histoire devroit montrer que les nations injustes n'ont jamais travaillé qu'à se forger des fers; les conquêtes font des Tyrans, jamais elles n'ont fait des peuples fortunés. Des loix sages, appuyées par la volonté constante des nations, devroient pour toujours lier les mains de ces Potentats fougueux qui, peu capables de s'occuper du bien être de leurs propres Sujets, ne songent qu'à faire sentir leurs coups à leurs voisins. Pour être grand & respectable un peuple doit être heureux; ni ses armées, ni ses richesses, ni l'étendue de ses provinces ne lui procureront une vraie félicité, qui ne peut être que l'effet de ses vertus. Une nation sera toujours puissante & respectée lorsqu'elle sera composée de citoyens réunis sous des chefs vertueux. Une nation guerriere, turbulente, avide du bien des autres, devient l'objet de la haine universelle, & finit tôt ou tard par succomber sous les efforts des ennemis qu'elle s'est fait.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Devoirs des Souverains.

GOUVERNER les hommes, c'eſt avoir le droit d'employer les forces remiſes par la Société dans les mains d'une ou de pluſieurs perſonnes pour obliger tous ſes membres à ſe conformer aux devoirs de la Morale. Ces devoirs, comme nous l'avons prouvé ci-devant, ſont contenus dans le pacte ſocial, par lequel chacun des aſſociés s'engage à être juſte, à reſpecter les droits des autres, à leur prêter les ſecours dont il eſt capable, à concourir de toutes ſes forces à la conſervation du corps, ſous la condition qu'en échange de ſon obéiſſance & de ſa fidélité à remplir ſes devoirs la Société lui accordera protection pour ſa perſonne & pour les biens que ſon induſtrie & ſon travail ont pu légitimement lui procurer.

D'APRÈS les principes répandus dans cet ouvrage, il eſt évident que ce pacte renferme tous les devoirs de la morale, puiſqu'il engage chaque citoyen à ſe conformer aux regles de l'équité qui eſt la baſe de toutes les vertus ſociales, & à s'abſtenir de tous les crimes ou vices qui ſont, comme on a vu, des violations plus ou moins marquées de ce contract fait pour lier tous les membres de la Société.

MAIS comme les paſſions des hommes leur font, ſouvent perdre de vue leurs engagements, ou comme leur légéreté leur fait ſouvent oublier que leur bien-être propre eſt lié à celui de leurs aſſociés; il fallut dans chaque Société une for-

Digitized by Google

ce toujours subsistante, qui veillât sur tous les membres du corps politique, & qui fût capable de les ramener sans cesse à l'observation des devoirs qu'ils semblent méconnoître. Cette force se nomme *Gouvernement*; l'on peut le définir la force de la Société destinée à obliger ses membres de remplir les engagements du pacte social. C'est par le moyen des loix que le gouvernement exprime la volonté générale, & prescrit aux citoyens les regles qu'ils doivent suivre pour la conservation, la tranquillité, l'harmonie de la Société.

L'AUTORITÉ du Gouvernement est juste, parce qu'elle a pour objet de procurer à tous les membres de la Société des avantages que leurs desirs inconsidérés, leurs intérêts mal-entendus & discordants, leur inexpérience & leur foiblesse les empêcheroient d'obtenir par eux-mêmes. Si tous les hommes étoient éclairés ou raisonnables, ils n'auroient aucun besoin d'être gouvernés; mais comme ils ignorent, ou semblent méconnoître & le but qu'ils doivent se proposer & les moyens d'y parvenir, il faut que le Gouvernement, en leur présentant la raison publique exprimée par la loi, les remette dans la voie dont ils pourroient s'écarter. *Le Magistrat*, dit Cicéron, *est une Loi parlante* (12).

D'APRÈS leurs circonstances variées & leurs besoins divers, les nations ont donné des formes différentes à leurs gouvernements: les unes ont remis l'autorité publique entre les mains d'un seul homme; & ce Gouvernement s'est

(12) *Vere dici protest magistratum legem esse loquentem; legem autem, mutum magistratum. Cicero de Legib. Lib. 3. cap. 1.*

Digitized by Google

appellé *Monarchique*: les autres ont déposé le pouvoir de la Société entre les mains d'un nombre plus ou moins grand de Citoyens distingués par leurs vertus, leurs talents, leurs richesses, leur naissance; & ce Gouvernement se nomme *Aristocratique*. D'autres ont conservé l'autorité toute entiere; alors le peuple se gourverna lui-même ou du moins par des Magistrats de son choix: ce Gouvernement fut nommé *Démocratique*. D'autres nations ont fait un mêlange de ces différentes manieres de gouverner; elles ont cru trouver des avantages à combiner ensemble les trois formes de Gouvernement dont on vient de parler: ce mêlange produisit ce qu'on appelle un Gouvernement *mixte*. L'on nomme Gouvernement *absolu* celui dont la nation n'a point limité les droits par des conventions expresses; l'on appellé *limité* celui dont l'autorité est resserrée par des régles expresses imposées par la Nation à ceux qui la gouvernent. Les dépositaires de l'autorité sociale se nomment *Souverains*, quelle que soit la forme du Gouvernement adoptée par une Société.

Des spéculateurs ont long-temps & vainement disputé pour savoir quelle étoit la meilleure forme de Gouvernement, c'est-à-dire, la plus conforme au bien des Sociétés, la plus capable de procurer le bonheur aux nations. Mais le but de tout Gouvernement est toujours le même; il ne peut-être que la conservation & la félicité de la Société gouvernée; ses droits sont toujours les mêmes quelque forme qu'on lui donne, puisqu'il n'y a que l'équité qui puisse conférer des droits réels & valables. Son autorité, soit qu'elle ait des limites prescrites, soit qu'on ait oublié de lui fixer des bornes, est tou-

Digitized by Google

jours également tempérée ou limitée par l'avantage qu'elle doit procurer à la Société sur laquelle on l'exerce : une autorité exercée sans profit pour la Société, ou qui seroit contraire à ses intérêts & à sa volonté, changeroit de nature & ne seroit plus qu'une usurpation manifeste, une tyrannie à laquelle la Société ne pourroit être soumise que par la violence, qui jamais ne peut donner des droits.

Toutes les formes de Gouvernement sont bonnes quand elles sont conformes à l'équité. Tout Souverain exerce une autorité légitime, quand, se conformant au but invariable de la société, il observe religieusement lui-même & fait observer à tous les citoyens, sans distinction, les engagements du pacte social dont il est le gardien & le dépositaire. Le souverain absolu peut faire tout ce qu'il veut; mais il ne doit rien vouloir que de conforme au bien de la société, dont le salut est la loi primitive & fondamentale que la nature impose à tous ceux qui gouvernent les hommes. *La bonne Cité*, dit Plutarque, *est celle où les bons commandent, & où les méchants n'ont aucune autorité.*

Jupiter même, dit ailleurs ce Philosophe, *ne peut bien gouverner sans justice*; Cependant l'on a souvent disputé, & l'on dispute encore, pour savoir si le Souverain absolu doit être soumis aux loix; s'il est lié par les engagements du contract social, qui servent à lier tous les membres du corps politique. Mais comment des êtres raisonnables ont-ils pu sérieusement disputer pour savoir si le souverain, uniquement destiné à maintenir la justice, à conserver les droits de chacun & de tous, à veiller incessamment au bien public, étoit tenu d'être juste &

Digitized by Google

de remplir les conditions qui, quand même elles n'auroient jamais été exprimées, ſont évidemment renfermées dans le pouvoir qu'il exerce dans la Société? A-t-on pu de bonne foi douter qu'un Souverain, le chef d'une nation, fût lié au corps politique dont il eſt la tête? puiſſe ſe paſſer ou du tronc ou des membres, & ne reſſente pas les coups dont ils ſont affectés? Peut-on mettre en problême ſi des hommes raſſemblés par leurs beſoins mutuels pour jouir en ſûreté des avantages de la vie ſociale, pour être garantis des paſſions de leurs ſemblables, ont jamais pu accorder à leurs chefs le droit d'anéantir pour eux tous les biens en vue deſquels ils vivent en Société? Enfin les nations ont-elles ſans folie pu conférer à celui, ou à ceux, qu'elles ont rendu dépoſitaires de leurs droits, le droit de les rendre conſtamment malheureux? *La Juriſdiction*, dit Montagne, *ne ſe donne point en faveur du Judiciant, c'eſt en faveur du Juridicié* (13).

(13) *Voyez les eſſais de Montagne liv. III. Ch. 6.* „ que „ ceux-là donc qui élevent l'autorité des ſouverains juſques-là „ qu'ils oſent dire qu'ils n'ont d'autre juge que Dieu, quelque „ choſe qu'ils faſſent, me montrent qu'il y ait jamais eu de nation qui ſciemment, & ſans crainte ou force, ſe ſoit dubliée „ juſqu'à ſe ſoumettre à la volonté de queque Souverain, ſans cette condition expreſſe & tacitement entendue, d'être juſtement „ & équitablement gouvernée....., Quand même un Peuple „ ſciemment & de ſon plein gré a conſenti à une choſe qui de „ ſoi-même eſt manifeſtement irréligieuſe & contre le droit naturel; une telle obligation ne peut valoir..... Certainement ce „ ſeroit une choſe trop inique, de n'accorder à toute une nation „ ce que l'équité octroie aux perſonnes particulieres, comme aux „ mineurs, aux femmes, à ceux qui ont le ſens bleſſé, à ceux qui „ ſont trompés de plus de la moitié du juſte prix, principalement „ s'il appert de la mauvaiſe foi de celui auquel de telles perſonnes ſe ſeroient obligées..... Les Peuples ſont-ils eſclaves? „ par le droit Romain l'eſclave, auquel étant malade, n'aura été „ pourvu par ſon ſeigneur, eſt tenu pour affranchi..... Certainement ce qu'ils veulent qu'un Roi n'eſt aſtreint aux loix, ne „ doit ni ne peut être généralement entendu, ainſi que chantent

Digitized by Google

AINSI ſous quelque point de vue que l'on enviſage l'autorité ſouveraine, elle eſt toujours ſoumiſe aux loix immuables de l'équité; deſtinée à les maintenir, elle ne peut les enfreindre ſans dégénérer en tyrannie: les loix qu'elle préſcrit doivent être juſtes, conformes à la Nature de l'homme en Société; les loix poſitives ne peuvent jamais être oppoſées aux loix de la nature; elles ne doivent être que ces loix appliquées aux beſoins, aux circonſtances, aux intérêts particuliers des peuples à qui elles ſont deſtinées; elles ne peuvent en aucun cas heurter de front la félicité publique qu'elles ſont faites pour aſſurer. Delà découlent évidemment tous les devoirs des Souverains.

ON a vu dans le chapitre qui précede, les devoirs des peuples & de leurs chefs envers les autres peuples; nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide ſur les devoirs de ces chefs envers les nations qu'ils gouvernent; & tout nous prouvera que la morale preſcrit aux Princes les mêmes regles, les mêmes devoirs qu'aux membres les plus obſcurs de la Société; que l'autorité ſuprême ne fait qu'étendre ces devoirs indiſpenſables à un plus grand nombre d'objets. Si chaque citoyen, dans la ſphere étroite qui l'entoure, eſt obligé, pour ſon propre intérêt, de montrer des vertus, le Souverain eſt obligé, dans la vaſte ſphere où il agit, de déployer avec plus d'énergie les vertus de ſon état; ſes actions influent, non ſeulement

„ les flatteurs des Rois & ruineurs de Royaumes..... Il s'en„ ſuit néceſſairement ou que les Rois ne ſont pas hommes, ou „ qu'ils ſont obligés aux loix Divines & humaines ou naturelles." *Voyez le livre du droit des Magiſtrat ſur les Sujets, publié en 1560.*

ſur ſa nation, mais encore ſur les autres peuples de la terre; les crimes & les vices du particulier ont des effets bornés, au lieu que les vices & les défauts des Princes produiſent l'infortune & des hommes qui vivent & des races futures. De mauvaiſes loix, des réſolutions imprudentes, des démarches précipitées, ſont très-ſouvent ſuivies de malheurs qui ſe tranſmettent à la poſtérité la plus reculée.

La vertu, dit Confucius, *doit être commune au laboureur & au Monarque.* La vertu primitive & fondamentale du ſouverain, comme du citoyen, doit être la juſtice; elle ſuffit pour lui montrer tous ſes devoirs & lui tracer la route qu'il doit ſuivre. La juſtice des rois ne differe de celle du citoyen que parce qu'elle s'étend plus loin. Le Souverain a des rapports non-ſeulement avec ſon propre peuple, mais encore avec les autres Peuples de la terre. Son ambition, réglée par la juſtice, ſe trouve ſatisfaite dès qu'il commande à des ſujets heureux: il ne cherche point à s'emparer des provinces des autres; parce qu'il trouve qu'un Prince eſt aſſez grand quand il regne ſur une nation qui lui eſt bien attachée. Le Monarque humain & juſte frémit au ſeul nom de la guerre, parce que, même accompagnée des plus brillants ſuccès, elle n'eſt propre qu'à ruiner & dépeupler un Etat. Il eſt fidele à ſes traîtés, parce que l'Equité, la bonne foi, lui donneront de l'aſcendant ſur des Politiques fourbes dont l'univres entier devient bientôt l'ennemi. Le bon Prince eſt pacifique, parce que c'eſt dans la paix qu'il peut travailler librement au bonheur des citoyens.

Digitized by Google

C'est au sein de la tranquillité que le Souverain vraiment grand peut montrer sa sagesse, ses talents, son génie : semblable à l'Astre du jour, dont les rayons éclairent & fécondent tout le globe, le Prince juste vivifie tous les corps, les familles, les individus de la Société; d'une main ferme il tient la balance entre tous ses sujets. La prévention, la faveur, l'amitié, la pitié même, ne l'empêchent nullement de maintenir invariablement les regles de l'équité, qui place sur une même ligne & le fort & le foible, le grand & le petit, le riche & l'indigent. La bienfaisance & la sensibilité du prince ne s'arrêtent point à des individus, elles embrassent l'ensemble de l'Etat, le peuple tout entier; sa pitié l'attendrit, non sur les plaintes de la cupidité qui le trompe, mais sur la misere plus réelle d'une foule qu'il ne voit pas, & sur les larmes des malheureux que souvent on s'efforce de cacher à ses regards. Une justice inébranlable constitue seule la bienfaisance & la pitié d'un Monarque, aux yeux duquel tout son peuple doit être toujours présent. Il est sûr que les riches & les grands se feront jour pour parvenir aux pieds du thrône; mais il craint de ne point entendre les cris de l'innocent & du pauvre. Les droits, la liberté, les biens, les intérêts de tous, lui paroissent plus respectables que les prétentions & les demandes des courtisans qui l'entourent. Il n'accorde à personne le droit funeste d'opprimer, parce qu'il sait qu'il ne pourroit sans crime se l'attribuer à lui-même: — Il sait qu'il est le défenseur, & non le propriétaire des biens de ses sujets; — Il sait qu'un impôt est un vol quand il n'a pas pour objet la conservation de l'Etat. — Il sait qu'une Loi,

Digitized by Google

qu'un Edit, ne rendront point légitimes une violation manifeſte des droits du citoyen. — Il reconnoît que les Tréſors de l'Etat ſont à l'Etat, & ne peuvent, ſans prévarication, être conſacrés à ſes propres plaiſirs. — Il ſait que ſon temps même n'eſt plus à lui, mais appartient à ſon peuple, auquel il doit tous ſes ſoins; il ſe reprocheroit comme des crimes une vie molle, indolente, diſſipée, & des amuſements ruineux pour ſon pays. — Il ſait que la vie d'un Souverain eſt pénible & laborieuſe, & ne doit point être uniquement deſtinée aux plaiſirs. — Il s'abſtient ſur-tout de ceux qui tendroient évidemment à corrompre les mœurs de ſon peuple, parce qu'il ſait qu'un peuple ſans mœurs ne peut pas être bien gouverné. — Il ſait enfin qu'il eſt reſponſable de la conduite de ceux ſur qui il ſe décharge des détails de l'adminiſtration; que leurs crimes deviendroient les ſiens, & qu'il ſouffriroit lui-même de leurs négligences. Il met donc au néant ces privileges injuſtes qui élevent des favoris au-deſſus des loix, & qui leur permettent d'employer leur crédit & leur force pour écraſer l'innocence. Il ne croit pas que tout ſon peuple a tort quand il ſe plaint des oppreſſions d'un Viſir. Sa faveur diſparoît dès qu'il s'agit de la juſtice: ou plutôt ſa faveur & ſes bienfaits ſont guidés par cette juſtice même, qui lui montre les citoyens les plus utiles, les plus vertueux, les plus diſtingés par leur mérite, comme ſeuls dignes des récompenſes, des emplois & des graces. Quiconque oſe troubler par ſes crimes la félicité publique, quelque rang qu'il occupe, eſt abandonné à la ſévérité des loix; quiconque ſe déshonore par ſes actions eſt puni par la diſgrace; quiconque

Digitized by Google

remplit négligemment les devoirs de son état, est privé de sa place, que l'équité n'adjuge qu'à des sujets capables de la remplir dignement. Enfin un Souverain inviolablement attaché à la justice corrige à tout moment le vice en lui montrant un front sévere, & fortifie la vertu en l'appellant aux honneurs.

La Morale sera toujours inutile tant que les leçons ne seront point appuyées par l'exemple & la volonté des Souverains (14). Les peuples seront corrompus, tant que les chefs qui reglent leurs destinées ne sentiront pas l'intérêt qu'ils ont d'être eux-mêmes vertueux; c'est en vain que la Religion menacera les mortels de la colere du ciel pour les détourner de leurs vices & de leur méchanceté; c'est en vain qu'elle leur promettra les récompenses ineffables d'une autre vie pour les inviter à la vertu; la voix puissante des Rois, les récompenses & les châtiments de la vie présente seront toujours les moyens les plus efficaces pour faire agir des êtres occupés de leurs intérêts actuels, & qui ne songent que foiblement à leur sort futur. La morale la plus démontrée peut bien convaincre les esprits d'un petit nombre de penseurs, mais elle n'influera sur les actions de tout un peuple que lorsqu'elle aura reçu la sanction de l'autorité suprême.

Tout Prince ami de la justice peut, même sans effort, rappeller ses sujets à leurs devoirs, les leur faire pratiquer avec joie, encourager le mérite & les talents, réformer les mœurs. Les hommes attachent un si haut prix à la faveur de

(14) *Rex velit honesta, nemo non eadem volet.* Senec. in Thyest.

Digitized by Google

leurs maîtres, ils ſont ſi troublés de l'idée de leur déplaire, on les voit tellement empreſſés à mériter leur bienveillance, que la vertu du Prince ſuffit pour faire régner en peu de temps la vertu dans ſon Empire, & pour établir avec elle la félicité publique, qui en ſera toujours la compagne inſéparable.

Tel eſt le but que paroît ſe propoſer un Monarque, jeune encore, que le Deſtin favorable vient, pour le bonheur de ſes ſujets, de placer ſur le thrône de ſes peres. Plein de ſageſſe dans l'âge de la diſſipation & des plaiſirs, ce Prince a déjà porté les regards ſur les mœurs ſi longtems mépriſées. Pénétré des ſentimens de léquité, ſon cœur a déjà fait éclater le déſintéreſſement, la fidélité dans les engagements, le deſir de ſoulager un peuple malheureux. Ennemi de l'oppreſſion il a banni de ſa préſence les inſtruments déteſtés du Deſpotiſme, les auteurs des calamités publiques; déſabuſé des futilités du luxe, il a montré ſon averſion pour ce mal ſi dangereux dans un état. Enfin l'Aurore d'un nouveau regne ſemble promettre à tout un peuple, engourdi dans de longues ténebres le jour le plus ſerein.

Reçois, ô LOUIS XVI! l'hommage pur & déſintéreſſé d'un inconnu qui te révere. Continue, Prince vraiment bon, de mériter la tendreſſe d'un Peuple ſociable, docile, ſoumis même ſous l'autorité la plus dure. Que par tes mains généreuſes les fers du Deſpotiſme ſoient briſés. Que les portes de ces priſons, tant de fois le ſéjour de l'innocence opprimée, ſoient à jamais fermées. Après avoir rétabli la juſtice dans ſon ſanctuaire, anéantis ces loix barbares, cette juriſprudence obſcure & tor-

Digitized by Google

meuſe, ces formes arbitraires, ces coutumes ſouvent contraires à la nature, & déſolantes pour les ſujets. Deviens le légiſlateur d'un grand peuple; ſois le RESTAURATEUR d'une nation illuſtre, le réformateur de ſes mœurs, le créateur de ſa félicité. Reprime la tyrannie du crédit & de la puiſſance; la rapacité de l'exacteur, les cabales & les querelles du fanatiſme, les excès de l'opulence, les folies d'un luxe deſtructeur, les impudences de la débauche. Fais ſuccéder à la licence une liberté légitime, auſſi utile au ſouverain qu'aux ſujets. Établis pour tous les citoyens la ſûreté, qui met le pauvre à couvert de toute violence: Le pauvre eſt ton ſujet; c'eſt lui qui travaille, & pour toi, & pour les Grands qui t'environnent; le pauvre a le plus de droit à ta juſtice, à ta protection, à ta bonté; ainſi, juſte toi même, ô Prince ne permets pas qu'aucun des tiens ſoit opprimé. Que tes regards courroucés repouſſent les courtiſans pervers, l'homme injuſte, le flatteur intéreſſé, le délateur odieux, le débauché qui ſe dégrade, le diſſipateur inconſidéré, le débiteur qui retient le ſalaire du citoyen, l'inſenſé qui ſe dérange par une vanité ruineuſe. Punis le crime par la loi, dans quelque rang qu'il ſe trouve; montre du mépris au vice; récompenſe le mérite, les talents, la vertu; appelle-les à tes conſeils auprès de ta perſonne: ainſi tu ſeras vraiment grand & puiſſant; ton peuple ſera floriſſant, & tu ſeras cher à tes ſujets, reſpecté de tes voiſins, admiré de la poſtérité.

Si cette conduite d'un ſage Monarque déplaît à quelques courtiſans pervers, à quelques Grands orgueilleux, à quelques hommes corrompus

rompus qui desirent de profiter des vices & des foiblesses de leurs Maîtres, elle excitera l'enthousiasme d'un peuple entier, qui ne cessera de bénir un Souverain dont les bienfaits se feront sentir à toute la Société. Un tel Prince deviendra l'idole des citoyens; son nom ne sera prononcé qu'avec les transports de la tendresse; chacun de ses sujets le regardera comme son protecteur & son Pere; il vivra sous leurs yeux comme au sein de sa famille. Ses jours précieux seront défendus par sa nation intéressée à conserver en lui le gage de son bonheur. Agasicles, Roi de Sparte, disoit qu'*un Roi n'avoit pas besoin de gardes quand il gouvernoit ses sujets comme un pere gouverne ses enfans.* Pline dit à Trajan *qu'un Prince n'est jamais plus fidelement gardé que par son innocence & sa vertu.*

Un Souverain bienfaisant ou bon n'est pas celui qui prodigue sans choix les trésors de l'Etat sur la troupe affamée dont il est entouré; un Prince clément n'est pas celui qui pardonne les attentats commis contre son peuple; un Monarque débonnaire n'est pas celui qui répand des graces sur des courtisans & des favoris sans mérite: c'est celui qui récompense justement le mérite. Un Prince, lorsqu'il est juste, n'accorde point de graces ou de faveurs gratuites; tous ses bienfaits ne sont que des actes d'équité par lesquels il paye les avantages qu'on procure à sa nation, au nom & aux dépens de laquelle les dignités, les pensions, les honneurs, se distribuent. Un souverain digne d'amour n'est pas un homme facile, une dupe qui se laisse guider en aveugle par ses favoris ou ses ministres: un Potentat respectable n'est pas celui qui se distingue par une Etiquette orgueilleuse,

par des dépenſes énormes, par un luxe effréné, par des édifices ſomptueux.

Le Souverain vraiment bon eſt celui qui eſt bon pour tout ſon peuple, qui reſpecte ſes droits, qui ſe ſert de ſes tréſors avec économie pour exciter le mérite & les talents néceſſaires au bonheur de l'Etat. Un Prince clément pour les coupables eſt cruel pour la Société. Un ancien diſoit, *que c'eſt perdre les bons que de pardonner aux méchants.* Un Souverain qui ſe laiſſe guider par des courtiſans flatteurs ne connoit jamais la vérité, & ſouffre que l'on rende ſes ſujets malheureux. Un Monarque orgueilleux, qui ne fait conſiſter la gloire que dans un vain appareil, dans ſes prodigalités ruineuſes, dans une magnificence ſans bornes, dans des plaiſirs coûteux, dans des conquêtes, eſt un Souverain dont l'ame rétrécie ne connoît pas la gloire que la vertu ſeule peut décerner. *Il eſt*, dit Pline à Trajan, *bien plus honorable pour la mémoire d'un Prince de paſſer chez la poſtérité pour avoir été bon, que pour avoir été heureux.* Un Prince peut-il ſe croire heureux lorſque ſes ſujets ſont plongés dans la miſere? Un Souverain ne peut être puiſſant & fortuné que lorſqu'il fondera ſa grandeur & ſa puiſſance ſur la liberté & le bonheur de ſon peuple.

En voyant la conduite de la plupart des Princes, on diroit que leur état ne les oblige à rien. On croiroit qu'ils ne ſont ſur la terre que pour la ravager, l'aſſervir, dévorer les peuples, ou pour s'amuſer ſans ceſſe, ſans rien faire d'utile pour les nations. Eſt-ce donc régner que d'abandonner les rênes de l'Empire à quelques favoris, tandis que celui qui devroit gouverner vit dans une honteuſe oiſiveté, ou

Digitized by Google

ne penſe qu'à faire diverſion à ſes ennuis par des plaiſirs ſouvent honteux, par des fêtes ruineuſes, par des Edifices inutiles; qui coutent des larmes à tout un peuple occupé à repaître les vices & la vanité d'un chef, peu diſpoſé à rien faire pour lui?

Une ſotte vanité ſeroit elle faite pour entrer dans le cœur d'un Monarque? Un ſentiment ſi petit ne ſeroit-il pas déplacé dans une ame vraiment noble? La vraie Grandeur des Rois conſiſte dans la félicité des peuples: leur vraie puiſſance, dans l'attachement de ces peuples: leur vraie richeſſe, dans l'aiſance & l'activité de leurs ſujets: leur vraie magnificence, dans l'abondance qu'ils font régner. C'eſt dans les cœurs des nations que les Princes doivent s'ériger des monuments, bien plus flatteurs & plus dignes d'admiration que ces bâtiments ſuperbes faits aux dépens de la félicité nationale: les Pyramides de l'Egypte qui ſubſiſtent encore, les monuments de Babylone qui ne ſubſiſtent plus, les palais ruinés des tyrans de Rome, ne retracent à l'eſprit que la folie de ceux qui les ont élevés. Montagne dit avec très-grande raiſon „ que c'eſt une eſpece de puſillanimité „ aux Monarques, & un témoignage de ne point „ aſſez ſentir ce qu'ils ſont, de travailler à ſe „ faire valoir par des dépenſes exceſſives (15)." *Le plus grand Roi*, dit Zoroaſtre, *eſt celui qui rend la terre plus fertile* (16).

Ceux qui ſont chargés de l'éducation des Princes, au lieu de leur montrer la gloire dans la guerre, dans d'injuſtes conquêtes, dans un

(15) *Voyez Eſſais liv. 3. ch. 6.*
(16) *Voyez Zend-aveſta*, ou le livre ſacré des Parſis.

faſte éblouïſſant, dans des dépenſes frivoles, devroient les habituer dès l'enfance à combattre leurs paſſions & leurs caprices, & leur propoſer la conquête de leurs ſujets comme l'objet vers lequel tous leurs vœux doivent ſe porter. Au lieu d'endurcir les Princes, au lieu de leur apprendre à mépriſer les hommes, leurs Inſtituteurs devroient remuer leur imagination par la peinture touchante des miſeres auxquelles tant de millions de leurs ſemblables ſont condamnés pour les faire vivre eux-mêmes dans le luxe & la ſplendeur. Les peuples & leurs maîtres ſeroient bien plus heureux ſi, au lieu de perſuader à ceux-ci qu'ils ſont des Dieux, ou des êtres d'un ordre ſupérieur au reſte des mortels, on leur répétoit ſans ceſſe qu'ils ſont des hommes, & que ſans ce peuple mépriſé ils ſeroient eux-mêmes très-malheureux.

CARNEADES diſoit que „ les enfants des „ Princes n'apprennent rien avec plus de ſoin „ que l'art de monter à cheval, parce qu'en „ toute autre étude chacun leur cede, au lieu „ qu'un cheval n'eſt point courtiſan, il renverſe „ par terre le fils d'un Roi comme celui d'un „ payſan". L'Empereur Sigiſmond diſoit „ que „ tout le monde refuſoit d'exercer un métier „ qu'il n'avoit point appris, & qu'il n'y avoit „ que le métier de Roi, le plus difficile de „ tous, que l'on exerçât ſans s'y être formé". Cependant le grand Cyrus reconnoiſſoit qu'il n'appartient à nul homme de commander, s'il n'eſt meilleur que ceux à qui il commande (17).

(17) Voyez Plutarque dans les *dits notables des Princes*. Il dit ailleurs que *Gouverner un Etat & être philoſophe eſt la même choſe*. Pittacus diſoit qu'il *étoit difficile de commander & d'être homme de bien*.

Digitized by Google

Ne fais pas le Prince, dit Solon, *ſi tu n'as pas appris à l'être. Apprends à te gouverner, avant de gouverner les autres.*

L'ÉDUCATION des enfans des Rois, bien loin de les éclairer & de leur donner des entrailles, ſemble ſe propoſer d'étouffer en eux les germes de la juſtice & de l'humanité: on ne leur parle que de combats, de conquêtes: on ne les entretient que de leur propre grandeur & du néant des autres: on leur montre les peuples comme des vils troupeaux dont ils peuvent diſpoſer à leur gré, & qu'ils ont droit de dépouiller & dévorer. On leur dit qu'ils doivent fermer l'oreille à leurs plaintes importunes & toujours deſtituées de raiſon. Voilà pourquoi les Princes ſont rarement équitables ou pourvus d'un cœur ſenſible. C'eſt ainſi qu'on en fait des idoles inacceſſibles à leurs ſujets, ſur leſquels, à leur inſu, l'on exerce les plus étranges cruautés: c'eſt ainſi qu'on en fait des ingrats, qui ſans ceſſe refuſent au mérite ſes juſtes récompenſes pour les prodiguer à la baſſeſſe & à la flatterie. Enfin c'eſt ainſi qu'au ſein des plaiſirs, de la pompe & des fêtes, les Souverains ſont dans une ivreſſe continuelle, ou s'endorment dans une ſécurité fatale qui les conduit tôt ou tard à une perte certaine. (18).

LA Nature, toujours juſte dans ſes châtiments, n'épargne aucun de ceux qui méconnoiſſent ſes loix. Les mauvais Roi rendent leurs ſujets malheureux; & les malheurs des ſu-

(18) Lorſque Lucullus combattit contre Mithridate, les Généraux de ce Monarque lui laiſſerent ignorer que l'armée, où il ſe trouvoit en perſonne, ſouffroit la diſette la plus cruelle. —— Le premier qui annonça au Roi Tigrane l'approche du même Lucullus, eut la tête tranchée par ordre de ce Prince. Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE LUCULLUS.

jets retombent néceſſairement ſur leurs injuſtes Maîtres. Les Provinces épuiſées par des guerres inutiles, n'offrent que des Cultivateurs découragés par la rigueur des impôts. Le commerce diſparoît par les entraves dont il eſt continuellement accablé. Un gouvernement négligent finit toujours par des violences, & dégénere en Tyrannie. Les fantaiſies du ſouverain deviennent inépuiſables, parce que, faute de s'occuper de ſes devoirs, il a beſoin de plaiſirs & d'amuſements continuels: les beſoins & les demandes du Prince augmentent dans la même progreſſion que ſa nation s'épuiſe & que ſes moyens diminuent: les impôts ſont redoublés à meſure que les peuples deviennent plus pauvres: enfin l'on a recours à mille extorſions, à la perfidie, à la fraude, pour achever de ruiner un Etat obéré par un gouvernement en délire. Ainſi le Deſpote, devenu lui-même plus miſérable & plus affamé, ne connoît plus de frein; il écraſe les loix ſous le poids de ſes volontés arbitraires, & bientôt il ne regne que ſur des eſclaves ſans activité & ſans induſtrie. La conſcience tourmente alors le Tyran ſur ſon thrône; il ſait qu'il a mérité la haine univerſelle; il craint tous les regards; il voit des ennemis dans tous ceux qui l'approchent; il a peur de ſon peuple dont il a rebuté la tendreſſe. Inquiet & malheureux, il devient ombrageux & bientôt inhumain & cruel. Enfin la tyrannie, parvenue à ſon comble, produit des ſoulevements, des révoltes, des révolutions dont le tyran eſt la premiere victime. De l'eſclavage au déſeſpoir il n'y a ſouvent qu'un pas.

Un Deſpote eſt un Souverain qui met ſa volonté propre à la place de l'équité, ſon in-

Digitized by Google

térêt personnel à la place de l'intérêt de la société. Un Souverain de cette trempe a la folie de croire que lui seul fait l'Etat, que sa nation n'est rien, que la Société toute entiere n'est destinée par le Ciel qu'à servir ses fantaisies. Le Tyran est le Souverain qui met en pratique les principes du Despote, & qui, croyant se rendre heureux lui seul, rend tout son peuple malheureux. Mais se rend-il en effet heureux lui-même ? Non, il est rempli de trouble & d'inquiétudes. *Il faut*, dit un ancien, *que celui qui se fait craindre de beaucoup de gens vive lui-même dans la crainte* (19). *Les tyrans*, dit Plutarque, *craignent leurs sujets; les bons Princes craignent pour leurs sujets.* Nulle puissance sur la terre ne peut long-temps commettre le mal en sûreté.

DESIRER le Despotisme, c'est desirer le pouvoir de faire du mal à tout un peuple & de se rendre soi-même très-misérable. Le Tyran est un malheureux, qui gouverne des malheureux, avec un glaive tranchant dont il se blesse lui-mêmes. Il n'est point de puissance assurée, si elle ne se soumet aux loix de l'équité (20) Mais un penchant naturel à tous les hommes, & que tout contribue à fortifier dans les

(19) *Necesse est multos timent, quem multi timent.* Voyez PUBL. SYRI. SENT. Aratus détermina Lysiades Tyran de Mégalopolis à renoncer au pouvoir qu'il avoit usurpé, en lui montrant les dangers & les inquiétudes dont il étoit accompagné. Voyez PLUTARQUE VIE D'ARATUS.

Le premier acte que fit Numa, en prenant possession de la souveraineté, fut de casser la compagnie de ses gardes; *car*, dit Plutarque, *il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient en lui, ni être le Roi de ceux qui n'avoient aucune confiance en lui.* Voyez PLUT. VIE DE NUMA POMPILIUS.

(20) *Ea demum tuta est potentia quæ viribus suis modum imponit.*

PLINII PANEGYR.

Princes, les porte à desirer un pouvoir sans bornes; ils détestent tous les obstacles que leur autorité peut rencontrer; les Princes les plus foibles & les plus incapables en sont même les plus jaloux; il n'en est pas que l'on ne réveille en leur parlant de l'extension de leur puissance. Tous se croient malheureux lorsqu'il ne peuvent contenter toutes leurs fantaisies; tous soupirent après le Despotisme comme l'unique moyen d'obtenir la suprême félicité, tandis que ce despotisme ne leur met en main que les moyens d'écraser leurs sujets & de s'ensevelir eux-mêmes sous les ruines de l'Etat. Le pouvoir absolu fut & sera toujours la cause de la décadence & des malheurs des peuples, que les Rois sont tôt ou tard forcés de partager.

Cette vérité, confirmée par l'expérience de tant de siecles, semble être totalement ignorée de la plupart de ceux qui gouvernent le monde; elle leur est soigneusement cachée par des ministres complaisants, dont l'objet est de profiter de leurs désordres: ce sont en effet ces ames viles & intéressées que l'on doit regarder comme les vraies causes de l'ignorance des Princes & des malheurs des Nations. Ce sont les flatteurs qui forment les tyrans; & ce sont les tyrans qui, corrompant incessamment les mœurs des Nations, rendent la vertu si pénible & si rare. Polybe a raison de dire „ que *la* „ *tyrannie est coupable de toutes les injustices &* „ *de tous les crimes des hommes*".

En effet, toujours injuste, elle ne peut être servie à son gré que par des hommes sans mœurs & sans probité, par des esclaves en proie à l'intérêt le plus sordide, qui, sous des maîtres avides & corrompus, deviennent les seuls distribu-

Digitized by Google

teurs des graces, des dignités, des honneurs, des récompenses. Ceux-ci n'accordent leur bienveillance qu'à des hommes de leur trempe; ils craignent le mérite & la vertu, qui les forceroient de rougir. Par la négligence ou l'injustice d'un mauvais Gouvernement une nation entiere est forcée de se pervertir; la vertu étant exclue de la faveur & des places, il faut y renoncer pour parvenir à la fortune, il faut suivre le torrent qui toujours entraîne vers le mal. La Morale est inutile & déplacée sous un Gouvernement despotique, où tout citoyen vertueux doit nécessairement déplaire & au Prince & à ceux qui gouvernent sous lui. Le Tyran, pour régner, n'a besoin ni de talents ni de vertus; il ne lui faut que des Soldats, des fers, & des prisons. Un Tyran n'est souvent qu'un Automate, une Idole immobile, qui ne se meut que par les impulsions que lui donnent les esclaves assez habiles pour s'emparer de son pouvoir. Un Despote qui a jetté son pays dans la servitude, finit presque toujours par n'être lui-même qu'un sot esclave; ce n'est jamais lui qui recueille les fruits de la tyrannie.

La science la plus essentielle à celui qui veut gouverner sagement est, suivant Plutarque, de *rendre les hommes capables d'être bien gouvernés.* Les mœurs des Souverains décident nécessairement des mœurs de leurs sujets. Distributeurs de tous les biens, des honneurs, des dignités que les hommes desirent, ils peuvent a leur gré tourner les cœurs vers le vice ou la vertu. Les Cours donnent le ton aux villes; les villes corrompent les campagnes: voilà comment de proche en proche les peuples se trouvent imbus des préjugés, des vanités, du luxe,

des frivolités, des folies & des vices que l'on voit infecter les Cours. Les Souverains donnent par-tout l'impulsion premiere aux volontés des Grands; & ceux-ci communiquent à leur inférieurs l'impulsion qu'ils ont reçue: si la premiere impulsion portoit au bien, les mœurs seroient bientôt réformées.

TOUT le monde convient que le luxe, cette émulation fatale de vanité, est principalement dû au faste des Souverains & des Grands, que chacun s'efforce plus ou moins d'imiter ou de copier: ce mal si dangereux paroît être inhérent à la Monarchie, & sur-tout au despotisme, où le Prince, transformé en une espece de Divinité, veut en imposer à ses esclaves par un faste éblouissant: pour arrêter les effets de cette épidémie dangereuse, on a quelquefois imaginé des loix que l'on a cru capables de la réprimer; mais elles furent communément très-inutiles. La meilleure des loix somptuaires pour un Etat, ce seroit un Prince frugal, économe, ennemi du luxe & de la frivolité. En permettant le luxe aux Grands, & en l'interdisant aux petits, on ne fait qu'irriter de plus en plus la vanité de ceux-ci, qui peu-à-peu vient à bout des loix les plus séveres.

RIEN ne seroit donc plus important pour la félicité des peuples que d'inspirer de bonne heure à ceux qui doivent régner sur eux l'amour de la vertu, sans laquelle il n'est point de prospérité sur la terre. Mais les Maximes d'une politique injuste, dont l'objet est d'exercer impunément la licence, tiennent lieu trop souvent de science & de morale aux Souverains; par-là les intérêts des chefs ne s'accordent jamais avec ceux du corps. Etrange politique, sans

Digitized by Google

doute, par laquelle ceux qui ne ſont deſtinés qu'à faire obſerver les devoirs de la morale, ſont continuellement occupés à les violer, & à briſer les liens qui devroient les unir avec les citoyens!

Priver la vertu des honneurs qui lui ſont dus, c'eſt, diſoit Caton, *ôter la vertu à la jeuneſſe.* Mais éloigner la vertu des grandes places, corrompre les hommes pour les ſubjuguer, les diviſer afin de les aſſervir les uns par les autres, c'eſt à quoi ſe réduiſent tous les principes d'une politique odieuſe, viſiblement imaginée, non pour la conſervation, mais pour la diſſolution d'un Etat. D'après de telles maximes les Souverains deviennent néceſſairement les ennemis de leurs ſujets, & doivent déclarer une guerre ſanglante à la raiſon qui pourroit les éclairer, & à la vertu qui pourroit les réunir: il vaut donc bien mieux les aveugler & les corrompre, les tenir dans une enfance éternelle, leur inſpirer des vices capables de les mettre en diſcorde, afin de les empêcher de s'unir contre ceux qui les oppriment. La vertu doit être néceſſairement déteſtée par tous ceux qui gouvernent injuſtement. La morale d'ailleurs ne peut convenir à des eſclaves: un eſclave ne doit connoître de vertu qu'une ſoumiſſion aveugle à la volonté de ſon maître. (21).

Les Courtiſans, toujours extrêmes dans leur baſſeſſe, ont voulu faire de leurs Rois des

(21) „ Si les Princes ne viſoient qu'à leur propre ſûreté, au lieu „ de l'honnêteté, ils ne devroient chercher à commander qu'à „ pluſieurs moutons, pluſieurs boeufs & pluſieurs chevaux, non „ pas à pluſieurs hommes..... Un tyran qui aime mieux com- „ mander à des eſclaves qu'à des hommes entiers, me ſemble „ proprement faire comme le laboureur qui aimeroit mieux re- „ cueillir des ſauterelles, des oiſeaux, que non pas du bon „ grain de froment & d'orge. *Voyez* PLUTARQUE BANQUET DES SEPT SAGES.

Divinités sur la terre; mais il est aisé de voir qu'en exaltant ainsi leurs Maîtres ils ont fait de vains efforts pour justifier leur propre servitude, & pour ennoblir leur lâcheté. D'ailleurs ils étoient les prêtres des Dieux qu'ils avoient ainsi créés.

UNE politique plus saine & plus utile veut que les Souverains se regardent comme des hommes, des citoyens, & qu'ils ne séparent jamais leurs intérêts de ceux de leurs sujets: de la réunion de ces intérêts résulte la concorde sociale, la félicité commune & du chef & des membres. Le Prince n'est jamais vraiment Grand & puissant, s'il n'est soutenu par l'affection de son peuple: le peuple est toujours malheureux, si le Souverain refuse de s'occuper de son bonheur. Eléas Roi de Scythie disoit, *que quand il étoit oisif, il ne différoit en rien de son valet d'écurie.* Une vie fainéante & dissipée est toujours honteuse & criminelle dans un Roi, dont tout le temps appartient à ses sujets.

POUR gouverner de maniere à rendre les Nations heureuses, il ne faut ni un travail excessif, ni des lumieres surnaturelles, ni un génie merveilleux; il ne faut que de la droiture, de la vigilance, de la fermeté, de la bonne volonté. Une ame trop exaltée peut quelquefois manquer de prudence; un bon esprit est souvent plus propre à gouverner les hommes qu'un génie transcendant. Que les nations ne demandent point à leurs chefs des talents sublimes & rares, des qualités difficiles à rencontrer. Tout homme de bien a ce qu'il faut pour gouverner un Etat; tout Prince qui voudra sincerement le bien de ses sujets, trouvera sans peine des coopérateurs; il fera naître dans sa Cour une

Digitized by Google

émulation de talents & de mérite, non moins utile à ſes intérêts qu'à ceux de ſes ſujets. Tout Monarque qui voudra connoître la vérité, aura bientôt les lumieres néceſſaires pour adminiſtrer ſagement: Enfin tout Souverain qui s'attachera fortement à la juſtice, la fera régner dans ſes Etats & la rendra reſpectable à ſes ſujets. La juſtice & la force, voilà les vertus des Rois.

La vaine Pompe dont les Rois ſont environnés, la facilité & la promptitude avec laquelle leurs ordres ſont exécutés, les amuſemens continuels dont on les voit jouir, les plaiſirs dans leſquels on croit les voir nager, font que le vulgaire les regarde comme les plus heureux des mortels; en un mot, une erreur très-commune fait ſuppoſer que le pouvoir ſuprême doit être accompagné de la ſuprême félicité. Mais la vie d'un Souverain qui remplit ſes devoirs eſt active, laborieuſe, vigilante, inceſſamment occupée; celle d'un Prince déſœuvré, diſſipé, ennemi du travail, eſt un ennui perpétué. Tout Monarque juſte & ſenſible doit éprouver à chaque inſtant les ſollicitudes les plus vives. Le Souverain qui ne daigne pas s'occuper de ſes propres affaires, s'expoſe à tous les maux réſultants de l'inconduite ou de la perverſité de ſes miniſtres, qu'il n'eſt guere en état de bien choiſir. Les Rois ont autant & plus à craindre de leurs amis que de leurs ennemis; ou plutôt, ils n'ont jamais d'amis, ils n'ont que des flatteurs, des hommes vicieux, attachés à leur perſonne, ſoit par un intérêt ſordide, ſoit par la vanité; d'ailleurs n'ayant point d'égaux, n'ayant aucuns beſoins, ils ne jouiſſent ni des douceurs de l'amitié, ni des charmes de la confiance, ni des plus grands agréments de la vie

Digitized by Google

ſociale : ils en ſont privés par la diſtance énorme que le thrône met entre eux & leurs Sujets les plus diſtingués ; ceux-ci ſont toujours gênés en préſence d'un maître, devant lequel on ne peut rien hazarder. D'où l'on voit que la gaieté, qui ſuppoſe toujours liberté, ſécurité, égalité, ne peut jamais ſe montrer à la cour des Rois. Ce fut au milieu d'un feſtin que le grand Alexandre aſſaſſina Clitus, qu'il regardoit lui-même comme ſon ami le plus vrai (22).

ENFIN le plus grand malheur attaché à la condition des Rois, c'eſt de ne pouvoir preſque jamais ſavoir la vérité ; on la leur cache, ſur-tout quand elle eſt affligeante, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle ſeroit plus importante à connoître : *quelques Princes*, dit Gordon, *ont appris qu'ils étoient déthronés, avant d'avoir appris qu'ils n'étoient point aimés* (23). C'eſt ce qui arrive ſur-tout aux ſouverains abſolus, aux Deſpotes, aux Tyrans à qui leurs paſſions indomtées ne permettent jamais que l'on parle avec ſincérité ; peu accoutumés à la contradiction, tout ce qui s'oppoſe à leurs fantaiſies ſuffit pour provoquer la colère de ces enfans imprudents, qui veulent pouvoir tout oſer impunément. Ce ſont pourtant les Princes dont le pouvoir eſt illimité qui auroient le plus grand intérêt à connoître les vraies diſpoſitions de leurs ſujets ; ceux-ci, ne pouvant faire parvenir leurs plaintes juſqu'au thrône, ne s'expliquent que par des révoltes, des révolutions & des maſſacres, dont le Tyran eſt la prémiere victime.

(22) Ce Prince diſoit qu'*Héphaſtion aimoit le Roi*, mais que Clitus aimoit Alexandre.

(23) Voyez Diſcours Préliminaire de ſa traduction de Tacite.

Digitized by Google

VOILÀ donc la félicité ſuprême à laquelle conduit la puiſſance ſans bornes que les Princes deſirent avec tant d'ardeur, & qu'ils ſe croient malheureux de ne point poſſéder! cette puiſſance les prive de la confiance, des conſeils, des ſecours, des conſolations que l'amitié peut procurer. Bien plus, le Monarque qui veut être juſte doit ſe mettre en garde contre les ſéductions de ceux que ſon choix favoriſe, & craindre que ſon affection pour eux ne le faſſe pécher contre la juſtice univerſelle qu'il doit à tout ſon peuple. C'eſt de ce peuple qu'il doit ambitionner l'amitié; c'eſt ce peuple qu'il doit entendre pour ſavoir la vérité; c'eſt ſur ce peuple qu'il doit fonder ſa propre ſûreté; c'eſt ſur le bien-être de ce peuple qu'il doit établir ſa propre grandeur, ſa gloire, ſa félicité; ce ſont ceux qui lui feront obtenir ces avantages que le Prince doit regarder comme ſes amis. Théopompe diſoit, qu'un grand Roi eſt celui qui permet à ſes amis de lui dire la vérité, qui rend juſtice à ſes ſujets, & qui obéit aux loix.

QUELLE que ſoit la forme du Gouvernement adoptée par une Nation, les devoirs, les intérêts de ſes chefs ſeront toujours les mêmes. La Politique & la Morale veulent que dans un Gouvernement Ariſtocratique un ſot orgueil, un vain eſprit de corps, un attachement opiniâtre à des prérogatives injuſtes, ne l'emportent jamais ſur les droits de la Patrie. Rien de plus fâcheux dans les Ariſtocraties, & de plus inſupportable aux peuples, que la vanité puérile des Nobles, des Magiſtrats ou des ſouverains collectifs. Ceux-ci devroient ſe diſtinguer par la décence & la gravité de leurs

Digitized by Google

mœurs, leur équité, leur probité, leur affabilité, leur modestie, qualités bien plus propres à les faire chérir & révérer qu'une morgue insociable, qui ne peut que les faire détester de leurs concitoyens, & qui se trouve déplacée dans les Gouvernemens Républicains.

Que les chefs d'une Aristocratie laissent aux esclaves favorisés du Despotisme la vaine gloire de se distinguer par leur hauteur & leur insolence; qu'ils se distinguent par leur bonté, leur modération, leur intégrité. L'arrogance & l'orgueil doivent être bannis des Etats où l'on jouit de quelque liberté. L'Aristocratie doit compter le peuple pour quelque chose; elle ne le regarde pas des mêmes yeux que la Monarchie qui ne distingue que ses nobles, ou que le Despotisme qui mépriſe également le vil troupeau qu'il écrase.

En un mot, tout Gouvernement Républicain suppose une sorte d'égalité entre des citoyens également soumis aux loix. Les Magistrats y sont des chefs, sans cesser d'être citoyens; d'où il suit que leurs manieres hautaines sont plus choquantes & plus importunes au peuple, que sous la Monarchie qui l'a de longue main accoutumé à endurer l'insolence & les mépris des Grands & de tous ceux qui jouissent de quelque pouvoir. Dans tout état bien constitué nul citoyen n'a le droit d'être insolent. Ces Aristocrates, communément si jaloux de leur pouvoir & si défiants, s'épargneroient bien des dépenses, des embarras & des gênes, s'ils daignoient se souvenir qu'ils sont des citoyens & non des Tyrans ou des Despotes; que la vanité n'est propre qu'à les faire abhorrer; qu'elle

Digitized by Google

le fait journellement des ennemis & des mécontents, dont l'humeur éclate quelquefois par des révolutions terribles (24).

Nous trouvons des preuves de cette vérité dans l'hiſtoire de la plupart des Ariſtocraties anciennes, qui communément dégénérerent en tyrannies véritables. L'hiſtoire Romaine nous montre un Sénat orgueilleux, avare, jaloux de ſes prérogatives uſurpées, perpétuellement en querelle avec le peuple, qu'il s'arrogeoit le droit de mépriſer, de vexer par ſes uſures, d'opprimer de toutes manieres, & d'envoyer à la boucherie au dehors quand il l'incommodoit. Bientôt la diviſion entre les chefs de cette République toujours armée produit des factions cruelles; d'affreuſes guerres civiles s'allument; les citoyens s'arment contre les citoyens; enfin, après les ſanglants démêlés de Marius & de Sylla, l'ambitieux Céſar, appuyé de la faction du peuple, s'éleve ſur les ruines de l'Etat, il établit le Deſpotiſme d'un ſeul à la place du Deſpotiſme des Magiſtrats, il laiſſe le Gouvernement en proie à une longue ſuite de monſtres, qui ſemblerent ſe diſputer à qui commettroit le plus de crimes & d'infamies. La Nobleſſe Romaine devint ſur-tout l'objet de la cruauté des Tibere, des Caligula, des Néron: tandis que ces monſtres careſſoient le peuple,

(24) „ La trop grande jalouſie du pouvoir, dit Tite Live, & „ l'obſtination à ne jamais deſcendre de ſa grandeur, dans un „ des ordres d'une République, produit ſouvent de grands démê„ lés très-inutiles, & qui ſouvent deviennent funeſtes à cet ordre „ lui-même". *Nimia unius ordinis Reipublicæ, in ſuâ dignitate ſibi retinendâ, nullique alii communicandâ ſollicitudo, magnas ſæpe, eaſque inutiles, & ipſimet illi ordini exitiales contentiones parit.*

„ Le peuple, dit Plutarque, regarde toujours comme un très„ grand honneur de n'être pas mépriſé des Grands". Voyez VIE DE NICIAS.

Digitized by Google

ou l'amuſoient par des ſpectacles, ils faiſoient couler le noble ſang des Sénateurs & des Patriciens, dont la race faiſoit ombrage à leur ambition tyrannique. En un mot l'orgueil d'un Sénat diviſé mit fin à la République la plus puiſſante qui fut jamais au monde. *C'eſt par les Grands*, dit Solon, *que les cités périſſent; c'eſt par l'imprudence du peuple qu'elles tombent dans les fers.*

Les Démocraties, ou Gouvernements populaires, ne périſſent communément ſi-tôt que par l'injuſtice, la licence, la jalouſie & l'envie du peuple, que ſon pouvoir enivre & rend inſolent. Une populace arrogante, flattée par ſes Démagogues, devient ſouvent le plus cruel des tyrans: elle immole la Vertu même à ſon envie, à ſon caprice, au plaiſir de faire ſentir ſa puiſſance aux citoyens qu'elle devroit chérir & reſpecter; elle commet le crime ſans remords, parce qu'elle eſt inconſidérée, & parce que d'ailleurs la honte en eſt ſupportée par un plus grand nombre de coupables. L'ingratitude des Athéniens pour Ariſtide, Cimon & Phocion fait que perſonne n'eſt tenté de plaindre un peuple frivole & méchant d'avoir enfin totalement perdu ſa liberté, dont il faiſoit un ſi terrible uſage (25). Platon fait dire à Socrate, que la Démocratie *eſt l'Empire des méchants ſur les bons. Et que la multitude, lorſqu'elle jouit de l'autorité, eſt le plus cruel des Tyrans.* Un

(25) L'ingratitude des Athéniens pour Périclès, à qui ils voulurent faire rendre compte de ſon adminiſtration, détermina cet homme célebre à exciter la guerre du Péloponeſe, qui fut la cauſe de la deſtruction de toutes les Républiques de la Grece. Thémiſtocle diſoit aux Athéniens: *ô pauvres gens! Pourquoi vous laſſez-vous de recevoir ſouvent des bienfaits des mêmes gens?* Plutarque obſerve très-juſtement, que dans les révolutions de la Démocratie c'eſt ordinairement le plus méchant qui proſpere, & qui s'éleve au plus haut dégré. Voyez Plutar. Vie de Nicias.

Digitized by Google

Deſpote peut être quelquefois retenu par la crainte, la honte, le remords; au lieu qu'un peuple tyran, emporté par ſes paſſions, a perdu toute crainte & toute pudeur.

CHAPITRE III.

Devoirs des ſujets.

TOUT Gouvernement équitable exerce, comme on a vu, une autorité légitime à laquelle tout citoyen vertueux eſt obligé d'obéir; mais un Gouvernement injuſte n'exerce qu'un pouvoir uſurpé. Sous le Deſpotiſme & la Tyrannie il n'y a plus d'autorité, il n'y a qu'un brigandage: la Société contre ſon gré eſt forcée de ſubir le joug qui lui eſt impoſé par le crime & la violence; opprimée elle-même, elle ne peut plus procurer aux Citoyens aucuns des avantages qu'elle s'eſt engagée de leur aſſurer par le pacte ſocial: un mauvais Gouvernement anéantit ce pacte; en empêchant la Société de remplir ſes engagements avec ſes membres, il ſemble annoncer à ceux-ci qu'ils ne doivent rien à la Société.

POUR que la Société ſoit en droit d'exiger l'attachement de ſes membres, elle doit leur montrer un tendre intérêt à tous: elle ne s'eſt point engagée à rendre tous les citoyens également aiſés, heureux & puiſſants; mais elle s'eſt engagée à les protéger également, à les garantir de l'injuſtice, à leur procurer la ſûreté néceſſaire à leurs entrepriſes & à leurs travaux, à les récompenſer en raiſon des ſervices qu'ils

Digitized by Google

lui rendront. C'eſt à ces conditions que les citoyens peuvent aimer leur Patrie, s'intéreſſer à ſon bonheur, contribuer fidelement à ſa conſervation & à ſa félicité. Qu'eſt-ce que l'amour de la Patrie ſous un Gouvernement tyrannique? L'exiger d'un eſclave, ce ſeroit évidemment vouloir qu'un priſonnier chérît ſa priſon & fût amoureux de ſes chaînes. L'amour de la Patrie, dans un pays ſoumis à la Tyrannie, ne conſiſte que dans un attachement ſervile pour ſes tyrans, de qui l'on eſpere obtenir les dépouilles de ſes concitoyens: dans une pareille conſtitution l'homme vraiment attaché à ſon pays paſſe pour un rebelle, pour un mauvais citoyen, pour un ennemi de l'autoriré (26).

Les hommes, preſque toujours gouvernés par des mots, s'imaginent que tout ce qui porte l'empreinte du pouvoir eſt fait pour être aveuglément obéi: ils ne voient pas que l'autorité légitime (c'eſt-à-dire, celle qui contribue au bien de la Société & qui eſt reconnue par elle) eſt la ſeule qui ait le droit de ſe faire obéir: ils ne voient pas que l'autorité, dès qu'elle devient injuſte, n'a plus le droit d'obliger des hommes raſſemblés pour jouir des avantages de l'équité & de la protection des loix: *Perſonne*, dit Cicéron, *ne doit obéir à ceux qui n'ont pas droit de commander.* La Tyrannie eſt faite pour être déteſtée par tout bon citoyen; ſes ordres ne peuvent être ſuivis que par des eſclaves corrompus, qui cherchent à profiter des

(26) „ La Cité, dit Plutarque, eſt très-bien gouvernée..... „ en laquelle ceux qui ne ſont point outragés haïſſent autant, & „ pourſuivent auſſi âprement, celui qui a fait une oppreſſion & „ outrage, que celui qui eſt outragé".

Voyez Banquet des Sept sages.

Digitized by Google

malheurs de leur Patrie. Un intérêt ſordide & la crainte, & non l'affection, peuvent être les motifs de l'obéiſſance forcée du citoyen, obligé de haïr intérieurement l'autorité mal-faiſante ſous laquelle ſon deſtin le force de gémir. Les Grecs, ſuivant Plutarque, regardoient le Gouvernement deſpotique des Perſes comme indigne de commander à des hommes.

Ces réflexions ſi naturelles doivent nous empêcher d'être ſurpris de trouver la plupart des Nations remplies de citoyens indifférents ſur le ſort de la Patrie, dépourvus de toute idée du bien public, uniquement occupés de leurs intérêts perſonnels, ſans jamais faire le moindre retour ſur la Société : les intérêts de celle-ci n'ont en effet rien de commun avec ceux de la plupart des membres qui la compoſent. On ne trouve nulle part des Loix qui établiſſent une juſtice exacte parmi les Citoyens; les nations ſe diviſent en Oppreſſeurs & en opprimés. Dès préjugés injuſtes, des vanités mépriſables, des privileges iniques, mettent perpétuellement la diſcorde entre les différents ordres de l'Etat; un fatal eſprit de corps prend la place de l'eſprit public & du Patriotiſme. Les riches & les Grands s'arrogent le droit de vexer les pauvres & les petits; le noble mépriſe le roturier; le Guerrier ne connoît que la force, & n'obéit qu'à la voix du Deſpote qui le paie. Le Magiſtrat ne ſonge qu'aux prérogatives de ſa charge, & s'embarraſſe fort peu des droits de ſes concitoyens; le Prêtre ne s'occupe que de ſes immunités. Ainſi des intérêts diſcordans s'oppoſent ſans ceſſe à l'intérêt général, & détruiſent efficacement l'harmonie ſociale. Le Deſpotiſme habile ce prévaut de ces diviſions

Digitized by Google

continuelles pour abattre la juſtice & les Loix: il fomente les diſſentions; il met ſes créatures à portée de profiter des ruines de la Patrie; aveuglés par les faveurs trompeuſes, ceux qui devroient ſe montrer les meilleurs citoyens ne cherchent qu'à ſe procurer le crédit ou le pouvoir d'opprimer, ils travaillent à fortifier de plus en plus la puiſſance fatale ſous laquelle la nation entiere ſera tôt ou tard accablée. Les pauvres & les foibles, perpétuellement écraſés par l'injuſtice des puiſſants & des Grands, qu'ils voient ſeuls proſpérer, deviennent leurs ennemis, & par des crimes ſe vengent de la partialité du Gouvernement qui ne répand ſes bienfaits que ſur les heureux de la terre, & qui oublie totalement les malheureux.

On ne peut trop le répéter, tous les citoyens d'un état ſont également intéreſſés à y voir régner l'équité. Il n'eſt point un ſeul homme qui, s'il étoit raiſonnable, ne dût trembler dès qu'il voit la violence opprimer le dernier des citoyens. L'oppreſſion, après avoir fait ſentir ſes coups aux dernieres claſſes du peuple, finit par les faire éprouver aux claſſes les plus élevées. Les corps les plus puiſſants, dès qu'ils ſont diviſés, n'oppoſent qu'une foible barriere à la tyrannie qui marche inceſſamment vers ſon but. Tous les corps, toutes les familles, tous les citoyens, n'ont qu'un ſeul intérêt, c'eſt d'être gouvernés par des loix équitables; les loix ne ſont telles que lorſqu'elles protegent également le Grand & le petit, le riche & l'indigent. Le bon citoyen eſt celui qui dans ſa ſphere contribue de bonne foi à l'intérêt général, parce qu'il reconnoît que ſon intérêt perſonnel ne peut en être détaché ſans péril pour

Digitized by Google

lui-même; vérité que nous ferons sentir en parcourant les devoirs de toutes les classes suivant lesquelles les citoyens d'un Etat sont partagés.

Un bon gouvernement ne mérite ce nom que lorsqu'il est juste pour tout le monde; il a seul le pouvoir de former de bons citoyens; il a seul le droit d'attendre de la part de ses sujets l'attachement, la fidélité, les sacrifices généreux, en un mot l'accomplissement des devoirs de la vie sociale. L'autorité légitime est la seule qui puisse être sincerement aimée, obéie, respectée; elle seule peut inspirer aux hommes l'amour de la Patrie, qui n'est évidemment que l'amour de leur sûreté & de leur prospérité.

Tout le monde a dans la bouche cet adage: *la Patrie est là où l'on se trouve bien* (27); d'où il résulte qu'il n'y a plus de Patrie où l'on se trouve sous l'oppression, sans espérance de voir finir ses peines. Le citoyen est fait pour supporter avec patience les inconvénients nécessaires de la vie sociale, & pour partager avec ses concitoyens les calamités passageres qu'ils éprouvent; mais il a droit de renoncer à l'association, dès qu'il voit qu'elle lui refuse constamment les avantages qu'il a droit d'en attendre. Il n'y a plus de Patrie où il n'y a ni justice, ni bonne foi, ni concorde, ni vertu. Sacrifier ses biens & sa vie pour des Tyrans, c'est s'immoler, non à sa Patrie, mais à ses plus cruels ennemis. *Le bon citoyen*, dit Cicéron, *est celui qui ne peut souffrir dans sa Patrie une Puissance qui prétende s'élever au-dessus des Loix* (28).

(27) *Ubi bene, ibi patria.*
(28) *Bonus civis est, qui non potest pati eam in sua civitate potentiam quæ supra leges esse velit.*

Le Citoyen ne doit obéir qu'aux loix ; & ces loix, comme on a vû, ne peuvent avoir pour objet que la conſervation, la ſûreté, le bien-être, l'union, le repos de la Société. Celui qui obéit en aveugle au caprice d'un Deſpote, n'eſt point un citoyen, c'eſt un eſclave. Il n'y a point de citoyens ſous le Deſpotiſme ; il n'y a point de Cité pour des eſclaves (29). La Patrie n'eſt pour eux qu'une vaſte priſon gardée par des Satellites ſous les ordres d'un Géolier impitoyable. Ces ſatellites ſont des mercenaires, dont l'obéiſſance eſt une vraie trahiſon. *Rien*, dit Cicéron, *n'eſt plus contraire à l'équité que des hommes armés & raſſemblés ; rien de plus oppoſé au droit que la violence* (30). La vraie Cité, la vraie Patrie, la vraie Société, eſt celle où chacun jouit de ſes droits maintenus par la loi. Par-tout où l'homme eſt plus fort que la loi, la juſtice eſt obligée de ſe taire, & la ſociété ne tarde point à ſe diſſoudre. Pauſanias, Roi de Sparte, diſoit qu'*il faut que les Loix ſoient maîtreſſes des hommes, & non pas que les hommes ſoient les maîtres des Loix.* Solon diſoit, que *pour faire durer un Empire il faut que le Magiſtrat obéiſſe aux loix, & le peuple aux Magiſtrats.* Enfin Platon dit, que „ les meilleurs Princes „ ſont ceux qui obéiſſent le plus fidelement „ aux loix. Par-tout, ajoute-t-il, où la loi eſt „ la Maîtreſſe & où les Magiſtrats ſont ſes eſ„ claves, l'on voit proſpérer les villes & abon„ der tous les biens qu'on peut attendre des „ Dieux : au lieu que par-tout où le Magiſtrat

(29) *Servorum nulla eſt civitas.* PUBL. SYRI. SENTENT.
(30) *Nihil eſt æquitati tam contrarium atque infeſtum, quam convocati armatique homines ; nihil juri tam inimicum, quam vis.* CICÉR. PRO. CÆCINA.

Digitized by Google

„ eſt le maître, & la loi la ſervante, l'on ne „ doit attendre que ruine & déſolation".

Mais pour être en droit de régler la conduite des Souverains & des ſujets, les Loix doivent être juſtes, conformes au bien public, au but de la Société, à ſes beſoins, à ſes circonſtances particulieres. Des loix qui n'auroient pour objet que les intérêts perſonnels du Souverain ou de ceux que ſa faveur diſtingue, ſeroient injuſtes & contraires au bien-être de tous. Des loix tyranniques ne peuvent être reſpectées, elles ſont faites par des hommes, qui n'ont pas droit de commander. Le bien public & l'équité naturelle ſont la meſure invariable de l'obéiſſance que le citoyen doit même aux loix. Quiconque a des idées vraies de la juſtice, peut aiſément diſtinguer les loix qu'il doit ſuivre, de celles auxquelles il ne pourroit ſe ſoumettre ſans bleſſer ſa conſcience & ſans ſe rendre coupable envers la Société. Nul homme, qui a quelque idée de juſtice ou quelque ſentiment d'honneur, ne ſe prévaudra d'une loi forgée par la tyrannie pour autoriſer quelques citoyens à dépouiller les autres. Nul homme, qui n'eſt pas totalement aveuglé par un intérêt ſordide, ne croira que le Souverain puiſſe lui conférer le droit de s'enrichir injuſtement aux dépens de ſa Patrie. Tout homme de bien renoncera plutôt à la fortune, à la Grandeur, au Crédit, que de conſerver un emploi qu'il ne peut exercer au gré du Prince ſans faire le malheur de ſes concitoyens.

La Juſtice ſeroit vraiment bannie de la terre, ſi les ordres des Princes étoient des Loix auxquelles il ne fût jamais permis de réſiſter. Le courtiſan moderne, qui diſoit qu'*il ne concevoit*

pas comment on pouvoit réſiſter à la volonté de ſon maître, (31) parloit comme un eſclave nourri dans les maximes du Deſpotiſme d'orient, ſuivant leſquelles le Sultan eſt un Dieu, aux caprices de qui c'eſt un crime de s'oppoſer, lors même qu'ils répugnent au bon ſens. Cependant, à la honte des perſonnes qui occupent le rang le plus diſtingué dans pluſieurs nations éclairées, ces principes odieux & deſtructeurs ſont la regle de la conduite de bien des Grands, & de la plupart des nobles & des gens de guerre. Bien plus, cette doctrine fut très ſouvent prêchée par les miniſtres d'un Dieu, que l'on ſuppoſe la ſource de toute Juſtice & de toute Morale!

Où en ſeroient des nations, ſi, malheureuſement infectés de ces idées funeſtes, des Magiſtrats n'avoient jamais le courage de s'expoſer à la colere du Souverain en refuſant de ſouſcrire à ſes volontés arbitraires? Que deviendroient les Peuples, ſi la juſtice dépendoit des caprices variables d'un Sultan, d'un Viſir, d'une Favorite, que le pouvoir abſolu feroit paſſer pour des loix? Sur quoi ſeroit fondée l'autorité du Monarque lui même, s'il ſe faiſoit un jeu d'anéantir l'équité qui ſert de baſe à ſon trône, qui fait également la ſûreté des Rois & des ſujets?

Ainsi les vils flatteurs, qui prétendent que le Prince ne doit jamais ni reculer, ni trouver de réſiſtance à ſes volontés ſuprêmes, ſont non ſeulement de mauvais citoyens, mais encore des ennemis du Prince. N'eſt-ce pas ſervir fidelement le Souverain, que de lui déſobéir quand

(31) Voyez *le Journal hiſt. De la revolut. opérée par le Chancelier de Maupeou.* Tome II.

Digitized by Google

ſes ordres ſont contraires à ſes propres intérêts? Il n'y a que des inſenſés qui puiſſent ſe prêter aux fantaiſies d'un inconſidéré réſolu de ravager ſon héritage: lui réſiſter, c'eſt l'empêcher de ſe nuire; lui obéir, c'eſt ſe rendre complice de ſa folie & de ſa ruine.

TOUT Prince qui ſe révolte contre des loix équitables, invite ſes ſujets à ſe révolter contre lui. Tous ceux qui l'excitent ou le ſoutiennent dans ſes entrepriſes inſenſées, ſont de mauvais citoyens, des adulateurs infames, qui trahiſſent à la fois & la Patrie & ſon chef. Ceux qui adoptent les maximes d'une obéiſſance aveugle & paſſive aux loix impoſées par le Deſpotiſme en délire, ſont ou des ſtupides qui méconnoiſſent leurs propres intérêts, ou des eſclaves qui méritent d'éprouver pendant toute leur vie la dureté de leurs fers.

SI l'on s'en rapportoit aux notions vagues de quelques ſpéculateurs, on ſeroit tenté de croire que tous les ſujets d'un Etat, changés en automates, devroient une obéiſſance aveugle & implicite à tout ce qui ſeroit loi, ou porteroit la ſanction de l'autorité Souveraine: mais cette autorité eſt-elle donc toujours juſte, infaillible, exempte de paſſions, incapable de s'égarer? La tyrannie, qui n'eſt que le gouvernement de l'injuſtice unie avec la force, a-t-elle le droit de fabriquer des Loix contraires à l'équité; & chacun eſt-il tenu de s'y ſoumettre ſans murmurer? Si ces principes étoient vrais, la ſociété ne ſeroit plus qu'un amas de victimes obligées de ſe laiſſer dépouiller, & de tendre le col au glaive des citoyens obéiſſants que le Tyran auroit choiſis pour être ſes bourreaux.

Digitized by Google

Distinguons donc les Loix faites pour être obéies & reſpectées par des citoyens honnêtes, de ces Loix injuſtes & deſtructives que la tyrannie, la violence, la déraiſon, la routine, qui ne raiſonne point, ont ſouvent introduites. *La juſtice*, dit un Docteur célebre, *a le droit de briſer les injuſtes liens* (32). Ce n'eſt pas le citoyen qui a le droit de juger la loi de ſon pays, c'eſt la juſtice, dont tout homme ſenſé eſt en état de ſe faire des idées ſûres. Les loix ne ſont reſpectables que lorſqu'elles ſont équitables; elles doivent être abrogées dès qu'elles ſont contraires au bien public. *Les loix*, dit Locke, *ſont faites pour les hommes, & non les hommes pour les loix.* Les plus grands maux des nations ſont dûs à des loix viſiblement injuſtes, ſous leſquelles la violence les force de plier. *Les loix*, dit Montagne, *ſe maintiennent en crédit, non parce qu'elles ſont juſtes, mais parce qu'elles ſont loix* (33).

Le reſpect dû aux loix ne peut être fondé que ſur l'équité de ces loix, que pour ſon propre intérêt tout citoyen doit obſerver & maintenir. *Les loix*, diſoit Démonax, *ſont inutiles aux bons, parce que les gens de bien n'en ont aucun beſoin; & aux méchants, parce qu'ils n'en deviennent pas meilleurs.* Socrate, qui pouſſa juſqu'au fanatiſme la ſoumiſſion aux loix d'un peuple ingrat & frivole, & qui voulut en être le martyr, fut injuſte envers lui-même; s'il fût ſorti de ſa priſon, il eût épargné aux Athéniens un crime qui les a couverts d'une éternelle infamie.

(32) *Injuſta vincula rumpit juſtitia.* St. Augustin.
(33) Voyez *Eſſais liv. III. ch.* 13.

Digitized by Google

La morale n'auroit aucuns principes constants & sûrs si des loix quelconques, souvent insensées & criminelles, devoient être plus respectées que la voix de la nature éclairée par la raison. En promenant ses regards sur toutes les contrées de la terre, on est surpris de trouver que les plus grands forfaits ont été non seulement approuvés, mais encore commandés par les loix. Dans tous les Etats despotiques on ne voit pour l'ordinaire que les caprices des tyrans les plus extravagants consacrés sous le nom de loix. Des peuples se sont permis le parricide (34)! Les Carthaginois étoient forcés de sacrifier leurs enfants à leur Dieu sanguinaire. Les Egyptiens, qui passent pour avoir été si policés, si sages, ont approuvé le vol. Chez les Scythes on égorgeoit des milliers d'hommes & de femmes pour honorer les funérailles des Princes. Pourquoi n'auroit-on pas désobéi à de pareilles loix, ou réclamé contre elles? *Les hommes*, demande Cicéron, *ont-ils donc le pouvoir de rendre bon ce qui est mauvais, & mauvais ce qui est bon*?

On nous dira, peut-être, que ces loix n'ont eu lieu que chez des peuples barbares qui n'avoient aucune idée de morale. Mais les peuples modernes nous offrent-ils des loix plus justes & plus sensées? L'équité, le bon sens, l'humanité, ne sont-ils pas indignement violés par des loix de sang établies dans un grand nombre de pays contre tous ceux qui ne professent pas la religion du Prince? Trouvera-t-

(34) Elien liv. IV. ch. I. nous dit, qu'en Sardaigne les enfants étoient obligés de tuer leurs Peres lorsqu'ils étoient tombés dans la décrépitude. Les Dervices tuoient pareillement tous ceux qui vivoient au-delà de soixante-dix ans.

Digitized by Google

on quelque ombre de juſtice dans la plupart de ces Loix fiſcales, dont l'objet eſt de fournir aux extravagances des Souverains en dépouillant les peuples du néceſſaire? dans ces loix féodales impoſées par des nobles armés à des nations tremblantes?..... Mais il faut s'arrêter, car l'on ne finiroit pas ſi l'on vouloit faire l'énumération des loix iniques dont les peuples ſont les victime forcées ou volontaires.

Quelles idées claires & vraies de l'équité naturelle les peuples pourroient-ils puiſer dans cet amas informe de coutumes & de loix injuſtes, déraiſonnables, bizarres, ténébreuſes, inconciliables, qui preſque en tout pays forment la juriſprudence & la regle des hommes? Quelles notions peut-on ſe former de la juſtice, quand on la voit perpétuellement anéantie par des formalités inſidieuſes? Quelles reſſources les citoyens peuvent-ils trouver dans une Juriſprudence captieuſe qui ſemble favoriſer la mauvaiſe foi, les emprunts & les contrats frauduleux, les fripponeries les plus inſignes, les ruſes les plus capables de bannir la probité des engagements réciproques des citoyens? Quelle confiance peut-on prendre, ou quelle protection peut-on trouver dans des loix qui donnent lieu à des chicanes interminables, deſtinées à ruiner les plaideurs, à engraiſſer des praticiens impoſteurs, à mettre des gouvernements avides à portée de lever des impôts ſur les diſſentions éternelles des ſujets? Dans la plupart des nations l'étude des loix, qui devroient être ſimples & à la portée de tous les citoyens, eſt une étude pénible de laquelle réſulte une ſcience très-incertaine, uniquement réſervée à quelques hommes qui profitent de ſon obſcurité

Digitized by Google

pour tromper & dépouiller les malheureux qui tombent dans leurs mains. En un mot, les loix faites pour guider les nations ne ſont propres qu'à les égarer, à leur faire méconnoître les principes les plus évidents de l'équité (35).

Les loix ne devant être que les regles de la morale promulguées par l'autorité, devroient être claires, préciſes, intelligibles pour tout le monde. Mais elles ne ſont d'ordinaire que des pieges tendus à la ſimplicité, des chaînes incommodes dont la puiſſance a de tout temps ſurchargé la foibleſſe. Des loix ainſi formées corrompent évidemment les mœurs; elles autoriſent le frippon habile à ſe montrer ſans pudeur dans la Société; enfin ſouvent elles ne ſont que des tranſgreſſeurs. Les hommes ſont communément ennemis des loix, parce qu'ils ne trouvent en elles que des obſtacles continuels à l'exercice de leur liberté & de leurs droits naturels, qui les empêchent de ſatisfaire leurs beſoins, de contenter leurs deſirs les plus légitimes. De l'aveu même des juriſconſultes, rien de plus injuſte, & conſéquemment de plus contraire à la morale, que le droit, s'il étoit rigoureuſement obſervé.

(35) Pour ſe convaincre de l'abſurdité, & même de la perverſité de la Juriſprudence Romaine, & ſur-tout des Loix de Juſtinien, qui ſervent encore de baſe à la Légiſlation Européenne; on n'a qu'à lire le *Traité des Loix civiles par M. P. de T*, publié depuis peu à la Haie 1774; & l'on verra qu'à proprement parler les Nations n'ont pas encore de légiſlation véritable, c'eſt-à-dire, vraiment conforme au bien de la Société. Par une négligence ou une impéritie bien funeſtes, les Légiſlateurs modernes ont trouvé plus court d'adopter des loix anciennes, mal-adroitement corrigées ou modifiées, que d'en faire de nouvelles plus juſtes, plus morales, plus analogues à la poſition actuelle des peuples. Des Francs, des Goths, des Lombards, des Saxons, des Brigands ignorants nourris dans le carnage, étoient-ils des Légiſlateurs en état de donner des loix ſenſées aux peuples vaincus, ou de rectifier celles que ces peuples avoient déjà.

Digitized by Google

(36). L'homme qui n'eſt juſte que conformément aux loix, peut être dépourvu de toute vertu ſoicale: à l'aide de ces loix un fils attaquera très indécemment ſon pere; des époux ſe diffameront réciproquement; des proches ſe dépouilleront ſans pitié; les débiteurs ruineront leurs créanciers; des traitants s'approprieront la ſubſtance du pauvre; des juges immoleront ſans remords l'innocent; & des hommes ſi pervers marcheront la tête levée au milieu de leurs concitoyens!

NUL climat, nul gouvernement, nul pouvoir, n'a le droit de porter atteinte à l'empire univerſel que la Juſtice doit exercer ſur les hommes; cependant aucune légiſlation ne ſemble avoir conſulté les intérêts des peuples: on diroit que le genre humain entier n'exiſte & ne vit ſur la terre que pour un petit nombre d'individus privilégiés, qui s'embarraſſent fort peu de lui procurer le bonheur qu'il auroit droit d'attendre en échange de ſa ſoumiſſion (37).

UNE légiſlation vraiment ſacrée ſeroit celle qui conſulteroit les intérêts de tous, & non les intérêts de quelques chefs ou de ceux qu'ils favoriſent. Des loix utiles & juſtes ſont celles qui maintiennent chaque citoyen dans ſes droits, & qui le garantiſſent de la méchanceté des autres. Les nations n'auront une légiſlation reſpectable & fidelement obéie, que lorſqu'elle ſera conforme à la nature de l'homme vivant en Société, c'eſt-à-dire, guidée par la morale, dont elle doit rendre les préceptes inviolables: c'eſt alors que la loi doit être religieuſement obſervée;

(36) *Summum jus, ſumma injuria.*

(37) *Humanum paucis vivit genus.*

LUCAN. PHARSAL. LIB. VI.

obſervée; c'eſt alors que ſes infracteurs pourront être juſtement châtiés comme des ennemis de la Patrie & des enfants rebelles.

On regarde communément la réforme des loix comme une entrepriſe ſi difficile qu'elle ſurpaſſe les forces de l'eſprit humain. Mais diſons avec Quintilien (38) *Pourquoi n'oſeroit-on pas avancer que la durée des ſiecles fera découvrir quelque choſe de plus parfait que ce qui a ci-devant exiſté?* Cette difficulté ou cette impoſſibilité prétendue ne vient point de la choſe elle-même, elle eſt dûe aux préjugés des hommes, à la négligence ou à la mauvaiſe volonté de ceux qui les gouvernent. Des Souverains équitables acquierent le droit de commander à l'opinion des peuples; ceux-ci ne ſont en garde contre les nouveautés & les changements, que parce qu'une expérience fatale leur apprend qu'ils ne font communément que redoubler leurs miſéres. Par-tout les peuples ſont mal; mais ils craignent toujours d'être plus mal encore. Le Prince qui par ſa vertu s'attirera la confiance de ſes ſujets, diſſipera ces craintes, ſubſtituera quand il voudra des loix juſtes & claires à ces loix obſcures & ſi ſouvent déraiſonnables, pour leſquelles les nations ont un attachement machinal. Le Souverain éclairé développe la raiſon de ſon peuple; rien de plus aiſé que de gouverner des ſujets raiſonnables; rien de plus difficile que de contenir des hommes ignorants & privés de raiſon. Une bonne légiſlation ſe trouvera toute formée lorſqu'elle armera la morale de l'autorité ſuprême; elle ſera fidelement ſuivie quand

(38) *Ego non audeam dicere, aliquid in hac quæ ſupereſt æternitate inveniri poſſe, eo quod fuerit perfectius?* QUINTILIAN. LIB. XII. CAP. I.

Digitized by Google

tous les citoyens reconnoîtront que leur intérêt les oblige de s'y conformer. La morale ne peut rien ſans le ſecours des loix, & les loix ne peuvent rien ſans les mœurs (39).

Ainsi ne déſeſpérons point que l'on ne puiſſe voir un jour des hommes ſoumis à des Loix plus ſages, plus conformes à leur nature, plus propres à les rendre vertueux & fortunés. Un bon Roi, comme un Hercule, peut bannir de ſes Etats les monſtres, les vices, les préjugés qui s'oppoſent également au bien-être des Souverains & des ſujets. Les peuples ſeront heureux quand les Rois ſeront des Sages (40). *Les villes & les hommes*, dit Platon, *ne ſeront délivrés de leurs maux que lorſque, par une fortune divine, la ſouveraine puiſſance & la Philoſophie, ſe rencontrant dans le même homme, rendront la vertu triomphante du vice.*

CHAPITRE IV.

Devoirs des Grands.

L'on nomme Grands ceux qui ſont élevés au-deſſus de leurs concitoyens par leur pouvoir, leurs places, leur naiſſance & leurs richeſſes. Dans un Etat bien conſtitué, c'eſt-à-dire, où

(39) *Quid vana, ſine moribus, leges proficiunt?* HORAT. OD. 24. LIB. 3. VERS. 35. Ariſtote, avant lui, avoit dit, *La loi n'a d'autre force pour ſe faire obéir que celle qu'elle tire de l'accoutumance; & c'eſt l'accoutumance qui forme les mœurs. Voyez Ariſt. Polit. lib. II. cap.* 8.

(40) *Plato tum denique fore beatas Reſpublicas putavit, ſi aut docti aut ſapientes homines eas regere cepiſſent; aut qui regerent omne ſuum ſtudium in doctrina & ſapientia collocaſſent.* *Voyez Plutar. Vie de Numa.* CICERO. AD. Q FRATREM.

la juſtice ſeroit fidelement obſervée, les citoyens les plus vertueux, les plus utiles, les plus éclairés, ſeroient les plus grands ou les plus diſtingués; le pouvoir ne ſeroit remis que dans les mains les plus capables de l'exercer pour le bien de la Société; les dignités, les places, les honneurs, les marques de la conſidération publique, ne ſeroient accordés qu'à ceux qui les auroient mérités par leurs talents & leur conduite; les richeſſes & les récompenſes ne ſeroient le partage que de ceux qui ſauroient en faire un uſage vraiment avantageux à leurs concitoyens. D'où l'on voit que la vertu ſeule donne des droits légitimes à la Grandeur.

Si, comme on l'a fait voir, toute autorité que l'on exerce ſur les hommes ne peut être fondée que ſur les avantages qu'on leur procure, ſi toute ſupériorité, toute diſtinction ou prééminence ſur nos ſemblables, pour être reconnue par eux, ſuppoſe des qualités ſupérieures, des talents eſtimables, un mérite peu commun; on ſera forcé de convenir que l'abſence de ces qualités fait rentrer dans la foule, que le pouvoir exercé par des hommes indignes, que l'autorité dont ils ſont revêtus, que leur ſupériorité, ne ſont que des uſurpations auxquelles leurs citoyens ne peuvent ſe ſoumettre que par la violence.

L'Amour de préférence que chaque homme a pour lui-même, fait qu'il deſire de s'élever au-deſſus de ſes égaux, & le rend envieux & jaloux de tout ce qui lui fait ſentir ſa propre infériorité; mais s'il a des ſentiments équitables, ces jalouſies diſparoiſſent dès qu'il voit que ceux qu'on lui préfere ou qu'on diſtingue de lui, poſſedent des talents & des qualités eſtimables dont

il eſt à portée de profiter lui-même. Ainſi le mérite & la vertu calment l'envie des hommes, les forcent de reconnoître la ſupériorité de ceux qu'on éleve au-deſſus de leurs têtes par des honneurs légitimes, par un rang mérité; alors ils conſentent à leur donner des ſignes plus marqués de ſoumiſſion & de reſpect, qu'à leurs autres concitoyens.

En reſpectant & conſervant les droits de tous les citoyens forts ou foibles, riches ou pauvres, grands ou petits, l'équité naturelle veut pourtant, pour l'utilité générale, que ceux qui procurent de plus grands avantages ſoient récompenſés par les marques de conſidération & d'eſtime, par les déférences qui leur ſont dues en vertu des ſervices qu'ils rendent à la Société. Voilà l'origine naturelle & légitime des rangs divers dans leſquels les citoyens d'un même Etat ſe trouvent partagés: cette inégalité eſt juſte, puiſqu'elle tend au bien-être de tous; elle eſt louable, parce qu'elle eſt fondée ſur la reconnoiſſance ſociale, qui doit payer les ſervices qu'on reçoit; elle eſt utile, parce qu'elle ſe ſert de l'intérêt perſonnel pour exciter les hommes à faire le bien, comme un moyen d'obtenir la ſupériorité que chacun deſire avec ardeur.

Ce n'eſt donc qu'en donnant des preuves de ſon mérite que l'on obtient à juſte titre le droit de s'élever au deſſus des autres; toute autre voie ſeroit inique, démentie par la Société, contraire à ſes vrais intérêts, & regardée par elle comme une uſurpation manifeſte. Même dans les Gouvernements les plus deſpotiques, les places, le pouvoir, les dignités, conférés à des citoyens incapables ou pervers, révoltent leurs concitoyens; la crainte peut bien les em-

Digitized by Google

pêcher de faire éclater leur indignation, & leur arracher des signes d'une soumission que le cœur désavoue ; mais la vertu seule obtient des hommages sinceres, & les reçoit avec un plaisir pur, tandis que le vice, toujours inquiet & soupçonneux, sait à quoi s'en tenir sur les respects qu'on lui montre.

La vraie grandeur de l'homme & sa vraie dignité consistent donc à faire du bien aux hommes, à leur montrer des sentiments d'affection, à leur rendre les services, à répandre sur eux les bienfaits, en faveur desquels ils consentent à reconnoître des supérieurs. D'où il suit que les Grands, s'ils veulent se rendre dignes de l'attachement vrai & des respects volontaires de leurs concitoyens, doivent sur-tout écarter de leur conduite l'orgueil, des manieres hautaines, un ton impérieux, en un mot tout ce qui peut humilier les hommes en leur faisant sentir leur foiblesse & leur infériorité. L'affabilité, la douceur, une compassion tendre, un profond respect pour les infortunés, un desir sincere d'obliger, sont les qualités par lesquelles les Grands devroient toujours se distinguer. La Grandeur qui ne s'annonce que par sa dureté, sa fierté, son mépris, repousse tous les cœurs; les bienfaits que lui arrache l'importunité sont regardés comme des insultes, & ne font que des ingrats.

Est-il rien de plus puérile & de plus bas que la vanité tyrannique de quelques Grands, qui ne paroissent desirer le pouvoir que pour se faire des ennemis? Ils semblent dire à tout le monde, *respectez moi, j'ai le pouvoir de vous exterminer.* Le pouvoir a-t-il quelque chose

de flatteur, s'il ne ſert qu'à faire trembler & à s'attirer des malédictions? La Grandeur inacceſſible n'eſt d'aucune utilité; la Grandeur dépourvue de pitié eſt une férocité véritable; un Miniſtre impitoyable fait retomber ſur ſon Maître une partie de la haine dont il eſt lui-même accablé. Combien de révoltes ont été produites par les manieres inſupportables de quelques favoris incapables de contenir leur humeur? Combien de guerres ſanglantes n'ont eu pour cauſe premiere que l'inſolence de quelque Miniſtre altier, dont la témérité a fait couler le ſang des Nations! (41) De quel frémiſſement tout miniſtre des Rois devroit-il être agité quand il ſe voit forcé de leur conſeiller la guerre la plus juſte, ſur-tout s'il réfléchit à toutes ſes horreurs! Ne doit-il pas trembler lorſqu'il propoſe un impôt déſolant, un Edit dont la rigueur ſe fera ſentir pour des ſiecles juſqu'aux extrêmités d'un Empire!

MAIS le pouvoir & la grandeur pour l'ordinaire enorgueilliſſent le cœur de l'homme, l'enivrent & produiſent dans ſa tête une ſorte de délire (42). On diroit que les Grands ne cherchent qu'à ſe rendre terribles, & s'embarraſſent fort peu de mériter l'amour. Dans la claſſe élevée où la fortune les place ils croient ne point tenir à leurs concitoyens, à la Patrie, à la nation. Ce ſont ces idées fauſſes qui rendent

(41) La hauteur inſolente du marquis de Louvois à l'égard d'un Hollandois diſtingué, fut, dit-on, la principale cauſe de la haine des Hollandois pour Louis XIV, & des avanies qu'ils firent éprouver à ce Prince durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

(42) *Fortuna nimium quem fovet, ſtultum facit.*
PUBLIUS SYRUS.

Digitized by Google

ſi ſouvent la grandeur odieuſe, & qui ſon tant d'ennemis au pouvoir. L'éducation que l'on donne communément à ceux que leur naiſſance deſtine aux grandes places, eſt preſque auſſi négligée que celle des Princes qu'ils doivent un jour repréſenter: indépendamment des lumieres que ces emplois demandent, les perſonnes appellées à partager les ſoins de l'adminiſtration devroient ſur-tout apprendre à connoître les hommes, à découvrir ce qu'ils ſont, afin de ſavoir, ce qu'ils leur doivent, & la maniere de les remuer d'une façon avantageuſe à leurs propres intérêts. L'éducation des Grands devroit donc ſur-tout leur enſeigner la morale, qui n'eſt que l'art de ſe faire aimer des hommes, de les connoître, d'unir leurs intérêts aux nôtres.

Mais dans preſque tous les pays ce n'eſt point le mérite ou la vertu qui appellent aux dignités; c'eſt la faveur, la cabale, & l'intrigue. On diroit que la volonté du Prince ou la protection de ſes favoris ſuffiſent pour faire deſcendre ſur un homme tous les dons néceſſaires à l'adminiſtration d'un Etat. Eſt-ce donc au milieu des affaires multipliées & compliquées, au milieu des intrigues & des pieges qu'un Miniſtre peut apprendre ſon métier? Pour ſe maintenir en place il négligera les affaires; il ſe repoſera ſur le travail des autres; dépourvu de lumieres, ſa confiance ſera perpétuellement trompée; il ne l'accordera qu'à des hommes pris ſans choix, à des protégés qui, n'ayant acquis le droit de lui plaire que par leurs baſſeſſes & leurs flatteries, contribueront par leur impéritie, leurs ſottiſes, leurs vices & leurs trahiſons même, à la chûte de leurs protecteurs.

Digitized by Google

Ainsi que les richeſſes, tout le monde deſire le pouvoir & la grandeur, ſans ſavoir en tirer parti pour ſa propre félicité. A quoi ſert la puiſſance ſi elle ne fait obtenir l'attachement, la bienveillance, la conſidération ſincere des hommes ſur leſquels cette puiſſance nous fournit les moyens d'agir? Pourquoi la diſgrace jette-t-elle comunément un favori, un Miniſtre, dans un abandon univerſel? C'eſt qu'il ne s'eſt ſervi de ſon pouvoir pour obliger perſonne, ou qu'il n'a jamais obligé que des ingrats, en ne répandant ſes bienfaits & ſes graces que ſur des êtres ſans mérite & ſans vertu.

Le mérite doit être cherché; il ſe préſente rarement à la cour des Rois: la vertu, communément timide, n'oſeroit s'y produire; d'ailleurs elle s'y trouveroit preſque toujours déplacée. Le mérite s'eſtime lui-même, & ne conſent point à ſe déshonorer par des baſſeſſes & des intrigues. Au contraire, le vice effronté ſe montre avec audace dans un pays où il connoît les moyens de réuſſir. Il faut à des Miniſtres intrigants & pervers des inſtruments qui ſe prêtent à toutes leurs fantaiſies; la probité déconcerte les méchants; le mérite fait peur à la médiocrité; les grands talents allarment l'incapacité; ils n'ont pas la ſoupleſſe requiſe pour plaire à des hommes dont les intérêts ne s'accordent nullement avec ceux de l'équité: eſclaves de la flatterie, les gens en place ſont preſque toujours entourés d'une foule de frippons ligués contre la vertu, de traîtres prêts à ſacrifier leurs protecteurs à quiconque leur fait enviſager quelque avantage à trahir leur confiance ou à les abandonner. Le ſerpent, à force de ramper,

Digitized by Google

s'éleve à des hauteurs inacceſſibles aux animaux les plus légers; mais ſon venin n'en eſt que plus ſubtil par les efforts qu'il a faits pour monter.

La morale, qui ſeule apprend à connoître les hommes, à démêler les reſſorts qui les font agir, à les juger, n'eſt donc pas une ſcience inutile aux Miniſtres, aux gens en place, aux puiſſants de la terre. La vertu, que la Grandeur dédaigne, qu'elle repouſſe, à laquelle ſouvent elle ne croit pas, eſt pourtant quelque choſe de réel? oui, ſans doute; ce n'eſt que dans le cœur de l'homme de bien que l'on doit trouver l'attachement ſincere, l'amitié véritable & la reconnoiſſance; on les chercheroit vainement dans les ames abjectes de ces Sycophantes, dont les Miniſtres & les Grands ſont perpétuellement accompagnés; ils ſement preſque toujours dans une terre ingrate, qui jamais ne produira que des épines & des ronces. Un Miniſtre eſt preſque toujours expulſé par les intrigues de ceux que ſes faveurs n'ont fait que mettre à portée de lui nuire plus ſûrement à lui-même.

Mais la puiſſance aveugle l'homme; le Miniſtre, le favori, le courtiſan, trompés par leur amour-propre, ſe flattent que leur pouvoir ne doit jamais finir: les exemples des fréquentes diſgraces dont ils ont été les témoins, ne peuvent déſabuſer des perſonnages aſſez vains pour préſumer que la fortune fera des exceptions pour eux, ou que leur génie ſupérieur & leur adreſſe les tireront des écueils où tant d'autres ont échoué. C'eſt, ſans doute, cette illuſion qui fait que tant de Miniſtres en place travaillent ſans relâche à ſeconder les efforts d'un Deſpotiſme deſtructeur, à démolir la puiſſance des

loix, à renverſer la liberté publique, à forger des fers à la Patrie: les imprudents ne voient pas que ces loix, cette liberté qu'ils accablent, ces barrieres qu'ils renverſent, ne ſeront plus capables de les proteger eux-mêmes au jour de l'affliction (43)!

Les Miniſtres devroient apprendre à ſe défier des faveurs toujours trompeuſes d'un Deſpote, qui communément privé d'équité, de lumieres & de reconnoiſſance, ne ſuit que ſes caprices, & n'eſt guidé dans ſes affections & ſa haine que par les impulſions de ceux qui pour quelques inſtants s'emparent de ſon foible eſprit. Les ſervices les plus fideles & les plus ſignalés ſont bientôt oubliés par des Tyrans ſtupides, incapables de les apprécier, & qui ne ſont eux-mêmes que les eſclaves & les inſtruments de ceux qui ſont utiles à leurs paſſions momentanées. Il n'eſt point de miniſtre dont la

(43) L'Hiſtoire, tant ancienne que moderne, nous fournit des exemples auſſi terribles que fréquents, des revers que la fortune fit de tout tems éprouver à des miniſtres & à des favoris. Quoi de plus effrayant que la chute des Séjan, des Rufin, des Marigny, des connétable de Luines, des Strafford, &c. &c. &c. En ce moment même une nation longtems opprimée jouit avec tranſport de la diſgrace méritée de deux miniſtres tyrans, (le chancelier de Maupeou & l'Abbé Terray). L'un, après avoir inſolemment anéanti les loix & les tribunaux de ſon pays, & cruellement diſperſé les magiſtrats, s'eſt vu relégué à ſon tour dans une retraite iſolée, d'où il entend les cris de joie de tout un peuple applaudiſſant à ſa chûte. L'autre, après avoir ſans pitié preſſé les dernieres gouttes du ſang de ſes concitoyens, malgré la dureté de ſon cœur inſenſible eſt forcé de rougir de la baſſeſſe avec laquelle il s'eſt rendu le bourreau de ſa nation. Que l'on compare le ſort de ces vils inſtruments de la tyrannie, avec celui dont au milieu de ſa diſgrace jouiſſoit peu auparavant un miniſtre noble, généreux, bienfaiſant, (le Duc de Choiſeuil) que les cabales de ces monſtres avoient fait éloigner. Celui-ci dans la retraite trouva la ſérénité, le contentement, l'amitié conſtante & fidele; tandis que les autres n'y trouvent que la honte, la fureur impuiſſante, un abandon général, la haine des honnêtes gens.

faveur puiſſe contrebalancer auprès de ſon maître vicieux celle d'une maîtreſſe, d'un Proxenete, d'un nouveau favori: ceux qui contribuent aux plaiſirs du Prince, l'intéreſſent bien plus que ceux qui n'ont que le mérite de bien ſervir l'Etat. Le bon Miniſtre n'eſt aſſuré de la faveur que ſous un maître éclairé & vertueux.

Les Miniſtres ſont donc eux-mêmes intéreſſés à la vertu du Prince: ainſi loin de flatter ces Deſpotes, auxquels ils veulent ſans ceſſe aſſervir la Patrie, loin d'agacer contre les peuples ces lions déchaînés, ils devroient oppoſer la raiſon, la vérité, la juſtice, la terreur même à leurs emportements; ils devroient ſe ſouvenir qu'il n'eſt point ſans les loix de Grandeurs, de rangs, de privileges aſſurés; qu'un Gouvernement injuſte, toujours guidé par le caprice, détruit en un moment tout ce qui déplait à ſes fantaiſies; qu'à ſes yeux les hommes les plus élevés, les plus capables, ne ſont que des eſclaves qu'un ſoufle fait rentrer dans la pouſſiere. Chez les Tyrans de l'Aſie, le Vizir qui a le plus contribué à ſoutenir ou étendre la tyrannie de ſon Maître, ſe voit ſouvent obligé de tendre humblement le col au Cordon que l'ingrat lui envoie par ſes muets.

Tout favori d'un Souverain devroit toujours ſe ſouvenir qu'il eſt un citoyen choiſi pour aſſiſter de ſes lumieres un autre citoyen, chargé par ſa Nation de l'adminiſtration générale: tout Miniſtre devroit ſentir que ſervir un Deſpote dans ſes vues, c'eſt ſe rendre eſclave avec ſa poſtérité, c'eſt ſe dégrader ſoi-même, c'eſt s'expoſer ſans défenſe aux coups de la tyrannie, c'eſt renoncer au titre de citoyen pour prendre celui d'un traître. Tout Miniſtre vertueux

Digitized by Google

doit renoncer à sa place, quand la perversité ou la tyrannie le mettent dans l'impossibilité d'être utile à sa Patrie: le ministre complaisant pour les caprices & les vices d'une cour dissolue, sert aussi mal son maître que son pays. Un dépositaire de l'autorité, s'il n'a pas étouffé dans son ame tout sentiment d'honneur ou de pudeur, ne doit pas balancer à fuir & à remettre un pouvoir, qui ne serviroit qu'à lui attirer le mépris & la haine de ses contemporains & l'exécration de la postérité: le crédit d'un Ministre de la tyrannie, communément de peu de durée, est suivi d'un opprobe éternel. La fonction de concussionnaire, d'exacteur, de bourreau de ses concitoyens, peut-elle paroître glorieuse & digne d'exciter l'ambition d'un homme d'honneur!

C'est par les ministres que les sujets jugent de leurs Souverains, les aiment ou les haïssent, les estiment ou les méprisent. Les Princes ont donc le plus grand intérêt de ne confier la puissance qu'à des hommes justes, modérés, vertueux, les seuls qui puissent faire sincerement chérir & respecter l'autorité. Le Souverain peut se tromper sur les talents de l'esprit, mais il se trompera difficilement sur les mœurs dans la vie privée; il doit savoir qu'un avare, un voluptueux, un homme livré aux femmes, un prodigue, un homme dur & dépourvu d'entrailles, un être frivole & leger, ne peuvent être propres à faire aimer la puissance. La probité, l'amour du travail, l'affabilité, les bonnes mœurs, sont des qualités plus importantes dans un Ministre que le Génie, toujours très rare, ou que l'esprit, qui très souvent s'égare, & qui devient nuisible quand il n'est pas tempéré par le sang froid de la raison. Un préjugé très commun persua-

Digitized by Google

de aux ſouverains, comme au vulgaire, que l'eſprit ſeul ſuffit pour remplir les grandes places; mais cet eſprit eſt ſujet à de fâcheux écarts, quand il n'eſt pas uni à la bonté du cœur. L'eſprit & le génie joints à la juſtice, à la droiture, à l'expérience, aux bonnes mœurs, conſtituent le grand homme d'Etat, le miniſtre qu'on révere; elles en font un Sully, un Maurepas, un Turgot, un miniſtre citoyen, qui jamais ne ſéparera les intérêts du Prince de ceux de ſes ſujets.

Ce n'eſt pas ſeulement en ſervant l'injuſtice & la tyrannie que le miniſtre ſe rend coupable envers ſa patrie; c'eſt encore en négligeant ſes devoirs, en donnant à la diſſipation, à l'intrigue, aux plaiſirs, des moments qu'il doit aux affaires de l'Etat. L'homme en place appartient au public, à ſes concitoyens; s'il eſt léger, inappliqué, indolent, il peut ſe rendre auſſi criminel, que s'il étoit décidément méchant. Que de reproches, s'il rentroit quelquefois en-lui-même, n'auroit-il point à ſe faire en réfléchiſſant que ſes amuſements, ſon inadvertence, ſon incurie, font gémir une foule de citoyens indigents qui, après avoir bien mérité de l'Etat, achevent de ſe ruiner en ſollicitations inutiles, & ſont réduits à mendier dans une anti-chambre? N'eſt-ce donc pas une cruauté véritable, que de tenir ſuſpendus entre l'eſpérance & la crainte des malheureux qu'une déciſion prompte auroit pu ſauver du naufrage? Mais au ſein de l'abondance & des plaiſirs, les Grands n'ont aucune idée des angoiſſes des pauvres. Ils écraſent en paſſant, & même ſans y ſonger, des milliers d'infortunés. Le ſentiment des peines les plus communes aux hommes ſera-t-il toujours ignoré

Digitized by Google

de ceux qui peuvent & qui doivent les soulager? Dans quelles transes ne devroit pas vivre un dépositaire du pouvoir, s'il pensoit que ses légéretés, ses inadvertances, peuvent causer le malheur d'un grand nombre de familles honnêtes, & les forcer à vivre dans les larmes & le désespoir?

NE conseille pas aux Princes, dit Solon, *ce qui leur plait, mais ce qui leur est utile.* Un ministre complaisant & flatteur ne fait qu'alimenter dans l'esprit de son maître les vices dont & ce maître & l'Etat & lui-même seront un jour les victimes. La véracité devroit être la premiere vertu d'un ministre fidele; fait pour voir de plus près que le Prince les besoins, les desirs, les malheurs des peuples, il ne peut, sans trahir & son Pays & son maître, le tromper ou lui dissimuler la vérité. Le Prince doit être touché quand ses sujets sont dans la peine; il doit trembler quand ils sont mécontens; c'est lui qui par état doit connoître les maux & les dispositions de son peuple; c'est à lui de faire cesser ses murmures & ses plaintes. Tout ministre fidele doit être & l'œil du maître & l'organe du peuple. Ces Courtisans flatteurs, qui craignent d'inquiéter les Rois ou de les affliger, sont des prévaricateurs & des traîtres; un Roi doit-il être tranquille lorsque sa nation est misérable?

MAIS sous des Gouvernements imprudents, frivoles & corrompus, la vraie grandeur est méconnue. Ainsi que le Despote, ses favoris sont des enfans qui, contents de jouir de quelques avantages frivoles & passagers, ne portent guere leurs vues sur l'avenir. Chacun cherche à tirer parti de sa puissance éphémere, & s'em-

Digitized by Google

barraſſe fort peu de ce que deviendront après lui & le Prince & l'Etat. S'il eſt impoſſible que le pouvoir abſolu forme de bons ſouverains, il n'eſt pas moins difficile qu'il forme des miniſtres vraiment attachés à leurs maîtres & fideles à leurs devoirs.

Les citoyens les plus puiſſants, ainſi que les plus foibles, ſont évidemment intéreſſés au maintien de l'équité; ils peuvent trouver dans les loix des ſecours contre la noirceur & l'intrigue qui voudroient les accabler. La Grandeur, pour être ſtable, doit ſe fonder ſur la juſtice; dès que cette vertu regne dans la Société, elle ſoutient tous ſes membres, elle empêche que perſonne ne ſoit puni ſans cauſe, ou injuſtement opprimé. Cette juſtice univerſelle & ſociale eſt un rempart bien plus ſûr contre la violence que de vains privileges, des titres inutiles, des diſtinctions frivoles, que le caprice peut donner & reprendre. Peut-on ſe regarder comme quelque choſe, quand la puiſſance & la grandeur dont on jouït dépendent uniquement de la fantaiſie d'un Deſpote, d'une Maîtreſſe ou d'un Vizir? Le citoyen obſcur, ſous un Gouvernement libre, n'eſt-il pas plus aſſuré de ſes droits, que le Miniſtre le plus accrédité ſous l'empire du Deſpotiſme, qui n'eſt qu'une mer orageuſe perpétuellement ſoulevée par des vents oppoſés? Tout Deſpote eſt un enfant volontaire & méchant, qui ſe plait à briſer les jouets dont il s'eſt amuſé.

Si les miniſtres ou les perſonnes revêtues du pouvoir ſont deſtinés à repréſenter un Souverain équitable dans les différentes parties de l'Adminiſtration, ils doivent le faire chérir des

Digitized by Google

peuples, être juſtes comme lui, rendre aimable ſon autorité. Un des principaux devoirs du Miniſtre & de l'homme en place eſt donc d'être accеſſible, de recevoir avec bonté les demandes ou les répreſentations des ſujets, de leur rendre une juſtice impartiale & prompte. Un Miniſtre dur, ſec, inacceſſible, nuit à la reputation de ſon maître. Celui qui n'eſt qu'homme de plaiſir, fait tort à ſes affaires, ou devient inutile. Le miniſtere doit être exact & ſérieux: il demande non de la hauteur, mais de l'attention, de la gravité dans les mœurs, la décence convenable à un état fait pour être reſpecté. Le Miniſtre qui n'a des oreilles que pour ceux qui l'entourent, ſera pérpetuellement trompé, & riſquera de paſſer pour ignorant, pour foible, & ſouvent pour injuſte ou corrompu.

Un des plus grands malheurs attachés à la grandeur & au pouvoir, c'eſt que celui qui les poſſede eſt obligé de craindre ſa famille, ſes amis les plus chers, & de ſe mettre en garde contre les ſentiments de ſon propre cœur. Son attachement pour l'Etat doit l'emporter toujours ſur ſes liaiſons particulieres: l'homme public n'eſt plus le maître des mouvements de ſa tendreſſe; il ne doit recevoir l'impulſion que de la Juſtice & de l'intérêt de l'Etat, deſquels il doit faire dépendre ſon honneur & ſa gloire. Un Miniſtre qui n'eſt bon que pour les ſiens, eſt un homme dont l'ame eſt foible & rétrécie. *Je ne ferai point ce que vous demandez, vous êtes trop de mes amis*, diſoit un homme digne de ſa place à l'un de ſes favoris qui lui faiſoit une demande peu équitable.

Un

Digitized by Google

UN Miniſtre prodigue, ou qui ne peut rien refuſer, n'eſt pas un homme bienfaiſant; c'eſt un homme foible, un adminiſtrateur infidele, un prévaricateur. On ſe rend très coupable en répandant les trésors de l'Etat pour ſe faire des créatures; tout miniſtre qui fait le bien n'a beſoin ni d'adhérents ni de cabales; l'innocence de ſa conduite doit lui ſuffire pendant qu'il eſt en place, & ſa conſcience doit être ſa force & ſon appui, lorſqu'il en eſt ſorti. Jetter les richeſſes de l'Etat à la tête des courtiſans faméliques, ou des Grands toujours avides, c'eſt arracher le néceſſaire au malheureux, dont les beſoins réels doivent être préférés aux beſoins imaginaires de la vanité.

QUOI! les hommes les plus riches ſont-ils faits pour abſorber tous ſeuls les richeſſes & les récompenſes des nations? Non, ſans doute, elles ſont principalement deſtinées à payer, à ranimer, à conſoler le mérite laborieux, l'indigence timide, le talent dans la détreſſe, les ſervices rendus à l'Etat. C'eſt à la probité réduite à la miſere que l'homme en place doit tendre une main ſecourable. Le riche & le grand n'ont que trop de reſſources & de manege pour obtenir les objets de leurs deſirs ſouvent injuſtes & criminels. Ce n'eſt le plus ſouvent que pour opprimer l'innocent, étouffer le cri de l'infortuné, dépouiller le citoyen, jetter le foible dans les fers, que des Courtiſans odieux importunent le Miniſtre, qu'ils veulent rendre complice de leurs iniquités. Sous un Gouvernement injuſte les Grands ſe croient dégradés s'ils n'ont pas le Privilege affreux de faire du mal aux autres; c'eſt en cela qu'ils font communément conſiſter leur prééminence.

Digitized by Google

PAR une fatalité trop commune les hommes qui devroient se distinguer par l'élevation de leurs ames, montrent souvent une petitesse inconcevable; ils ne semblent occupés que de vanités, de minuties, de jouets auxquels ils ont la folie de sacrifier leur repos, leur fortune, leur sûreté propre, la liberté de leurs déscendans & de leurs concitoyens. On diroit que la grandeur d'ame & la raison ne sont point faites pour les Grands, & que les personnages élévés au-dessus des autres, ne s'en distinguent réellement que par leur imprudence & leur folie!

UN étrange renversement des idées, fait que les Grands, pour la plupart, s'imaginent ne point jouir du pouvoir s'ils ne peuvent en abuser; crédit, pouvoir, privilége, grandeur, deviennent des Synonimes de licence, de corruption, d'impunité. Les Souverains & leurs suppôts ne veulent que se faire craindre, & s'embarrassent fort peu de se faire estimer: ils ne desirent la puissance que pour écraser tous ceux qui leur déplaisent, sans s'occuper du soin de mériter l'affection de personne. Dans l'esprit de la plupart des Grands être puissant, c'est être redoutable & par conséquent haïssable; être Grand c'est jouir du droit d'être injuste, de faire du mal impunément, de se mettre au-dessus des loix, d'opprimer le foible & l'innocent, de mépriser & d'insulter le citoyen obscur & malheureux, de fouler aux pieds ce que les hommes ont de plus respectable. Etre Grand, aux yeux du vulgaire imbécille, c'est annoncer son rang par des Palais somptueux, par des possessions amples & souvent injustement acquises, par des équipages élégants, par des chevaux, par un cortege de valets insolents, par des ha-

Digitized by Google

bit magnifiques, par des rubans & des colliers faits pour indiquer la faveur du Prince ou de ſes Miniſtres; c'eſt ſouvent, ſans richeſſes réelles, repréſenter aux dépens d'une foule de créanciers qu'on immole indignement à ſa vanité. Enfin être Grand, c'eſt avoir par ſa naiſſance le droit d'aller groſſir la troupe des eſclaves titrés qui vont lâchement faire la cour à un Deſpote, ou recevoir les dédains d'une idole, qui laiſſe à peine tomber ſes regards ſur la foule avilie dont elle eſt environnée. C'eſt dans ces baſſeſſes ou dans ces crimes que les peuples eux-mêmes font conſiſter la Grandeur des citoyens qui les accablent! Plus un gouvernement eſt injuſte, & plus les Grands ſont inſolents & faſtueux; ils ſe vengent ſur le pauvre des avanies qu'ils eſſuient ſouvent eux-mêmes; ils maſquent leur eſclavage & leur petiteſſe réelle ſous le vain appareil de la magnificence. *Une cour bien brillante annonce toujours une nation miſérable*, & des grands qui ſe ruinent pour ne le point paroître.

Aux yeux de la raiſon le pouvoir & la Grandeur ne ſont des biens deſirables que parce qu'ils peuvent fournir les moyens de ſe faire eſtimer & chérir. Etre véritablement Grand, c'eſt montrer de la grandeur d'ame; avoir du pouvoir & du crédit, c'eſt être en état de ſe garantir de toute injuſtice & de protéger les autres; jouir de privileges ſtables & de prérogatives aſſurées, c'eſt les poſſéder en commun avec tous ſes concitoyens. Etre libre, c'eſt ne craindre perſonne & ne dépendre que de loix ſolidement fondées ſur l'équité. Avoir de la puiſſance, c'eſt poſſéder les moyens de faire du bien aux hommes, & non le fatal pouvoir de leur

nuire; c'eſt jouir de la faculté de faire des heureux, & non de l'affreuſe licence d'inſulter aux miſérables; c'eſt être maître de ſoi, & refuſer de ſe rendre eſclave; c'eſt être a portée de répandre ſes bienfaits ſur les autres, & non pas pratiquer l'art infame de les ruiner par des eſcroqueries puniſſables. Etre noble, c'eſt penſer noblement, c'eſt avoir des ſentiments plus élevés que le vulgaire; être *titré* c'eſt avoir acquis des droits inconteſtables à l'eſtime de ſes concitoyens. Etre *homme de qualité*, c'eſt avoir les qualités faites pour ſe diſtinguer du commun des mortels. Qu'eſt-ce que des grands qui ne ſe diſtinguent des autres que par des mots, des habits, des rubans?

CHAPITRE V.

Devoirs des Nobles & des Guerriers.

L'on appelle *Nobleſſe* parmi nous la conſidération attachée dans l'opinion publique aux deſcendants de ceux qui ont bien ſervi la Patrie. En reconnoiſſance des ſervices de leurs ancêtres la Société les *diſtingue*, c'eſt-à-dire, leur marque plus d'eſtime qu'aux autres. Cette conſidération, ces diſtinctions accordées, même au ſouvenir d'une utilité paſſée, furent, ſans doute, imaginées pour encourager ces deſcendants à marcher ſur les traces de leurs Peres & à ſe diſtinguer comme eux par leurs talents & leur zele. Tout citoyen qui contribue à la félici-

Digitized by Google

té publique doit être réputé *noble*, c'eſt-à-dire, mérite d'être préféré à ceux qui ne procurent aucuns avantages à leurs aſſociés.

Sur ce principe toute ſociété, pour ſon propre intérêt, doit témoigner une conſidération particuliere à des guerriers généreux qui, aux dépens de leur fortune & de leur vie, s'occupent du ſoin de la défendre contre ſes ennemis. Elle doit pareillement une conſidération diſtinguée aux Magiſtrats, chargés de maintenir l'équité entre ſes membres, & de contenir les paſſions qui troubleroient ſon repos. Le droit de rendre juſtice à ſes concitoyens eſt la fonction la plus utile & la plus noble à laquelle un citoyen puiſſe ſe livrer : ſi l'homme de guerre défend ſon pays contre les ennemis du dehors, le Magiſtrat le défend contre les ennemis renfermés dans ſon ſein, non moins dangereux que les premiers. Si l'homme de guerre conſacre ſa vie à la défenſe de la Patrie, le magiſtrat dévoue la ſienne & ſacrifie ſon temps au maintien de la juſtice, ſans laquelle nulle ſociété ne pourroit ſubſiſter. *Il faut*, dit Cicéron, *anéantir l'opinion de ceux qui s'imaginent que les vertus guerrieres ſont plus eſtimables que celles qui ont pour objet l'intérieur de l'Etat* (44).

Par la même raiſon les nations doivent accorder une place diſtinguée dans leur eſtime à tous les citoyens que leurs talents & leur mérites divers mettent à portée de leur rendre des ſervices éminents. La Société, ſous peine d'é-

(44) *Minuenda eſt opinio eorum qui arbitrantur res bellicas majores eſſe quam urbanas.*

Voyez Cicer. de officiis I.

tre injuſte & de décourager les membres qui pourroient contribuer à ſon bien-être, doit proportionner ſagement ſa conſidération & ſes récompenſes à l'étendue des avantages dont on la fait jouir. „ Tous, dit Séneque, peuvent aſpirer à ce qui fait la vraie nobleſſe de l'homme; c'eſt la droite raiſon, l'eſprit juſte, la ſageſſe & la vertu." Telles ſont les qualités qu'une aſſociation équitable doit honorer & récompenſer dans ſes membres.

Dans toute nation il s'établit donc néceſſairement une ſorte *d'hiérarchie* politique dont le Souverain eſt le chef, parce qu'il dirige les volontés & les mouvements des différents corps de la nation. En conſéquence le Prince devient le diſtributeur des graces au nom de la ſociété, le diſpenſateur de ſes récompenſes: chargé de la reconnoiſſance publique, il juge & du mérite des citoyens & de l'étendue de l'eſtime que l'on doit leur montrer: s'il eſt juſte, la Société applaudit ſon jugement & la fidélité qu'il montre à payer les ſervices qu'on lui rend; s'il eſt injuſte, la Société contredit ſes jugements comme capables de décourager le mérite & les talents néceſſaires à ſon bonheur, & refuſe ſa conſidération à celui qu'elle trouve injuſtement récompenſé.

Lorsqu'un Prince ennoblit un Citoyen ou lui donne quelque titre honorable, il déclare à ſa nation qu'un tel homme, ayant bien mérité d'elle, paroît digne d'occuper un rang diſtingué parmi ſes concitoyens, & a des droits fondés à leur reconnoiſſance. Si la faveur, l'intrigue, la baſſeſſe, ont fait obtenir cette nouvelle diſtinction, la Société, loin de ſouſcrire aux honneurs

Digitized by Google

accordés en pareil cas, loin d'accorder à l'homme ainsi décoré son estime ou sa gratitude, le punit par le ridicule, le rejette, en appelle de la décision du Souverain surpris ou prévenu. Nul Monarque, quelque absolu qu'il puisse être, ne peut subjuguer l'opinion publique au point de lui faire considérer ou respecter un citoyen qui n'est ni estimable ni respectable par lui-même.

Elle respecte encore bien moins une noblesse acquise à prix d'argent, qui ne suppose dans celui qu'elle décore que des richesses, & non le mérité & les talents auxquels la reconnoissance publique est due; ce moyen vil d'obtenir des distinctions fut un effet de l'avarice de quelques Princes, qui surent tirer parti de la vanité de leurs sujets opulents, en leur vendant bien cher la fumée dont elle voulut se repaître: mais les Souverains furent privés par-là d'un moyen facile de récompenser le vrai mérite; ils donnerent à la richesse une distinction, qui, sagement économisée, eût été très-utile pour exciter le mérite. Par ce honteux trafic la noblesse fut prostituée à des hommes nouveaux qui, sans avoir bien mérité de la République, furent en droit de jouir de privileges souvent très incommodes pour le reste des citoyens.

Mais l'opinion publique ne put jamais souscrire à ce commerce déshonorant & visiblement contraire au bien de la Société; d'ailleurs il se trouvoit opposé à des préjugés antérieurs. Les nations, peu disposées à reconnoître la prééminence de tant de nobles nouveaux & sans mérite, réserverent leur considération pour une noblesse plus antique, qu'elles voyoient perpétuée

Digitized by Google

dans la postérité des anciens défenseurs de la Patrie. Tout ce qui porte le caractere de l'Antiquité, que l'on crut toujours très-sage, en impose aux nations. Ainsi, par un préjugé confirmé depuis des siecles, les peuples continuent de respecter les descendants de ces antiques guerriers, sans examiner les mérites de leurs ancêtres, & bien plus, sans s'assurer si ces descendants ont eux-mêmes rendu quelques services réels à la Patrie. Comment un homme peut-il se croire honoré par ce qui n'est point à lui? est-ce donc hors de soi que l'on peut chercher la véritable Grandeur?

Ainsi des préjugés anciens s'opposerent aux distinctions nouvelles introduites dans la Société; les peuples stupides admirerent la noblesse antique, uniquement parce que leurs peres l'avoient long-temps redoutée & respectée. Une routine aveugle décide de l'opinion des hommes, qui rarement se rendent raison des motifs de leurs façons de penser & d'agir: par une espece de contagion ils héritent même de préjugés avilissants pour eux.

Pour peu que, la balance de la raison & de la justice en main, l'on pese les idées que l'on se forme en Europe de la noblesse antique, qui va jusqu'à la révérer même dans ses rejetons les plus éloignés, on sera forcé de convenir que cette opinion n'a rien de solide. On trouvera que ces anciens guerriers desquels les nobles d'aujourd'hui ont tiré leur origine, ont bien plus souvent troublé la Patrie qu'ils ne l'ont servie; ils ont plutôt contribué à lui forger des chaînes qu'à lui procurer des avantages réels; s'ils l'ont fidelement défendue contre les en-

Digitized by Google

nemis du dehors, ils l'ont communément livrée aux ennemis du dedans, en la soumettant au pouvoir des tyrans.

Même en supposant la grandeur & la réalité des services rendus à la Patrie par les anciens Héros des Nations, la reconnoissance de celles-ci n'auroit au moins pas dû s'étendre jusqu'à leur postérité la plus reculée. Si l'équité défend de punir les descendants des crimes de leurs ancêtres, elle ne peut exiger que l'on récompense sans fin ces descendants des vertus ou des talents de leurs ayeux. La vertu ne se transmet point avec le sang; le mérite est une qualité personnelle: ainsi la raison & l'intérêt public sembleroient exiger que les honneurs, les distinctions, la noblesse, au lieu d'être héréditaires, demeurassent entre les mains d'un Gouvernement équitable, comme des moyens sûrs d'exciter à servir utilement l'Etat & de récompenser ceux qui auroient vraiment contribué à sa félicité présente. Est-il juste en effet qu'un homme, dont souvent la race ignorée a croupi pendant des siecles dans le fond de ses terres, sans rendre à l'Etat aucun service marqué, jouisse d'une considération & de privileges destinés à récompenser la valeur guerriere? Est-il juste que l'homme inutile soit honoré, distingué, respecté, récompensé par des prérogatives immenses, au détriment du citoyen laborieux, parce qu'il y a sept ou huit siecles qu'un des ancêtres du noble a porté les armes pour son pays? Que cet homme possede les terres jadis accordées à ses peres; mais l'équité sembleroit exiger que, s'il prétend jouir des distinctions & privileges de la noblesse, il les méritât lui-même & cessât de s'enorgueillir des prouesses de

ſes ayeux qu'il n'a point imitées. *L'eſtimation*, dit Montagne, *& le prix d'un homme conſiſtent au coeur & en la volonté: c'eſt là où git ſon vrai honneur* (45).

La vanité eſt le vice de la Nobleſſe: fondé ſur des opinions dont nous venons de reconnoître la frivolité, le noble ſe croit réellement un Etre d'un ordre ſupérieur au reſte des citoyens; on diroit que pétri d'un limon bien plus pur, il n'a rien de commun avec le reſte de ſes compatriotes. *L'illuſion de la plupart des nobles*, dit Mr. Nicole, *eſt de croire que leur nobleſſe eſt en eux un caractere naturel.* Un autre Moraliſte avoit dit avant lui „ à le bien prendre „ la nobleſſe eſt un don du hazard, une qualité „ d'autrui. Qu'y a-t-il de plus inepte que de „ ſe glorifier de ce qui n'eſt pas ſien..... ceux „ qui n'ont pour eux que cette nobleſſe, la „ font valoir, & en parlent toujours: toute „ leur gloire eſt dans les tombeaux de leurs an„ cêtres..... Que ſert à un aveugle que ſes pe„ res aient eu la vue bonne..... être iſſu de „ gens qui ont bien mérité du public, c'eſt „ être obligé de les imiter." (46) Il pouvoit ajouter, que le mérite réel ou prétendu de ſes Peres ne donnoit point au noble le droit de marquer du mépris à ſes concitoyens, & qu'une vanité rebutante n'étoit propre qu'à faire oublier ce mérite, quand même il eût été plus réel que l'hiſtoire ne ſemble l'indiquer.

Les annales de toutes les nations nous montrent en effet dans les anciens nobles un corps de guerriers turbulents, perpétuellement divi-

(45) *Voyez Eſſais. liv. I. ch. 30.*
(46) *Voyez la ſageſſe de Charron liv. I. ch. 52.*

Digitized by Google

fés entre eux pour des querelles auſſi injuſtes que futiles, uniquement occupés à ſe tourmenter les uns les autres, ou à faire ſentir cruellement le poids de leur autorité à leurs vaſſaux & à leurs ſerfs. Nous voyons ces furieux continuellement en guerre, déchirant les nations par leurs ſanglants démêlés. Nous les voyons impoſer à leurs ſujets des devoirs ſouvent auſſi bizarres que tyranniques, & s'en faire des droits. Nous voyons, dans ces temps de troubles & d'infortunes, les Rois beaucoup trop foibles pour réprimer les violences de ces frénétiques ſans ceſſe occupés à s'entre-détruire, mépriſant l'autorité ſouveraine, ſe révoltant contre-elle toutes les fois qu'elle entreprit de les contenir. Des meurtres, des vols, des rapines, des infamies, ſont les titres reſpectables que la nobleſſe nous préſente dans l'hiſtoire. Enfin cette nobleſſe, toujours en délire & en diſcorde, toujours ſéparée d'intérêts du reſte de la nation, ſuccomba ſous la force agiſſante & réunie des Princes ambitieux, qui domterent ces guerriers ſi fiers, au point de les réduire à ſolliciter l'avantage de jouer le rôle d'eſclaves à la Cour, ou de devenir les ſatellites & les ſoutiens des plus injuſtes tyrans contre leur Patrie & leurs concitoyens. Une ſervitude volontaire peut-elle être compatible avec la vraie Nobleſſe? *Tout homme*, dit Sophocle, *qui eſt entré libre dans le palais des Rois, y devient bientôt eſclave.*

TELLE fut, & telle dut être néceſſairement la fin des excès continuels d'une nobleſſe ignorante, agitée, imprudente, qui jamais ne connut ſes véritables intérêts. Une ſotte vanité, des privileges ſouvent injuſtes obtenus ou arrachés des Souverains, rendirent en tout temps

Digitized by Google

les nobles & les Grands insociables ; ils crurent qu'il ne leur convenoit pas de faire cause commune avec des *roturiers*, des *vilains*, des *bourgeois* ; ils les dédaignerent, les écraserent, & la nation n'eut plus de forces qu'elle pût opposer au Despotisme ; celui-ci vint à bout d'accabler successivement tous les ordres de l'Etat (47). Un esprit de corps, toujours contraire à l'esprit patriotique, causa la perte des Etats & l'avilissement de la noblesse elle-même.

Par un préjugé contraire à toute justice, les hommes se croient foibles & malheureux quand ils n'ont pas le droit de faire du mal à ceux qu'ils voient au-dessous d'eux. Le crédit, le pouvoir, les prérogatives, ne sont pour l'ordinaire que la faculté d'opprimer les plus foibles & de leur faire sentir le poids de son autorité. *Ceux même*, dit Juvénal, *qui ne veulent tuer personne, desirent d'en avoir la puissance.* (48). Les insensés ne voient pas que le pouvoir le plus desirable est celui qui se fait aimer! ils ne sentent pas que la force injuste peut être domtée par une force plus grande! Enfin ces nobles, qui mettoient au nombre de leurs privileges le droit infame de tourmenter & de piller,

(47) Les grands & les nobles Polonois arracherent de Louis, Roi de Pologne & de Hongrie, le privilege de n'être jugés que par eux-mêmes, afin de se soustraire aux tribunaux ordinaires ; ce qui leur procura l'impunité de tous les crimes, & fit regner une anarchie qui a fini de nos jours par amener la destruction & le démembrement de ce Royaume.

Frédéric I. Roi de Danemarc, pour obtenir les secours des nobles de son Royaume, fut obligé de leur livrer les peuples pieds & poings liés ; il leur donna le droit de vie & de mort sur leurs payſans, & celui de les condamner à la perte de leurs biens immeubles, sans appel aux tribunaux ordinaires. *Voyez Mallet hist. de Danemarc tom. 4. p. 10.*

(48)..... *Qui nolunt occidere quemquam, Posse volunt.* SATYR. X. VERS. 96.

Digitized by Google

de faire périr leurs malheureux ſujets, ne s'appercevoient pas que cette anarchie & ces déſordres frayoient une route facile au Deſpotiſme. Les peuples opprimés aiment toujours mieux avoir un ſeul Tyran que d'obéir à cinquante, dont les diſcordes ſont un malheur continuel (49).

TANT d'exemples mémorables, qui prouvent ces triſtes vérités, ne devroient-ils pas ouvrir les yeux de la nobleſſe, & lui prouver que rien n'eſt plus contraire au bien de la Société, à la proſpérité nationale, à la ſaine politique, à la ſaine morale, que cet orgueil imbécille qui la ſépare du corps des nations? Tous les citoyens d'un même Etat, grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, étant membres du même corps, ne ſont-ils pas deſtinés à s'aimer, à ſe ſoutenir, à travailler de concert à la félicité publique? De quel droit le noble mépriſeroit-il le laboureur qui le nourrit & l'enrichit, l'artiſan qui le vêtit, le commerçant qui lui procure les agréments de la vie, l'homme de lettres qui l'amuſe & l'inſtruit, le ſavant qui travaille pour lui?

MAIS par une ſuite de ſes préjugés la nobleſſe trop ſouvent dédaigne de s'inſtruire, & ſemble même ſe glorifier de ſon ignorance (50). Preſque toujours deſtiné au métier de la guerre, que de ſottes préventions lui font regarder

(49) La tyrannie des Nobles détermina les Danois en 1660 à déférer le pouvoir abſolu au Roi. La mauvaiſe adminiſtration du Sénat de Suede fut en 1772 la cauſe de la derniere révolution arrivée dans ce Royaume.

(50) Le Tyran Licinius diſoit que la ſcience étoit la peſte pour un Etat. Un Roi de Caſtille ayant dit que *l'Etude des ſciences ne convenoit pas à un Noble*, Alphonſe Roi d'Arragon, à qui on rapporta ce propos, s'écria *que ce mot étoit d'un bœuf, & non pas d'un homme.*

Digitized by Google

comme ſeul digne de lui, le noble mépriſe la ſcience & cherche rarement à s'éclairer. S'il eſt d'une race illuſtre ou favoriſée du Prince, il ſe tient aſſuré de parvenir aux grades les plus élevés ſans ſe donner le ſoin pénible d'acquérir des talents. Si le noble eſt ignoré de la Cour, il ne ſe livre point au métier de la guerre, il vit totalement inutile & déſœuvré dans les poſſeſſions de ſes peres, où ſouvent il exerce une tyrannie fatale à ſes vaſſaux.

Les Héros & les grands capitaines de l'antiquité, qui ne le cédoient en rien à nos guerriers modernes pour le courage & les talents militaires, ne dédaignoient pas de s'inſtruire dans les écoles de la philoſophie. Les Epaminondas, les Périclès, Les Alexandre, ne regardoient pas la culture de l'eſprit comme un ornement ſuperflu dans un homme de guerre. Scipion, le vainqueur de Carthage, vivoit dans la plus grande intimité avec Térence l'affranchi: ce grand homme cultivoit les lettres & la Philoſophie; „ il n'étoit, ſuivant Cicéron, jamais „ plus occupé que lorſqu'il paroiſſoit vivre dans „ le plus profond repos".

Il n'eſt point de citoyens qui euſſent un plus grand beſoin de la reſſource des lettres & des ſciences, que ces Nobles & ces guerriers qui parmi nous ſe font gloire de tout ignorer. C'eſt à l'ignorance & à l'oiſiveté faſtidieuſe, auxquelles trop ſouvent la Nobleſſe moderne ſe condamne, que l'on doit attribuer les vices, les excès & les baſſeſſes par leſquels on la voit ſouvent ſe déshonorer. Le guerrier n'eſt en action que pendant un temps très-court relativement à la durée de ſa vie; ſes fonctions une fois remplies, il n'a plus rien à faire; la paix le plonge

Digitized by Google

dans une indolence, une pareſſe complette; alors vous le voyez, aux dépens de ſa fortune, ſe livrer immodérément au jeu, à la débauche, à la galanterie, aux déſordres de toute eſpece, à des dépenſes ruineuſes: enfin ſa fortune délabrée l'oblige à contracter des dettes, à devenir eſcroc & frippon, à *vivre d'induſtrie*, & ſouvent à ſe permettre des choſes qui feroient rougir les derniers des citoyens.

C'EST au déſœuvrement des nobles & des guerriers, à leur paſſion pour le jeu, à leur libertinage, & ſur-tout à leur vanité turbulente, que l'on doit attribuer leurs querelles fréquentes, qui ſe terminent ſi ſouvent par des combats ſanglants. L'honneur, chez nos guerriers modernes, n'eſt pas la juſte eſtime de ſoi, confirmée par les autres; celle-ci ne peut être fondée que ſur le ſentiment de ſa propre dignité que donne la vertu ſeule: cet honneur futile eſt bien plutôt la crainte d'être mépriſé, parce que l'on ſe reconnoît réellement mépriſable. Se battre ne prouvera jamais que l'on a de l'honneur; un Duel ne prouve rien ſinon beaucoup d'impatience, de vanité, détourderie, qualités très-oppoſées à la force, à la vraie grandeur d'ame, à l'humanité. L'homme d'honneur eſt celui qui mérite d'être honoré. Qu'y a-t-il d'honorable dans une petiteſſe accompagnée de cruauté? Les fameux Capitaines de la Grece & de Rome, avec autant de bravoure & d'honneur que nos guerriers modernes, ſupportoient une inſulte, & ne cherchoient point à la laver dans le ſang de leurs concitoyens (51).

(51) Dans les ſiecles barbares de l'Europe, la Religion & la Politique approuvoient également les combats ſinguliers, & l'on en regardoit le ſuccès comme un jugement du Ciel qui, toujours

Digitized by Google

Si les distinctions attachées à la noblesse ont le mérite & la vertu pour fondement réel ou supposé, si cette noblesse veut avoir véritablement de l'honneur, les nobles paroissent avoir pris des engagements plus forts que les autres de montrer à la Société des talents & des vertus. *La vraie noblesse, c'est la vertu*, dit Juvenal (52). Ainsi un noble ignorant, un noble sans mérite & sans talents, un noble bas & rampant, un noble avili par ses débauches, ses vices, ses dettes, ses fripponneries, en un mot un noble sans vertu, sont des contradictions dans les termes. Il n'est pas douteux que le plébéien le plus obscur, dès qu'il est honnête & laborieux, ne soit un citoyen plus estimable que le noble inutile ou pervers, qui souvent se croit en droit de l'accabler de mépris: celui qui sert bien la Patrie n'est jamais ignoble ou roturier. *Il y a*, dit un Arabe, *bien peu de nobles sur la terre.*

Que

étoit censé se déclarer contre le coupable. Depuis ce temps les loix religieuses & civiles ont vainement tenté d'abolir ces usages inhumains. Aujourd'hui dans toute l'Europe l'homme qui se bat en Duel s'expose à périr sur un échafaud, & celui qui refuse de se battre se trouve déshonoré. Si l'on eût voulu supprimer les Duels, il eût fallu commencer par rectifier l'opinion nationale, en attachant l'infamie à quiconque s'en seroit rendu coupable. Si l'on eût déclaré infame & dégradé tout noble qui se seroit battu; l'on eût fait plus d'impression que par la crainte de la mort, que l'homme de guerre est fait pour mépriser. Fabius disoit que *celui qui ne peut endurer une injure, est plus poltron que celui qui fuit devant l'ennemi.* Tout le monde connoît le trait de Thémistocle sur lequel Eurybiade dans un conseil de guerre leva la canne comme pour le frapper. Thémistocle, peu sensible à cet outrage, se contenta de lui dire froidement, *frappe, mais écoute.* Ceux qui prétendent que l'esprit militaire a besoin de Duels pour être maintenu, n'ont qu'à lire l'histoire Grecque & Romaine; ils y verront que des guerriers redoutables pour leurs ennemis, n'avoient pas la folie de s'égorger les uns les autres pour des gestes ou pour des mots.

(52) *Nobilitas sola est atque unica virtus:* Satyr. VIII. vers. 20.

Digitized by Google

QUE la nobleſſe ceſſe donc de s'enorgueillir des mérites & des ſervices de ſes peres. Qu'elle gémiſſe plutôt de leur aveuglement & de leurs crimes, qui ont tant de fois anéanti le bonheur de la Patrie; qu'elle expie par ſes bienfaits leurs folies ſi nuiſibles & pour eux-mêmes & pour leurs concitoyens; qu'elle rougiſſe de ce qu'ils ont ſi ſouvent contribué à livrer leur Patrie au joug du Deſpotiſme, dont ils n'ont fait que ſe rendre les défenſeurs & les premiers eſclaves; que cette nobleſſe renonce à ſon ignorance & à ſes préjugés, qui ne lui laiſſent d'autre profeſſion dans la Société que de s'immoler aux injuſtes caprices des conquérants: ceux-ci ne regardent leur nobleſſe que comme une pepiniere de victimes deſtinée à ſervir leur propre ambition. Toujours dupe de l'opinion tranſmiſe par ſes ſauvages ancêtres, & maintenue par une Politique trompeuſe, cette Nobleſſe ſe dévoue & ſe ruine pour une vaine fumée: enfin, ſéduite par la vanité, un luxe ruineux multipliant ſes beſoins, la force de renoncer à ſa liberté & de ramper lâchement aux pieds des maîtres qui peuvent les ſatisfaire. Sous un gouvernement arbitraire le luxe eſt un moyen puiſſant pour humilier les nobles & les forcer à recevoir le joug. L'honneur & le Deſpotiſme ſeront toujours incompatibles.

IL n'eſt point de citoyens à qui l'inſtruction, la vertu, les talents, ſoient plus néceſſaires qu'aux nobles & aux grands: deſtinés par état à régler le ſort des nations, appellés aux conſeils des Rois, faits pour commander les armées & pour ſoutenir les Empires, combien ne devroient-ils pas amaſſer de connoiſſances! mais, par une fatalité trop commune, les hommes nés pour

diriger les autres se rient de la vertu, mépri-sent la science & dédaignent l'instruction. Le militaire s'imagine que sa profession ne lui impo-se que le devoir de montrer du courage & de braver la mort. Ne voit-il donc pas que la guerre est un art qui suppose de l'expérience, des réflexions, & quelquefois le génie le plus étendu ? La rareté des grands Généraux ne prouve-t-elle pas suffisamment la difficulté de leur métier ? Ce n'est pas au sein des villes oc-cupées de frivolités, ce n'est pas aux genoux des belles, ce n'est pas au milieu des intrigues d'une cour, ce n'est pas dans les anti-chambres des Ministres, qu'un capitaine peut apprendre à défendre sa Patrie, à tracer des campements, à discipliner des Soldats, à déployer des batail-lons. Est-il rien de plus funeste pour l'Etat & de plus criminel que la présomption de ces Gé-néraux qui, dépourvus de lumieres, ont l'auda-ce de se présenter pour commander des armées dont les opérations décideront, peut-être à ja-mais, de la destinée d'un Empire? Comment un Général ose-t-il lever les yeux devant son maître & ses concitoyens, lorsqu'il sait que son incapacité est la vraie cause des revers de son pays? Son cœur ne devroit-il pas être déchiré de remords, lorsqu'il y entend les cris plaintifs de tant de familles que son impéritie téméraire a plongées dans le deuil? Quels reproches ne doit-il pas se faire en songeant aux Légions que son imprudente vanité a fait inutilement é-gorger!

Que l'on ne dise donc plus que la science est inutile aux guerriers, & que le courage leur suffit. Sans lumieres, le courage n'est qu'une étourderie ou une férocité. L'Etude, la ré-

Digitized by Google

flexion, le ſavoir, ſont de la plus grande importance & pour les gens de guerre, & pour l'Etat dont ils ſont les défenſeurs. La morale, ainſi que la Politique, ſe réuniſſent évidemment pour couvrir d'ignominie cette honteuſe ignorance qui trop communément eſt l'apanage du militaire. L'officier, pour l'ordinaire, n'eſt guere plus inſtruit que le ſimple ſoldat. Suivre ſans réflexion la routine du ſervice; ſe battre en aveugle quand les chefs l'ordonnent; végéter dans l'oiſiveté d'une garniſon; languir dans un ennui qui n'eſt diverſifié que par le déſordre & la débauche: telle eſt la vie machinale & faſtidieuſe dans laquelle le militaire croupit juſqu'à ſa vieilleſſe qui, bien loin de le faire conſidérer, le rend très-mépriſable; voilà pour l'ordinaire ce qu'on appelle *ſervir* (53). Pour avoir négligé d'amaſſer dans ſa jeuneſſe les connoiſſances que l'Etude & la méditation peuvent ſeules fournir, l'officier, blanchi ſous le harnois, n'eſt ſouvent qu'un objet fatiguant pour lui-même & pour ſes concitoyens. Un militaire ſans culture, quelque vaillant qu'il puiſſe être, ſera toujours inutile & mépriſé durant la paix.

NONOBSTANT les préjugés de la plupart des peuples, qui font regarder la profeſſion des armes comme la plus relevée, il n'eſt point de poſition plus déplorable que celle d'un vieux militaire ſans fortune & ſans lumieres: trompé

(53) Note. „ Avec la ſeule pratique ſans théorie, dit M. de „ Puyſégur, on aura beau monter des tranchées, on ne ſaura „ pas pour cela conduire une attaque devant une place, non „ plus que ſe précautionner contre des ſorties: on ſe ſera trouvé „ dans beaucoup de circonvallations, & l'on ne ſaura point en „ faire: on aura de-même été dans des armées d'obſervations, „ & vu faire tous les mouvemens pour couvrir un ſiege, & l'on „ ne ſaura pas pour cela les diriger." Voyez le TRAITÉ DE L'ART DE LA GUERRE PAR M. DE PUISEGUR.

Digitized by Google

ſouvent par un gouvernement ingrat, au ſervice duquel il s'eſt follement ruiné, il eſt forcé de ſolliciter en pure perte une penſion modique pour ſubſiſter : les Princes & leurs Miniſtres ne ſongent guere à répandre des bienfaits ſur des ſujets inutiles : aigri par l'infortune, notre Héros rebuté, porte ſes plaintes continuelles dans des cercles qu'il ennuie ; incommode à tout le monde, ſes infirmités l'accablent, & terminent, dans la miſere, une vie qu'il eût été plus avantageux pour lui de perdre dans les combats. Les qualités du cœur & de l'eſprit peuvent ſeules mériter une conſidération qui dure juſqu'au tombeau.

D'UN autre côté, le militaire communément dépourvu d'inſtruction & de mœurs, ne porte très-ſouvent dans la ſociété civile que la morale qu'il a puiſée dans les garniſons, les camps & les armées ; cette morale, d'ordinaire peu délicate ſur tout le reſte, fait conſiſter le mérite dans une férocité facile à ranimer, dans une rudeſſe habituelle ou dans une fatuité, qui ne préviennent pas en faveur des guerriers & qui rendent leur commerce ſuſpect & dangereux.

LES devoirs & les regles que la morale, la raiſon, la ſaine politique, impoſent aux nobles & aux militaires, les obligent à s'attirer la conſidération publique & à mériter les honneurs, les grades, les récompenſes, (qui ſont toujours accordées au nom & aux dépens de la nation) par leurs ſervices réels, par leurs talents utiles, par leur attachement à leur pays. Bien loin de les mettre en droit d'opprimer ou de mépriſer leurs concitoyens, leur rang au contraire les engage à leur donner l'exemple de l'équité, de la modération, de la vraie force, de la ma-

Digitized by Google

gnanimité, de la générosité, de l'amour du bien public. Les guerriers & les nobles sont communément des citoyens que tout devroit attacher le plus intimement à la Patrie. Le mérite militaire consiste à défendre avec courage les personnes & les possessions de tous contre ceux qui voudroient les envahir. D'où l'on voit que l'homme de guerre deviendroit un traître, & même un lâche, s'il vendoit sa vie au Despotisme & à la tyrannie, qui furent toujours les plus implacables ennemis de toute Société. (54) Un guerrier assez fou pour s'immoler aux caprices d'un tyran, n'est qu'un Gladiateur mercenaire. Un citoyen qui donne des fers à son pays, est un furieux qui met le feu à sa propre maison, au risque de se ruiner lui-même avec sa postérité. Quel affreux héritage que de laisser à sa famille l'opprobre de la servitude! (55).

Obéir en aveugle, c'est à quoi se réduit toute la morale de l'homme de guerre. Mais si cette morale convient dans des camps & des armées, on ne doit pas l'enseigner dans les villes ou dans la société; elle ne feroit évidemment des guerriers que de pures machines, des instruments abjects qui, dans les mains des tyrans, anéantiroient les loix & la liberté. L'o-

(54) „ Ce ne sont pas, dit Firmicus, des hommes courageux „ que ceux qui trafiquent de leur sang, & qui s'exposent à la „ mort pour les caprices d'un autre". *Non fortes qui se ob alienæ gratiæ voluntatem mundinantur, sanguinis jactura ad mortis spectaculum vendunt.* Voyez Jul. Firmicus lib. VIII. cap. 13.

N'est-ce pas, dit Antiphane, *être aux gages de la mort que de gagner de quoi vivre aux dépens de sa vie?*

(55) Un Lacédémonien répondit à Indatnes Officier Persan, qui le sollicitoit de demeurer en Perse, *tu ne connois pas le prix de la liberté; car celui qui le connoît, s'il a du jugement, ne l'échangeroit pas avec le Royaume de Perse.*

Voyez Plutarque, dits notables des Lacédémoniens.

Digitized by Google

béiſſance machinale à des chefs injuſtes eſt une trahiſon contre la Patrie, que le guerrier doit défendre contre, tous ſes ennemis: ſi cette obéiſſance eſt louable dans le ſimple ſoldat, toujours incapable de raiſonner & de ſe former des idées de juſtice, elle eſt coupable & déshonorante dans ceux qui le commandent; l'éducation devroit leur avoir inſpiré des ſentiments plus nobles & plus généreux qu'aux automates dont ils dirigent les mouvements. Mais la Politique des Tyrans prit ſoin d'élever en tout temps un mur d'airain entre les Nobles, les Soldats, & ſes autres ſujets. La Nobleſſe militaire, en formant une claſſe diſtinguée, ſe dévoua ſervilement aux volontés des plus mauvais Princes; & leurrée par de vains privileges, par des penſions & de vains titres, elle n'eut rien de commun avec les différents ordres de l'Etat. Tout guerrier fut l'homme du Prince, & ſe crut dégagé de tout lien envers ſa nation; il ceſſa d'être citoyen pour devenir un ſatellite, un mercenaire, un eſclave. Les loix, la liberté, la juſtice, & avec elles la félicité, ſont bientôt bannies des Etats dont les chefs ont à leurs ordres des troupes ſtipendiées.

PARLER de Patrie, de morale, de devoirs, à ceux qui compoſent aujourd'hui les armées, c'eſt évidemment s'expoſer à la riſée. La vanité, l'étourderie, le libertinage, la pareſſe, le deſir de jouir d'une licence impunie, voilà les motifs ordinaires qui portent une Jeuneſſe inconſidérée à la profeſſion des armes: des guerriers de cette trempe ſont tentés de croire que la raiſon, la réflexion, l'équité, la vertu, ne ſont point faites pour eux. La morale ſemble devoir en impoſer encore bien moins à des

Digitized by Google

Soldats groſſiers, choiſis pour l'ordinaire parmi les fainéants, les vagabonds, des gens *ſans feu ni lieu*, & même ſouvent les malfaiteurs, trop heureux de trouver dans une légion le moyen de ſe ſouſtraire ſoit à l'indigence, ſoit aux châtimens qu'ils ont mérités (56).

Un Gouvernement militaire influe de la façon la plus marquée ſur les mœurs des nations: chacun veut reſſembler à ceux qui compoſent le corps le plus diſtingué, conſéquemment chacun affecte des manieres militaires; chacun ſe montre vain, léger, ſans ſoucis & ſans mœurs.

Ce n'eſt pas ainſi qu'étoient compoſées ces armées courageuſes des Grecs & des Romains, dont l'hiſtoire nous a tranſmis les exploits: leurs généraux étoient des hommes déſintéreſſés, inſtruits, guidés par la paſſion de la gloire: les ſimples Soldats n'étoient pas de vils mercenaires; c'étoient des citoyens, des cultivateurs, des propriétaires; ils avoient une patrie qui leur étoit chere, parce qu'elle renfermoit & protégeoit leurs femmes, leurs enfants & leurs biens; ils combattoient avec force pour la liberté, & non pour le Deſpotiſme; la guerre terminée les rendoit à leurs foyers, où ils jouiſſoient des louanges de leurs concitoyens pour les avoir vaillamment défendus. La milice Romaine, devenue mercenaire par la ſuite, ceſſa d'être animée du même eſprit: les ſoldats ne furent plus alors que les inſtruments déteſtables des ambitieux qui ſurent les gagner; ils aſſervirent l'E-

(56) Xénophon attribue la décadence des Perſes après Cyrus à la façon dont alors on formoit leurs armées, qui n'étoient plus compoſées que d'une vile canaille ramaſſée à peu près comme on fait pour former les armées d'aujourd'hui.

Digitized by Google

tat à des Tyrans, qu'ils détruisirent à volonté; à force de massacres, de rapines, d'indiscipline, ils amenerent la ruine de l'Empire, qu'ils auroient dû défendre bien plutôt contre ses indignes maîtres que contre les Germains, les Parthes ou les Daces.

Tel est le sort que des troupes mercénaires préparent aux nations! telles sont les destinées de ces tyrans qui se confient à une Soldatesque inconstante & perverse! celle-ci; après avoir démoli l'équité, la liberté, les loix, fiere de ses succès & remplie d'avidité, finit par s'élancer en bête féroce sur le maître qui a déchaîné sa fureur. Les Empereurs les plus justes, les plus sages, les Probus, les Alexandre Sévere, furent les victimes de ces Soldats forcenés, à qui la vertu des Princes étoit devenue odieuse. Enfin tel est encore de nos jours le sort que des Janissaires rebelles font éprouver à leurs Sultans. Les Despotes eux-mêmes ne peuvent pas toujours compter sur les esclaves qui gardent leur personne. Des bêtes féroces exterminent très-souvent leurs gardiens. La licence & la corruption des soldats, que les Princes semblent favoriser, devient aussi funeste aux maîtres qu'aux nations que ceux-ci se proposent d'asservir. Les Instruments qu'emploie la Tyrannie contribuent tôt ou tard à la destruction des Tyrans.

Sous les Gouvernements introduits par les peuples barbares qui partagerent les provinces de l'Empire Romain, les généraux, les grands, les nobles, les guerriers, uniquement obligés de suivre les Rois à la guerre, se rendirent peu à peu indépendants de leur autorité

durant la paix : ils furent de plus les Représentants, les Magistrats & les Juges des nations réduites en servitude par la force de leurs bras. Mais quelle put être la justice que des serfs malheureux obtinrent de ces hommes brutaux, ignorants, nourris de carnage & de rapines? quelle protection les citoyens dédaignés trouverent-ils dans des nobles qui jamais ne songerent qu'à stipuler leurs propres intérêts? les Rois, trop foibles pour mettre à la raison des Vassaux indomtés, les diviserent, comme on a vu, profiterent de leurs dissentions & de leur impéritie pour leur associer dans les tribunaux des *Clercs*, (57) ou des Juges plus instruits, qui, peu à peu remplacerent ces guerriers incapables, & formerent la Magistrature que l'on voit subsister en Europe.

Des représentants armés deviennent bientôt des Tyrans redoutables pour le peuple, & des sujets rebelles au Souverain. Une noblesse militaire, orgueilleuse de sa force, méprise la justice & n'est pas faite pour juger les citoyens. Il faut aux nations, pour les représenter, des hommes justes, integres, éclairés, soumis aux loix, inaccessibles aux séductions des cours, qui obligent le Prince lui-même à respecter les droits de la Société, & qui sur-tout les respectent eux-mêmes. Des Représentants vénaux ou faciles à séduire sont des traîtres, qui bientôt tomberont dans les fers du Despotisme, après avoir sottement donné dans ses pieges.

(57) On appelloit *Clerc* dans les siecles d'ignorance tous ceux qui avoient quelque teinture des lettres, qui étoient alors réservées au clergé.

AINSI, faute d'équité, de raiſon, de ſcience, la haute nobleſſe, qui jadis marchoit preſque l'égale des Monarques, fut non ſeulement terraſſée, dépouillée de ſon pouvoir, mais encore privée de la prérogative ſi noble de repréſenter & de juger les peuples. Sa chûte ne devroit-elle pas apprendre à tous les Grands, que nulle puiſſance, quelque forte qu'elque paroiſſe, ne peut ſe ſoutenir ſans juſtice & ſans lumieres? Nul ordre dans l'Etat, nul corps ne peut ſans péril ſéparer ſes intérêts de ceux de la Nation: en un mot, la morale & les talents ſont utiles & néceſſaires à la nobleſſe, & n'ont rien qui leur doive attirer ſes mépris. *Un eſclave*, dit un Poëte, *n'a pas droit de marcher la tête levée* (58).

LA Nobleſſe impoſe évidemment à ceux qui la poſſedent le devoir de s'attacher plus fortement à la Patrie que les autres. Plus on reçoit de la Société, & plus on doit lui montrer de gratitude & de zele. Perſonne, plus que le noble, n'eſt intéreſſé à la proſpérité de l'Etat, qui renferme ſes biens, où il jouit de la conſidération & des honneurs qu'il eſt fait pour deſirer. Rien de plus légitime & de mieux fondé que le choix des Souverains lorſque, dans la diſtribution des emplois importans, ils préferent les ſujets les plus diſtingués par la naiſſance.

ON doit ſuppoſer, ſans doute, que des perſonnes bien nées, ont été bien élevées; c'eſt-à-dire, ont reçu de leurs parents des principes d'honneur, des ſentiments généreux, une ambition noble, des qualités eſtimables, un eſprit & un cœur ſoigneuſement cultivés. Lors

(58) *Voyez Poëtæ græci min. Theognidis carmina.*

Digitized by Google

que ces diſpoſitions manquent au noble, il n'eſt plus qu'un homme du commun capable de nuire & au maître qu'il ſert, & à ceux ſur leſquels il a de l'autorité.

Mais pour être juſtement conſidéré, il n'eſt pas toujours néceſſaire que le noble prodigue ſon ſang dans les batailles, ou rempliſſe des emplois diſtingués : lorſque dénué d'ambition il vit retiré dans les poſſeſſions de ſes ancêtres, ſon opulence ou ſon aiſance le mettent à portée de faire beaucoup de bien aux malheureux dont il ſe voit entouré. Un Seigneur bienfaiſant & puiſſant n'eſt-il pas & plus grand & plus heureux dans ſon Domaine, que ces Grands qui s'expoſent aux orages des cours? Quand le noble ne jouit que d'une fortune médiocre, ſa retraite le met à couvert des aiguillons de l'ambition; elle lui dérobe le ſpectacle affligeant des indignes perſonnages que l'injuſtice éleve ſi ſouvent aux honneurs : ſes beſoins ſont bornés, parce qu'il n'eſt point infecté de la contagion du luxe : il fait valoir en paix ſon champ, il cultive ſon eſprit dans ſes moments de loiſir, il éleve des enfants que leurs talents pourront un jour tirer de l'obſcurité, & faire paroître avec éclat dans le monde.

Mais le malheur ceſſe d'intéreſſer quand il eſt accompagné de vanité. — Le rejeton vertueux d'une famille antique & déchue, eſt un objet attendriſſant qui nous rappelle les jeux cruels de la fortune : un noble modeſte eſt fait pour gagner plus ſûrement les cœurs, qu'un Gentilhomme indigent & ſuperbe. Trop ſouvent la hauteur ne quitte point la nobleſſe au ſein même de la miſere. Dans quelque poſition que le noble ſe trouve, il eſt fait pour *ſe ſentir*; c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, il doit se respecter lui-même, ne jamais s'avilir, être jaloux de l'estime des autres. Ces sentiments louables devroient-ils se confondre avec une vanité pusillanime, inquiete; avec une indolence honteuse, une crainte futile de se dégrader par un travail honnête ou par des talents estimables? Les préjugés barbares qui subsistent encore font que dans bien des nations, tout noble se croit, par l'unique droit de sa naissance, fondé à dédaigner des emplois honorables, les ressources du commerce, & à mépriser ceux que le destin n'a pas fait naître comme lui; nul talent, nulle vertu ne lui paroissent comparables à l'avantage d'être né de parents nobles; ce préjugé pitoyable le rend souvent injuste, insociable, désagréable à tous ceux que le hazard n'a pas si bien servis. Il faut être singulierement dépourvu de mérite personnel, pour attacher tant de valeur à un pur accident!

Les hommes ne sont point égaux par la nature; ils ne sont point égaux par les conventions sociales qui, pour être équitables, ne doivent jamais mettre sur la même ligne l'homme inutile ou méchant, & le citoyen vertueux. Le noble n'est respectable que lorsqu'il agit noblement: il ne mérite nullement d'être distingué de la foule, quand ses sentiments & ses vertus ne tiennent point ce que sembloit promettre son origine. Ses concitoyens sont en droit de lui dire „ Si vous êtes vraiment du sang de ces „ Guerriers généreux qui se sont autrefois dé„ voués pour la Patrie, prouvez-nous votre „ origine par des actions nobles, par une façon „ de penser digne de tels ancêtres. Si vous „ descendez des bienfaiteurs de nos peres, ne

Digitized by Google

„ traîtez point leurs deſcendans avec une hau-
„ teur inſultante. Si vous voulez être honoré,
„ méritez notre eſtime pas vos vertus; par un
„ attachement inviolable aux loix ſacrées de
„ l'honneur. Si vous êtes membre du corps
„ le plus diſtingué de l'Etat, ne vous rendez
„ pas complice des méchants qui, après avoir
„ tout renverſé par vos mains, anéantiront
„ vos privileges & vous mettront un jour au
„ rang de ces plébéiens que vous avez la cruau-
„ té ou la folie de mépriſer". (59).

TROP long-temps enivrés de diſtinctions frivoles, de prérogatives puériles & précaires, de vains titres, de prétendus droits quelquefois très-injuſtes, les Nobles ſe crurent des êtres d'une autre nature que le reſte des hommes; ils rougirent de confondre leurs intérêts avec ceux des bourgeois, qu'ils regarderent comme des affranchis de leurs ancêtres; autoriſés par une Juriſprudence féodale & barbare, ils exercerent ſur les peuples mille vexations juridiques. Le droit ſi noble de la chaſſe rendit les terres ſtériles; les campagnes furent dévaſtées & les cultivateurs ruinés pour l'amuſement des ſeigneurs; la vie des bêtes fauves devint plus

(59) Un noble allemand ne fait aucune ſociété avec un négociant. Les habitans de l'Indoſtan ſont partagés en *Caſtes* ou tribus, dont les ſupérieurs non ſeulement mépriſent les tribus inférieures, mais encore les maltraitent cruellement. Un *Naïre* ou Noble du Malabar, a droit de tuer un *Poulier* où pauvre qui l'auroit touché par mégarde. Les Nobles chingulais traitent les plébéiens de la même maniere, tandis qu'ils ne s'approchent du Roi qu'à quatre pattes, & ſe qualifient de *chiens*, quand ils lui parlent d'eux-mêmes. Un Gentil-homme Polonois peut tuer un payſan ſans conſéquence. En Europe un grand ſeigneur n'eſt tout au plus puni que par la priſon pour les crimes & les aſſaſſinats, hormis en Angleterre où les loix ne font pas acception des perſonnes.

Digitized by Google

précieuſe que celle des hommes; (60) ſous prétexte de maintenir leurs droits, les grands firent éprouver à leurs ſujets les injuſtices les plus criantes. C'eſt un bel amuſement, ſans doute, un plaiſir bien noble & bien grand, que celui qui change de vaſtes contrées en forêts, en déſerts, qui quelquefois anéantit les récoltes, & qui coûte des larmes à cent familles déſolées!

La morale & la politique s'élevent également contre ces abus révoltans. Les nobles & les grands ne peuvent-ils donc s'amuſer ſans ravager leurs propres terres, ou ſans affliger les malheureux dont ils devroient être les protecteurs & les peres? De quel œil le laboureur indigné doit-il voir ſon ſeigneur, qui ne ſe montre dans les campagnes que pour y porter la diſette & le déſordre? Mais l'humanité ne dit rien à des orgueilleux à l'abri de la miſere; ils rient des pleurs des miſérables; ils s'applaudiſſent du pouvoir de tout oſer contre la foibleſſe impuiſſante. Que dis-je! ils châtieroient celui qui auroit la témérité de ſe plaindre humblement du mal qu'on lui fait éprouver (61)!

Si les Princes, les nobles & les grands, dans l'emportement de leurs plaiſirs, ſont incapables d'écouter la voix de la pitié, qu'ils écoutent du moins celle de leur propre intérêt. Qu'ils renoncent à des droits qui laiſſent en fri-

(60) Les loix imaginées pour conſerver la chaſſe ſont atroces chez quelques peuples. On aſſure qu'en Allemagne des Princes ont fait lier des braconiers ſur des cerfs, que l'on mettoit enſuite en liberté dans les bois, où ces malheureux étoient déchirés.

(61) J'ai vu un grand Seigneur menacer de la baſtonnade & du cachot, un payſan, qui lui ſervant de guide à la pourſuite d'un cerf, lui avoit fait faire un détour pour épargner un champ non encore moiſſonné.

Digitized by Google

che & dépeuplent leurs Domaines, qui découragent & mettent en fuite les cultivateurs dont ils ont beſoin pour contenter leur luxe & leur vanité, qui rendent la grandeur & la nobleſſe odieuſes à des citoyens dont elles devroient mériter la tendreſſe & encourager les travaux. N'eſt-ce qu'en faiſant du mal aux foibles que les Grands croient montrer leur puiſſance & leur ſupériorité?

L'ÉQUITÉ naturelle, dont les loix ſont plus ſaintes que les folles conventions des hommes, met au néant des privileges accordés par l'injuſtice, ſoutenus par la violence, & confirmés par les ſiecles. Le pacte ſocial exige que nulle claſſe de citoyens ne s'arroge le droit de tourmenter les autres; il met le foible ſous la ſauve-garde du puiſſant, le cultivateur ſous la protection de ſon Seigneur: le château du noble eſt fait, ainſi que ſon cœur, pour être l'aſyle de ſes Villageois opprimés. Une nobleſſe vertueuſe, citoyenne, éclairée, ſeroit la protectrice & le modele des peuples; ſes membres bien unis ſeroient de droit les repréſentants des nations: ils formeroient un rempart que jamais la Tyrannie ne pourroit renverſer. Des nobles oppreſſeurs, diviſés, ſans lumieres & ſans mœurs, après avoir accablé les peuples, finiſſent par être accablés à leur tour.

LA vraie morale, toujours d'accord avec la l'équité & la ſaine Politique, ne doit pas ſe propoſer de déprimer la Nobleſſe, mais de lui mettre ſous les yeux ſes engagements envers la Société, de la rappeller à ſa véritable origine, à ſon Inſtitution naturelle. La Juſtice, toujours unie aux intérêts de l'Etat, ne peut pas ſe propoſer d'introduire dans les nations une

Digitized by Google

égalité démocratique, qui bientôt dégénéreroit en confusion. Tous les Empires ont besoin de défenseurs animés par l'honneur, ou à qui l'éducation ait inspiré des sentiments élevés; ils doivent être récompensés par des distinctions honorables, par la considération publique, par des récompenses méritées. Mais la justice ne peut pas approuver que la noblesse, même lorsqu'elle vit dans l'oisiveté, jouisse de privileges onéreux pour le reste des citoyens, & qu'elle ne supporte point des fardeaux qui sont cruellement rejettés sur la partie la plus pauvre & la plus laborieuse des nations. Le Noble qui par état est le défenseur de son pays, le Grand qui donne ses conseils aux Souverains, le Magistrat qui consacre ses veilles au maintien de la justice & du bon ordre, sont des citoyens justement distingués des autres, & qui ne doivent être aucunement confondus avec le citoyen obscur qui ne rend pas les mêmes services à la Patrie.

Que l'on n'écoute donc pas les maximes d'une Philosophie mécontente & jalouse (62) qui, sous prétexte de ramener la justice ou le regne d'Astrée sur la terre, voudroit anéantir tous les rangs, pour introduire dans les Sociétés civilisées une égalité chimérique, qui ne subsista pas même dans les hordes les plus sauvages. Dans ces peuplades errantes, dont la guerre est la passion habituelle (ainsi qu'elle l'est malheureusement encore dans la plupart des nations policées,) les hommes les plus braves ne sont-ils pas les plus distingués & les mieux récompensés? La raison ne veut donc pas que, dans la

(62) *Voyez le Discours sur l'inégalité des conditions* par J. J. Rousseau.

Digitized by Google

la nécessité cruelle qui met si fréquemment les nations en armes, l'on anéantisse l'esprit militaire, & l'on arrache à la valeur la considération qui lui est due. La vraie Morale prescrit uniquement aux Nobles, aux guerriers, aux grands, aux hommes élevés en dignité, de se distinguer par les vertus & les connoissances qui conviennent à leur état: elle leur défend de se dégrader par une conduite servile, ou par des vices capables de les confondre avec des esclaves ou avec la plus vile populace.

Le mot Noblesse est fait pour annoncer courage, grandeur d'ame, volonté ferme & constante de maintenir les droits de la société.

Le rang annonce une supériorité de vertus, de talents, d'expériences, à laquelle le respect & la considération sont dûs.

Les grandes places annoncent la puissance, la capacité, la volonté de faire du bien, une autorité légitime à laquelle, pour leur propre intérêt, les hommes sont obligés de se soumettre. La noblesse, le rang & la grandeur, sont des mots vuides de sens dès qu'ils ne procurent aucun avantage au public; ils méritent d'être mépriſés & déteſtés quand ils ne font que du mal. Ce seroit être injuste que d'exiger pour les dignités, la naissance, ou les places, des sentimens qui ne sont dûs qu'aux qualités personnelles que ces mots représentent.

SUITE DU CHAPITRE V.

Des devoirs des Nobles & des Guerriers.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des devoirs des Nobles & des gens de guerre, relativement à leurs concitoyens & à la Patrie où ils sont nés, au bien-être de laquelle tout leur prouve qu'ils sont, pour le moins, autant intéressés que les autres ordres de l'Etat. Il nous reste encore à exposer en peu de mots les devoirs qui les lient envers ceux contre qui leur profession les oblige de porter les armes. Ce seroit en effet méconnoître les principes les plus évidents de la raison ou de la morale, que de croire que l'homme ne dût rien à son ennemi. Ce seroit dégrader le guerrier, & le supposer une bête féroce, que de penser que, né dans des nations policées, il pût ignorer les maximes humaines & justes qu'elles ont établies entre elles, & qui demeurent en vigueur même au milieu du tumulte des combats. Enfin ce seroit regarder le militaire comme un vil automate, comme un bourreau sans pitié, comme un Sauvage furieux, que d'imaginer qu'il pût ne pas savoir jusqu'où son courage doit le pousser contre les ennemis que sa Patrie lui désigne.

Il n'y a que des Sauvages stupides, dépourvus de raison, de prévoyance & de vertu, qui se persuadent que tout est permis contre des vaincus, & que l'on ne doit mettre aucun terme à sa fureur & à sa vengeance. Les insensés n'ont donc pas vu que *les armes sont journalie-*

Digitized by Google

res; que celui qui uſe cruellement de ſa victoire, peut bientôt tomber à ſon tour entre les mains d'un ennemi dont il n'a fait que redoubler la rage ? Les aveugles ne s'apperçoivent pas que leurs guerres continuelles, & toujours impitoyables, ont preſque réduit leurs nations, jadis nombreuſes, à de chétives Hordes, incapables de ſe défendre contre une poignée d'Européens.

DÉJÀ depuis long-tems la voix ſainte de l'humanité, la raiſon, l'intérêt éclairé, ont détrompé les nations de nos contrées de leur férocité primitive. Plus les peuples ſe ſont inſtruits, & plus ils ont montré de modération dans la guerre. Si des faits récents fourniſſent des exemples d'atrocité, ils ſont dûs à des nations qui n'ont point encore été ſuffiſamment guéries de l'ignorance & de la frénéſie de leurs ancêtres ſauvages (63).

GRACES aux préceptes de la raiſon, qui ont adouci peu-à-peu les Souverains & les guerriers, les hommes ne ſont plus ſi cruellement acharnés à leur deſtruction réciproque. Le Soldat entend le cri de l'humanité au ſein même du carnage, au milieu du bruit des armes. Il accorde la vie à l'ennemi déſarmé qui la demande; il ſeroit déshonoré s'il frappoit ſon adverſaire abattu à ſes génoux. Il fait des priſonniers, & non pas des eſclaves tels que ceux à

(63) Les Croates & les Pandoures, peuples ſtupides & barbares, ont commis, durant la guerre qui a ſuivi la mort de l'Empereur Charles VI, des cruautés inouïes. Les Kalmouques & les Tartares au ſervice de la Ruſſie ne ſe ſont pas mieux comporté dans la derniere guerre. La deſtruction du Palatinat, ordonnée dans le ſiecle paſſé par Louis XIV, nous prouve que ce Prince, ſi vanté par des Poëtes, étoit un Sauvage auſſi cruel qu'un Attila. Au reſte cet acte de barbarie n'eut d'autre effet que de le rendre exécrable à toute l'Europe.

qui les barbares Romains ne laiſſoient la vie que pour la leur rendre plus inſupportable que la mort. Aujourd'hui, dans les armées, les priſonniers faits à la guerre ſont traités avec douceur, garantis de toute inſulte, & rendus par échange ou par rançon à leur Pays. Enfin les armes-mêmes ſi bruyantes de nos guerriers modernes, ſont bien moins deſtructives que celles des anciens.

TELS ſont les effets que la morale a peu-à-peu produit ſur les cœurs des Princes & de leurs ſoldats. Il faut donc eſpérer que les maîtres du monde, détrompés de plus en plus de leur ambition meurtriere, s'appercevront du mal que les guerres les plus heureuſes font toujours à leurs Etats. Ramenés à l'humanité, à la juſtice, à la raiſon par leur intérêt mieux connu, ils deviendront moins prodigues du ſang de leurs Sujets, ils ne décideront plus ſi legerement la deſtruction des peuples; rendus plus pacifiques, ils réduiront ces armées innombrables qui abſorbent inutilement tous les revenus de leurs Empires; ils s'occuperont de l'adminiſtration intérieure, de la Légiſlation & des mœurs; ils réuniront d'intérêts les ſujets à leurs Souverains; & ſous leurs ſages Loix le guerrier & le noble deviendront des citoyens.

INDÉPENDAMMENT des devoirs généraux que le Droit des gens, adopté par les nations policées, impoſe à l'homme de guerre, il en eſt d'autres que la morale lui preſcrit, & qu'il ne peut négliger ſans crime & ſans déshonneur. Si ſa Patrie lui ordonne de combattre & de détruire ſes ennemis qu'il trouve armés, elle ne doit pas lui ordonner d'exercer une vengeance auſſi injuſte qu'inutile ſur le citoyen déſarmé,

Digitized by Google

sur le laboureur paisible, sur l'habitant des villes. N'est-ce donc pas assez des ravages, des massacres, des violences de toute espece que la guerre traîne à sa suite, sans étendre encore ses effets sur des hommes tranquilles, dont le malheur est d'être nés dans les Etats d'un autre maître ?

S'il existe donc quelque idée de justice & quelque sentiment de pitié dans les chefs des armées, ou dans les officiers soumis à leurs ordres, ils épargneront des citoyens infortunés dont la ruine totale ne peut aucunement contribuer au succès de leurs armes, & qui n'ont rien de commun avec les querelles des Rois. Ainsi qu'une discipline sévere mette un frein puissant à la licence, à la cupidité, à la débauche d'une Soldatesque toujours ignorante & barbare. Que ces chefs, vraiment nobles & désintéressés, dont l'honneur doit être le mobile unique, n'aillent pas s'avilir par une avarice sordide. Est-il rien de plus honteux que la conduite abjecte de ces Généraux d'armées, entre les mains de qui la guerre est un trafic, & qui, se rabaissant au métier cruel & bas des Traitans & des usuriers, cherchent à exprimer des veines des peuples le peu de sang que la guerre y a laissé !

Tels sont les devoirs que la morale & l'honneur prescrivent aux gens de guerre ; ils furent généreusement observés par les Scipion, les Turenne, les Catinat ; ils le feront par tous ceux qui préfereront une gloire solide à l'amour de l'argent ; passion qui décele communément des ames lâches & rétrécies. L'avarice est un vice peu fait pour les grands cœurs. La valeur militaire s'anéantit bientôt chez les nations éner-

Digitized by Google

vées par le luxe, où le guerrier ſouvent préfere ſa fortune à ſa gloire. Les Romains, pauvres & enivrés de l'amour de leur Patrie, ont ſubjugué le monde: enrichis des dépouilles des nations, leur avarice les mit aux priſes les uns avec les autres; amollis par le luxe, ces guerriers ſi redoutables ne furent qu'un vil troupeau d'eſclaves, tremblants ſous les plus lâches, les plus mépriſables des Tyrans.

Le ſentiment de l'honneur doit entierement diſparoître & faire place à l'intérêt le plus ſordide dans une nation aſſervie; l'honneur n'eſt point fait pour des eſclaves; ils ne peuvent ni s'eſtimer eux-mêmes, ni prétendre à l'eſtime de leurs concitoyens. La grandeur d'ame, la fierté noble, le courage, ſeroient des qualités inutiles, déplacées, nuiſibles même dans des êtres deſtinés à ramper. Comment un homme avili par la crainte auroit-il une haute idée de lui-même, tandis que tout lui prouve ſa dépendance & ſa foibleſſe? Un Courtiſan, dont le rang, la fortune, la liberté, la vie, ſont à la merci d'un Deſpote méchant ou foible, d'un miniſtre pervers, d'une maîtreſſe étourdie, peut-il avoir la force & l'élévation que donne la ſécurité? Quel intérêt cet eſclave, uniquement occupé du ſoin de plaire à ſon maître, trouveroit-il à mériter l'eſtime d'un public qui, s'il montroit des vertus, ne lui accorderoit qu'une approbation tacite & ſtérile, ou peut être le blâmeroit d'avoir eu des qualités peu compatibles avec ſon état?

Le vrai courage ſuppoſe une vigueur, une énergie produite par l'amour de la Patrie; mais où eſt la Patrie dans une contrée que le Deſpo-

Digitized by Google

tiſme à ſubjuguée? Le guerrier n'y a d'autre fonction que celle de défendre le géolier qui la tient en captivité.

Il ne peut y avoir ni vraie nobleſſe, ni diſtinctions réelles, ni rangs, ni privileges durables parmi des hommes également aſſervis aux caprices d'un maître. Quelques-uns des eſclaves, que ſa faveur inconſtante diſtinguera pour un moment, s'énorgueilliront, peut être, de leur crédit paſſager, & ſe croiront quelque choſe; mais la moindre réflexion doit bientôt les ramener à l'idée de leur propre néant, & leur fera ſentir que la main, qui les éleve & les ſoutient, peut, en ſe retirant, les faire tomber dans la pouſſiere. Une Nobleſſe qui n'eſt illuſtrée que par de vains titres, des prérogatives imaginaires, des privileges injuſtes, des ſignes futiles, n'a rien de ſolide & de réel. La nobleſſe véritable ne peut ſe trouver que ſous un gouvernement capable d'inſpirer des ſentiments généreux, dans une Patrie qui procure la juſtice, la liberté, la ſûreté. Nul citoyen n'eſt donc plus que le noble intéreſſé au bien-être de ſon pays, au maintien des Loix qui mettent tous les ordres de l'Etat à couvert contre les coups de la tyrannie.

L'Homme véritablement généreux, (64) ſuivant la force du mot, eſt celui qui a reçu de ſes ayeux une ame aſſez grande, aſſez noble, aſſez courageuſe, pour ſacrifier des intérêts puériles & mépriſables, des avantages incertains & précaires, à des intérêts ſolides & permanens

(64) Le mot *généreux* vient du mot latin *genus*, qui ſignifie *race illuſtre*, on a toujours ſuppoſé qu'un homme bien né devoit avoir des ſentimens plus nobles que les autres, & ſe montrer capable de plus grands ſacrifices pour la Patrie.

Digitized by Google

qui l'attachent à sa patrie, au desir d'être estimé de ses concitoyens, à la gloire, qui n'est jamais que l'estime des honnêtes gens. *C'est par le temple de la vertu*, dit Cicéron, *que l'on arrive au temple de la gloire.*

Quels droits à l'estime publique pourroient donc avoir des nobles & des guerriers totalement dépourvus de grandeur d'ame, de vrai courage, de sentiments généreux? Une nation peut-elle avoir une considération sincere pour des courtisans occupés à flatter à ses dépens le Despote qui la dépouille, ou pour des guerriers dont la fonction est de tenir leurs concitoyens sous le joug de l'oppression? non; des hommes de ce caractere ne peuvent aucunement prétendre à l'estime qui constitue le véritable Honneur; ils peuvent bien en imposer par leur faste & leur arrogance, ils peuvent inspirer de la crainte, ils peuvent arracher des signes extérieurs de complaisance & de respect; mais ils n'obtiendront jamais ni des hommages sinceres, ni la gloire, qui ne sont dûs qu'à la générosité, au patriotisme, à la vertu.

Comment le pouvoir de nuire donneroit-il quelques droits à l'estime des hommes? ce seroit se former des idées bien fausses de l'honneur, que de le croire compatible avec le vice, la licence, la perversité. C'est néanmoins dans ces désordres que tant de prétendus nobles & de guerriers ne rougissent pas de le faire consister. On voit souvent les hommes les plus coupables, les plus notés, les plus dignes du mépris des honnêtes gens, s'annoncer comme des *gens d'honneur*, se présenter impudemment dans toutes les compagnies; à l'ombre d'un grand nom, ou d'un grade militaire, braver insolemment

Digitized by Google

les regards, & recevoir même très souvent un accueil favorable. Les fripponneries les plus basses, les dettes les plus frauduleuses, ne les font point exclure de la *bonne compagnie*. Sous des Gouvernements injustes ou foibles les grands sont assurés de l'impunité; les crimes les plus avérés ne les exposent pas à la rigueur des loix; on craindroit que leur châtiment ne déshonorât leurs familles. Comme si les crimes n'étoient point personnels! comme si ces crimes ne déshonoroient pas bien plus que l'échafaud (65)! En un mot, la naissance est un manteau qui couvre toutes les iniquités.

En tenant ainsi une balance inégale entre des sujets qui devroient jouir d'un droit égal à la justice, des Princes injustes ou foibles ne semblent-ils pas livrer le citoyen obscur à la discrétion des grands? Voilà comment un mauvais gouvernement, peu content d'opprimer les peuples, les abandonne indignement aux outrages & aux attentats d'une foule de Tyrans subalternes qui, assurés de n'être point punis, font éprouver leur licence à leurs inférieurs. Ce n'est souvent que par le vice, plus audacieux, que les nobles & les grands se distinguent du vulgaire, & s'élevent au-dessus de leurs concitoyens; ils les méprisent, parce qu'ils sont trop foibles pour pouvoir leur résister.

Si des Souverains accordent l'impunité à ceux qu'ils daignent favoriser, l'homme de guerre se

(65) En 1763 le Lord Ferrers, d'une maison alliée à la maison Royale, fut pendu publiquement à Londres pour avoir assassiné son Domestique; ce qui n'empêcha pas son frere de prendre séance en sa place dans la chambre des Pairs d'Angleterre. Dans les autres Royaumes de l'Europe, les grands Seigneurs ne sont punis exemplairement que pour cause de rebellion contre le Souverain ou ses Ministres; les crimes contre la nation sont aisément pardonnés.

Digitized by Google

la procure à lui-même au moyen de ſon épée, toujours prête à percer quiconque oſeroit lui témoigner le mépris que ſes vices devroient lui attirer (66). Il réſulte un très grand mal, dans le commerce du monde, d'un préjugé ſauvage qui fait paſſer pour honorable un courage aveugle & forcené, & qui ſouvent empêche un frippon, un eſcroc, un homme très mépriſable, d'être juſtement réprimandé ou banni de la Société. Des perſonnages de cette trempe peuvent avoir la témérité de ſe battre; rien de plus ordinaire que de voir l'étourderie & la folie s'unir avec le vice & la perverſité. D'un autre côté l'homme le plus honnête & le plus brave peut ſuccomber ſous l'adreſſe d'un impudent, d'un *ferrailleur*, d'un ſpadaſſin exercé. Pour éviter des querelles & des combats, on eſt ſouvent forcé de tolérer dans la bonne compagnie des impertinents, de fort malhonnêtes gens, que, parce qu'ils ſavent ſe *battre*, on ne peut en exclure, & qui ſe croient eux-mêmes des gens d'honneur. Ces funeſtes préjugés rendent la ſociété militaire auſſi déſagréable que dangereuſe.

CEPENDANT les lumieres de la raiſon, en ſe répandant peu-à-peu, ont fait diſparoître en partie ces notions ſi contraires à l'agrément & au repos de la Société. Des corps militaires,

(66) L'uſage de porter l'épée dans les villes, en temps de paix, au milieu de ſes concitoyens, eſt un reſte de barbarie Gothique, qui, vu les accidents & les crimes qu'il produit, devroit être aboli dans toute nation policée. Cet uſage étoit inconnu des Grecs & des Romains, qui pourtant par la valeur guerriere ne le cédoient nullement aux deſcendants des Francs, des Vandales ou des Viſigoths. En France, par un abus très dangereux, des valets, des cuiſiniers, des artiſans portent l'épée, & ſouvent ſe croient en droit d'inſulter des citoyens paiſibles qu'ils devroient à tous égards reſpecter. Le valet d'un grand Seigneur a l'impertinence de ſe croire fort au-deſſus d'un bon Bourgeois,

devenus plus ſenſés, ſavent ſe débarraſſer de ces querelleurs, de ces gladiateurs effrontés qu'on regardoit autrefois avec une ſorte d'admiration. Un intérêt mieux entendu a fait enfin reconnoître, que l'on pouvoit montrer du courage contre les ennemis de l'Etat ſans être prêt à tout moment d'inſulter, de combattre & d'égorger ſes concitoyens. Plus les hommes s'éclaireront, & plus leurs mœurs deviendront humaines ou ſociables.

Il eſt pourtant des militaires qui ſemblent regretter encore l'antique barbarie de ces tems où les guerriers s'aſſaſſinoient les uns les autres avec la plus grande facilité ; ils prétendent que ces fréquents combats ſervoient à entretenir l'eſprit militaire. Ainſi ces aveugles ſpéculateurs s'imaginent qu'un homme de guerre, pour conſerver l'eſprit de ſon métier, doit être une bête féroce, un ſauvage, un brutal incapable de tout ſentiment humain ou raiſonnable!

En effet, en voyant la conduite inſenſée du plus grand nombre de ceux qui ſuivent la profeſſion des armes, l'étourderie & l'incurie qui préſident à leurs actions, le mépris qu'ils montrent pour les regles de l'équité & pour les bonnes mœurs ; on ſeroit tenté de croire que la morale eſt totalement incompatible avec le métier de la guerre, & que le militaire eſt deſtiné par ſon état à ne jamais réfléchir ou faire uſage de ſa raiſon.

Une Politique auſſi fauſſe qu'injuſte a trop ſouvent adopté ces maximes pernicieuſes ; croyant mieux s'attacher ſes Soldats, le Deſpotiſme les tint dans l'ignorance, & leur permit la rapine, l'injuſtice, & la licence dans les mœurs. Politique bien imprudente que celle

Digitized by Google

qui lâche ainſi la bride à des inconſidérés, aveuglement emportés par toutes leurs paſſions! Les Princes qui ſuivent de pareilles idées ne voient donc pas que ces ſatellites, à qui l'on permet l'injuſtice & d'exercer leur férocité contre les citoyens déſarmés, finiſſent très ſouvent par les exercer enſuite contre le Souverain lui-même. Comment contenir les fureurs d'une Soldateſque abrutie, que l'on a pris ſoin d'entretenir dans le déſordre?

Ainsi, ſans écouter les maximes d'une Politique aveugle & barbare, tout Prince raiſonnable, pour ſa propre ſûreté & pour le bien de ſes Etats, doit réprimer la licence du Soldat; s'occuper des mœurs de ſes chefs, les inviter par des récompenſes à s'inſtruire, en y conſacrant une portion du loiſir immenſe & faſtidieux que leur laiſſent en temps de paix leurs fonctions militaires. Par-là le Souverain ſe verra ſervi par des hommes plus habiles, plus expérimentés, moins turbulents; & les nations trouveront dans les nobles & les guerriers, des concitoyens plus utiles, plus ſociables, plus dignes d'être aimés & conſidérés.

En général rien ne ſemble contribuer plus efficacement à la corruption des mœurs d'une nation, que le Gouvernement militaire: le déſordre, la licence, la débauche, qui l'accompagnent en tous lieux, ſont par lui communiqués à toutes les claſſes de la Société, & fixent ſurtout leur domicile dans les endroits où les gens de guerre font leur ſéjour. C'eſt là qu'on voit à chaque inſtant le guerrier travailler à la ſéduction de l'innocence, attaquer ſans rélâche la vertu des femmes, ſe venger de leurs refus par d'affreuſes calomnies, en un mot ſe jouer inſo-

Digitized by Google

lemment de leur réputation & du repos des familles les plus honnêtes (67).

AJOUTEZ à ces déſordres la vanité, la frivolité, l'étourderie, la fatuité, l'arrogance, qui ſont, pour ainſi dire, le caractere diſtinctif de la plupart des gens de guerre, & qui rendent leur ſociété déplaiſante pour les perſonnes ſenſées? Enfin le militaire, preſque toujours déſœuvré, rougiroit de s'occuper; il ſe glorifie de ſon ineptie & de ſa fainéantiſe, qu'il croit honorables dans ſon état; il mépriſe, comme des Pédants, ceux de ſes camarades qui cherchent dans l'étude un moyen d'employer leur loiſir utilement.

ON ne peut trop le répéter, l'ignorance & l'oiſiveté ſeront toujours pour les guerriers des ſources intariſſables de déſordres, de malheurs & d'ennuis. Ils ne peuvent s'en garantir qu'en s'ornant plus ſoigneuſement & le cœur & l'eſprit. Qu'ils apprennent au moins en quoi conſiſte cet honneur dont ils ſe piquent, tandis qu'ils n'en ont pas ſouvent la plus legere idée: qu'ils ne le confondent plus avec la vanité, l'arrogance, l'impudence, ou le vice effronté, qui ne peuvent que les rendre odieux & mépriſables: qu'ils ſachent que l'inſtruction & les mœurs ne leur ſont pas moins utiles qu'au reſte des citoyens.

(67) Il eſt un grand nombre de villes de garniſon, où le militaire eſt exclu de toutes les maiſons honnêtes. Cette excluſion eſt due à la conduite impertinente de la plupart des Officiers, ſurtout avec les femmes, dont, par une vanité bien lâche, ils flétriſſent ſouvent la réputation lors même qu'elles l'ont le moins méritée. Eſt-il rien de plus bas, de plus indigne d'un homme d'honneur, que ces *liſtes* infamantes, & ſouvent calomnieuſes, par leſquelles des Officiers ont l'impudence de déshonorer un ſexe que tout honnête homme doit reſpecter, & dont il ſe feroit même un devoir de cacher les foibleſſes?

Digitized by Google

Par une ſotte vanité, que trop ſouvent l'on ſubſtitue à la grandeur d'ame, à la noble fierté, à l'honneur véritable, un luxe ruineux fait des ravages affreux dans les armées, & dérange la fortune de ceux qui ſe conſacrent à la défenſe de l'Etat. C'eſt à ce luxe deſtructeur que des familles nobles ſont redevables de l'indigence & de l'obſcurité dans leſquelles on les voit ſouvent croupir. C'eſt à cette miſere que l'on doit attribuer la dépendance ſervile dans laquelle le Deſpotiſme tient continuellement une nobleſſe que ſes folles dépenſes ont ruinée. En un mot, le luxe & la vanité des nobles & des guerriers ſervent à conſolider les chaînes qui les retiennent eux-mêmes ſous le pouvoir des Tyrans.

C'est, pour tout homme qui penſe, un ſpectacle étrange & digne de pitié, que de voir à quel point l'opinion eſt parvenue à faſciner la nobleſſe, & à la tromper ſur ſes intérêts les plus réels. Pour briller à la guerre par une dépenſe qui ſurpaſſe ſes forces, un noble, un riche propriétaire, s'endette, engage ſes terres, ſe dépouille de la fortune qu'il poſſede & dont il peut jouir; le tout dans la vue de plaire à une cour ingrate, des caprices de laquelle il ſera forcé de dépendre le reſte de ſa vie! pour remplacer les biens ſolides dont ſa vanité l'a privé, il obtiendra quelquefois un grade, une penſion précaire, quelque diſtinction puérile, s'il eſt favoriſé; mais s'il n'a point la faveur, il ſera négligé & mépriſé de ceux même pour qui il a eu la ſimplicité de ſe ruiner. En un mot, c'eſt à des eſpérances chimériques, à des préjugés trompeurs, au hazard, que tant de guerriers & de nobles ont la folie de ſacrifier leur fortune, leur repos, leur honneur, leur vie, & très

Digitized by Google

ſouvent la Patrie, dont ils ſe diſent les défenſeurs.

Une Politique moins perfide & plus éclairée devroit réprimer un luxe & une molleſſe, incompatibles avec le métier de la guerre. Comment des hommes vraiment pleins de courage n'ont-ils pas la force de les mépriſer? Des Princes plus juſtes & plus ſages banniront ces fléaux des armées, pour introduire en leur place la ſimplicité, la tempérance, la frugalité, la diſcipline, plus propres à fortifier les corps & à ſoutenir le courage. Quels ſpectacles révoltants, pour des malheureux, que les repas ſomptueux des chefs qui, par leur luxe & leurs profuſions, affament le camp, font nager dans l'abondance une foule de valets fainéants, tandis que le Soldat, exténué de fatigues manque ſouvent du néceſſaire?

Que dirons-nous de ces plaiſirs amenés à grands fraix, de ces théâtres, des amuſements frivoles, des jeux ruineux, d'une foule de proſtituées, des débauches continuelles que le luxe & l'habitude du vice rendent néceſſaires à des guerriers corrompus & totalement efféminés? il ſembleroit qu'une Politique affreuſe ſe fait un principe d'affoiblir, de détruire les corps, la fortune & les mœurs de ceux qu'elle deſtine à la défenſe de l'Etat. Telle eſt la récompenſe que le Deſpotiſme réſerve communément aux inſenſés qui ont eu l'imprudence de ſoutenir ſon injuſte pouvoir! il les corrompt, il les ruine, & les abandonne enſuite au repentir, à la miſere, aux infirmités, au mépris. Par une Loi conſtante de la nature, dont le noble & le guerrier ne ſont point exceptés, il n'eſt point de déſordre qui ne trouve tôt ou tard ſon châti-

Digitized by Google

ment sur la terre. Les gens de guerre sont souvent le malheur des nations, sans se rendre eux-mêmes plus fortunés.

Rentrez donc enfin en vous-mêmes, Grands, Nobles & Guerriers! ouvrez les yeux sur de vains préjugés qui depuis trop longtems vous aveuglent. Apprenez à mieux connoître l'honneur, auquel votre rang & votre profession semble devoir vous attacher plus particulièremen. Faites-le consister dans le droit inconteſtable à l'estime de vos concitoyens; & non dans une naissance qui n'est due qu'au hazard, dans des prérogatives & des privileges contraires à l'équité, dans un crédit & des faveurs qu'un moment peut enlever, dans une vanité fastueuse qui vous ruine, dans une ignorance qui vous dégrade, dans une licence qui vous déshonore. Devenez citoyens dans des nations que vos ancêtres ont trop souvent asservies & ravagées. Ne soyez plus les fauteurs du Despotisme, les contempteurs des Loix, les ennemis orgueilleux des Magistrats qui les soutiennent; de concert avec eux soyez les défenseurs de la Patrie, qui ne peut exister sans justice, sans liberté, sans regles permanentes. Montrez-vous les vrais soutiens du thrône, en l'établissant sur la félicité publique, à laquelle tout vous prouve que vous êtes intéressés & que le Souverain lui-même doit sa sûreté. Voilà la route qui conduit à l'honneur. C'est ainsi que vous serez véritablement estimés & distingués, & que vous transmettrez à la Postérité des noms chéris & respectables.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Devoirs des Magistrats & gens de loi.

Ce qui vient d'être dit des grands & des nobles peut donc encore s'appliquer aux Magistrats, aux Juges, aux organes des loix a qui les Nations ont assigné de tout temps un rang honorable parmi les citoyens. Des hommes destinés à rendre justice aux autres, à leur faire observer les conventions sociales, à réprimer leurs passions, à punir les crimes au nom de la Société, doivent se montrer dignes des respects du public par une équité inébranlable, par une probité à toute épreuve, par une intégrité parfaite, par une connoissance profonde des loix si compliquées & si multipliées qui composent la jurisprudence de tant de nations. Destinée à censurer & contenir les vices, à punir les déréglements des autres, la Magistrature impose à ses membres une décence, une gravité particuliere dans les mœurs, une conduite intacte & pure, totalement exempte des excès qu'ils doivent corriger.

Un Magistrat inique vendu à la faveur, qui se laisse séduire par la sollicitation, par le crédit, la richesse, l'autorité, est un monstre dans l'ordre social, c'est un bourreau. Le Juge sans étude & sans lumieres est capable par son ignorance de renverser les fortunes des familles & de punir l'innocence à tout moment. *Il n'y a point*, dit un Magistrat célebre, *de différence*

entre un juge méchant & un juge ignorant (68). Le Magiſtrat livré à la débauche, à la diſſipation, à la galanterie, aux plaiſirs, eſt indigne de ſa place; il ne mérite que le mépris de ſes concitoyens, & devroit être honteuſement chaſſé du rang que ſes mœurs déshonorent. Une cenſure très-ſévere devroit, comme chez les Romains, veiller ſur les Magiſtrats, purger les Tribunaux des membres qui les dégradent. La Magiſtrature eſt un état qui doit ſe diſtinguer par ſa décence, par l'innocence de ſa conduite, par la ſageſſe de ſes jugements, par ſa pénétration & l'étendue de ſes lumieres, un Magiſtrat frivole, diſſipé, ſans étude, eſt une contradiction à laquelle la dépravation générale peut ſeule accoutumer les yeux. Le miniſtre des loix eſt fait pour les connoître; le protecteur des mœurs doit avoir lui-même des mœurs; celui qui juge les autres doit craindre à ſon tour les jugements du public, qui n'accorde ſon eſtime qu'au mérite perſonnel.

COMMENT eſtimer un Magiſtrat lorſqu'il ne regarde ſa place que comme un vain titre qui ne l'oblige à rien? Comment reſpecter un Juge ignorant, inappliqué, eſclave de ſes plaiſirs, qui s'avilit par ſes vices, & ſe mépriſe lui-même? Comment conſidérer un Juge dont

(68) Mr. Le Chancelier Dagueſſeau. Un autre Magiſtrat ſe plaint du peu de lumieres des Sénateurs de ſon temps. *Plerumque tamen*, dit Cicéron, *ad honores adipiſcendos & ad Rempublicam gerendam nudi veniunt & inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ ſcientiâ ornati.* Voyez CICER. DE LEGIBUS. Le même orateur dit ailleurs, *ſenatorius ordo vitio careat; ceteris ſpectatus ſit: nec veniat quidem in eum ordinem quiſquam vitii particeps.*

CICER. DE LEGIBUS. LIB. 3. CAP. 12. ET 13.

les arrêts ſont ſouvent dictés par la corruption & la débauche? Qu'elle idée ſe former d'un Sénateur aſſez petit pour imiter la vanité, le faſte, les hauteurs, les déſordres même que l'on ne trouve qu'avec indignation dans un Militaire étourdi?

Pluſieurs cauſes ſemblent avoir concouru à l'aviliſſement de la magiſtrature, la multiplicité des Loix, leurs contradictions continuelles, leur obſcurité, ont rendu l'étude de la juriſprudence faſtidieuſe, impoſſible même au plus grand nombre de ceux qui devroient s'y livrer. combien de travaux, de pénétration & d'aſſiduité ne faut-il pas pour parcourir le labyrinthe que les loix accumulées préſentent à ceux qui voudroient s'en inſtruire? Auſſi rien de plus rare qu'un Juge qui ſache, ou qui puiſſe ſavoir ſon métier. La tourbe des magiſtrats eſt guidée par la forme, par la routine aveugle, depuis long-temps en poſſeſſion de décider du ſort des hommes. De l'obſcurité des loix, & de leur multiplicité, réſulte non ſeulement l'ignorance des Juges, mais encore l'impoſture & la mauvaiſe foi d'une foule de Praticiens qui enlacent adroitement les citoyens dans leurs filets pour dévorer leur ſubſtance, & qui ſurprenant habilement la religion du Magiſtrat, font ſouvent triompher l'injuſtice & la fraude. Une Juriſprudence ténébreuſe & compliquée eſt une ſource de crimes & de maux dans les nations opulentes & policées, plus malheureuſes à cet égard que les nations les plus pauvres & les plus barbares.

La vénalité des offices de la magiſtrature, introduite par l'avidité ou les prétendus beſoins de quelques Gouvernements, a rempli les tri-

bunaux de ſujets à qui l'opulence tenoit lieu de ſcience, de mérite & de vertu. Le droit de juger les peuples fut vendu à une foule d'hommes dépourvus des connoiſſances & des qualités néceſſaires pour s'acquiter dignement d'une fonction ſi noble. Ceux-ci tranſmirent ce droit éminent à une poſtérité qui, ſûre d'hériter des places de ſes peres, ſe crut dès-lors diſpenſée de la peine de les mériter.

Lorsque le choix des miniſtres de la juſtice dépendit d'une cour communément corrompue, les peuples n'eurent pas lieu de s'applaudir des Magiſtrats qui leur furent donnés. L'étude & le concours devroient ſeuls faire adjuger les offices de la magiſtrature.

Des magiſtrats, fiers de leur pouvoir, en abuſerent ſouvent, & firent ſentir d'une façon incommode le poids de leur autorité au reſte des Citoyens; ceux-ci n'eurent que de foibles reſſources contre les injuſtices ou les violences de ceux qui étoient deſtinés à les protéger. Ainſi la magiſtrature forma dans quelques Etats une claſſe à part qui, profitant du droit de juger, s'arrogea bientôt celui de dominer & d'opprimer: au lieu de faire aimer ſon pouvoir par ſon affabilité, ſa modération, ſa juſtice, au lieu de s'attacher les différents ordres de l'Etat par un zele ſincere pour le bien général, au lieu de ſe faire conſidérer par ſon mérite & ſes lumieres, le Magiſtrat, enivré de ſa puiſſance précaire, ne voulut que ſe rendre redoutable à ſes concitoyens.

Gonflée de ſes prérogatives, que la Magiſtrature voulut toujours étendre, on la vit quelquefois s'efforcer de former ſans l'aveu des nations une ſorte d'Ariſtocratie qui fit ombrage

aux Souverains; ſous prétexte de défendre les loix & les droits des peuples, les magiſtrats prétendirent repréſenter les nations; mais ces prétentions, qu'une conduite équitable, integre & meſurée auroit, peut-être, fait adopter, déplut à la Nobleſſe jalouſe, qui, comme on a vu, regrette toujours pour elle-même un droit dont ſon imprudence l'a fait décheoir: d'ailleurs les vues ambitieuſes des magiſtrats ne furent point appuyées par les différentes claſſes, perpétuellement diviſées. Le Deſpotiſme combattit donc & ſubjugua ſans peine un corps ſans force réelle, & qui, par ſon arrogance, ſon peu de lumieres, ſon indifférence pour le bien de l'Etat, avoit anéanti l'attachement & la conſidération du public, ſans leſquels aucun corps ne peut long-temps ſe ſoutenir.

Pour acquérir de la conſiſtance, qui n'eſt l'effet que de la conſidération publique, l'équité, les lumieres, le mérite & la vertu, ſont néceſſaires aux corps, comme aux individus. Un corps dont les membres ſont corrompus & diviſés, ne peut jouir que d'une puiſſance précaire. Tout corps qui ſe fait des intérêts ſéparés de ceux de ſa nation ou des autres corps de l'Etat, ne peut long-temps réſiſter à la force, aux artifices, aux pieges du Deſpotiſme, qui cherche ſans relâche à diviſer & démolir tout ce qui peut mettre obſtacle à ſes fantaiſies.

Le Deſpotiſme fut & ſera toujours l'ennemi des formes & des Loix, qui ſouvent le gênent ou le retardent dans ſa marche inſenſée. Le Deſpote hait & mépriſe le magiſtrat qui, défenſeur des loix de ſon pays, lui rappelle toujours l'importune idée de l'Equité. Ne ſoyons donc pas étonnés en voyant que l'étiquette des

Digitized by Google

cours monarchiques & despotiques amis une très-grande différence entre la noblesse militaire & la magistrature même la plus élevée: l'homme de guerre présente au chef de la société un esclave par état, dévoué à toutes ses volontés; tandis que l'homme de loix lui présente un défenseur des droits du peuple, un ministre de l'équité, avec lesquels un mauvais Gouvernement est continuellement en guerre.

Les Despotes, affamés d'une autorité sans bornes, éprouvent une antipathie naturelle pour la vérité, pour les formes, les regles, les loix & leurs interprêtes; l'intégrité des magistrats déplait à des cours injustes; leur résistance la plus noble est une révolte aux yeux d'un Prince entouré de courtisans toujours vils & soumis. Les remontrances les plus humbles fatiguent des Souverains que la vérité ne peut qu'effaroucher; les plaintes les plus légitimes allarment des ministres & des favoris, communément les vrais auteurs des calamités nationales, & qui ont le plus grand intérêt qu'aucun cri ne réveille le Monarque endormi par leurs soins. En un mot le Prince & sa cour ne voient dans des magistrats fideles à leurs devoirs que des censeurs incommodes, qu'il faut réduire au silence, ou rendre complices des désordres qu'ils voudroient arrêter.

Les loix sont inutiles quand il existe dans l'Etat une autorité plus forte que la leur. Sous un Gouvernement injuste la justice n'est qu'un fantôme, fait pour effrayer les foibles, & qui n'en impose aucunement aux puissants. La Magistrature est un vain titre, qui ne donne ni fixité, ni pouvoir, ni considération réelle. Les Tribunaux, destinés à se prêter aux volontés

Digitized by Google

momentanées du Prince ou de ſes favoris, ne peuvent ſuivre aucuns principes conſtants, & doivent faire plier les loix ſous les caprices des Grands. Le Magiſtrat n'eſt plus alors qu'un vil eſclave, à tout moment forcé de renoncer à la fortune ou de perdre ſa liberté, ſa vie même, s'il refuſe de ſacrifier ſon honneur & ſa conſcience aux fantaiſies variables du maître ou de ſes agents. Sous de tels chefs le Juge doit s'armer d'un cœur d'airain; il doit trouver coupable & détruire les victimes les plus innocentes, dès que le Deſpotiſme lui ordonne de frapper. Le Deſpotiſme n'a jamais tort; il s'arroge le pouvoir de créer le juſte & l'injuſte; lui déplaire eſt un crime; lui obéir eſt l'unique devoir & l'unique vertu.

En un mot le Magiſtrat, dégradé par la ſervitude, ne devient qu'un automate qui reçoit les impulſions que le crédit, la ſollicitation, la puiſſance lui donnent: il ſe mépriſe lui même, & ne s'attire que la haine & le mépris des autres, & cherche en vain dans le faſte, l'opulence, la diſſipation, à s'étourdir ſur les remords qui ſe renouvellent en lui. Les miniſtres de la juſtice deviennent les plus injuſtes, les plus cruels, les plus mépriſables des hommes, ſous la Tyrannie, dont l'injuſtice eſt la baſe, & la cruauté le ſoutien.

Pour un homme de cœur, eſt-il une poſition plus affreuſe que celle d'un Magiſtrat honnête, qui, forcé de prêter ſes ſecours à la Tyrannie & à ſes agents, ſe trouve continuellement obligé d'inquiéter les familles, & de vivre dans un commerce perpétuel avec des eſpions, des ſycophantes, des délateurs, en un mot avec des hommes infames, les ſeuls qui ſoient

Digitized by Google

disposés à se prêter aux vues d'une administration violente & soupçonneuse ? Un gouvernement est bien lâche & bien petit quand il se sert de pareils instruments ! un Magistrat est bien grand, lorsque sous le Despotisme il conserve son intégrité & l'amour des citoyens !

La Magistrature ne peut être honorable & considérée que lorsque, fidele à ses devoirs, elle remplit noblement ses augustes fonctions ; elle ne peut être justement respectée & chérie que sous un gouvernement équitable, qui lui laisse la liberté de se conformer à la raison, aux loix, à sa conscience, à son honneur. En simplifiant la Jurisprudence, en la rendant plus claire, en élaguant prudemment cette multitude de loix & de coutumes obscures, injustes, contradictoires, sous lesquelles tant de peuples sont accablés, les magistrats n'auront plus tant de peine à se procurer les lumieres nécessaires à leur état. Des loix plus précises & plus claires n'auroient pas besoin d'être sans cesse commentées, expliquées, interprétées : les décisions des Juges seroient plus stables & moins arbitraires : la raison & l'équité naturelle anéantiroient l'Hydre de la chicane qui dévore les nations, qui ruine les familles, qui si fréquemment fait succomber le bon droit ; enfin une réforme sage soulageroit les peuples du fardeau insupportable de tant de juges, de tribunaux, de suppôts de la justice, dont ils sont écrasés. Un bon Gouvernement ne devroit-il pas préférer le bonheur de commander à des sujets paisibles, honnêtes & justes, au mépriſable avantage de profiter de leurs procès & de leurs querelles ? Un gouvernement équitable devroit-il tolérer des nuées de sauterelles affamées qui dévorent impu-

nément les moissons du citoyen? La cruelle administration de la justice, & les iniquités sans nombre auxquels on est exposé dès qu'on poursuit ses droits, sont un des plus grands fléaux dont les nations soient par-tout accablées.

En attendant une réforme salutaire qui, comme on a fait voir, ne peut être opérée que par un Gouvernement instruit de ses vrais intérêts, tout Magistrat qui voudra mériter sa propre estime & les respects du public, s'attachera fortement à la justice, défendra courageusement ses droits, sacrifiera généreusement sa fortune, son crédit, une faveur incertaine, à la satisfaction permanente qui suit toujours une conduite irréprochable: il quittera son état, lorsqu'il n'y trouvera plus la possibilité d'être juste: il portera dans la retraite un contentement intérieur que l'homme honnête doit préférer à tout: il n'y sera même privé ni des applaudissements ni de la gloire qui, même au milieu de la plus grande corruption des mœurs, sous les Gouvernements les plus pervers, dans les nations les plus frivoles, accompagnent la vertu.

C'est dans l'estime de ses concitoyens, & non dans la faveur d'une cour souvent injuste & tyrannique, que le Magistrat doit faire consister sa gloire. La persécution rendit toujours le grand homme plus intéressant & plus cher aux honnêtes gens; à l'admiration, que le courage est fait pour exciter, se joint alors l'attendrissement de la compassion. Tels sont les sentiments que tu fis naître dans tous les cœurs honnêtes & sensibles, illustre Malesherbes (69),

(69) Premier Président de la Cour des Aydes de Paris, qui fut dépouillé de sa charge & exilé par le chancellier de Maupeou en 1771. Ce grand magistrat fut surnommé *le dernier des français*.

lorſque le pouvoir odieux d'un miniſtre cruel te priva de ta dignité, de ta fortune, de ton état, & te força d'enfouir dans la ſolitude tes ſublimes talents dont tu t'étois ſi noblement ſervi pour faire entendre juſqu'au Thrône les cris de la liberté expirante de ta Patrie!

L'EUROPE entiere n'a-t-elle pas pris part à tes peines, généreux. La Chalotais, lorſque, ſans reſpect pour ton âge, tes barbares ennemis machinoient ta ruine, & déjà te préparoient des échaffauds (70)!

LA tendreſſe publique n'a-t-elle pas accompagné ta priſon & tes diſgraces, jeune Du Paty! toi qui fis voir la fermeté d'un Sénateur conſommé, dans l'âge même des plaiſirs & de la frivolité (71)!

IL eſt donc des conſolations, des récompenſes, des honneurs, & même des applaudiſſements publics pour les Magiſtrats généreux; ils ſont chéris & vénérés au ſein même des nations flétries par le Deſpotiſme. Les eſclaves les plus lâches ou les plus frivoles ne peuvent s'empêcher d'admirer leurs défenſeurs, & de donner au moins quelques larmes paſſageres aux malheurs qu'ils s'attirent en prenant en main la cauſe de la Patrie. Non, toutes les violences de la Tyrannie ne pourront jamais ravir à la grandeur d'ame les hommages des cœurs ſenſibles & vertueux. Tous ceux qui auront le courage d'être utiles aux hommes, en ſeront de leur vivant même fidelement récompenſés.

(70) M. *Caradeuc de La Chalotais*, Procureur général du Parlement de Bretagne.

(71) M. *Mercier Du Paty*, Avocat général du Parlement de Bordeaux, qui à l'âge de 25 ans, quoiqu'attaqué d'une maladie dangereuſe, fut empriſonné cruellement par le chancelier de Maupeou en 1771, & enſuite envoyé en exil.

Digitized by Google

Des Magiſtrats vraiment nobles & grands, des Magiſtrats ſincerement échauffés de l'amour du bien public, & détachés des petiteſſes de l'amour-propre, de l'intérêt particulier, de l'eſprit de corps, de leurs vains priviléges, s'attireroient l'affection de tous leurs concitoyens réunis d'intérêts avec les défenſeurs de leurs loix. Une Magiſtrature animée de cet eſprit patriotique, ſecondée par les vœux de tous les bons Citoyens, deviendroit une barriere puiſſante contre le Deſpotiſme & la Tyrannie.

La juſtice & la vertu ſont auſſi néceſſaires aux différents corps d'un Etat qu'à chacun des individus. Le vice, l'arrogance, l'orgueil, l'imprudence, mettent la diviſion entre les claſſes diverſes de la ſociété, détruiſent l'harmonie ſociale, & rendent chaque ordre trop foible pour réſiſter à l'oppreſſion. Une ſotte vanité, un attachement puérile à de vaines prérogatives, des prétentions ſouvent déraiſonnables, des chimeres, ſuffiſent pour mettre la diviſion entre des citoyens qui devroient ſe ſoutenir mutuellement: il en réſulte que tous tombent ſucceſſivement dans les pieges du Deſpotiſme, qui finit par être lui-même la victime de ſa propre vanité.

Depuis le monarque juſqu'au dernier des citoyens, il n'eſt perſonne qui n'ait le plus grand intérêt au maintien de l'équité; chacun doit être juſte, & faire le bien dans ſa ſphere; chacun doit être chéri, conſidéré quand il remplit exactement les devoirs de ſon état. Par le ſien le magiſtrat eſt le miniſtre de l'équité, l'organe de la loi & non ſon interprete, le défenſeur du foible, le refuge du pauvre, le conſolateur de la veuve & de l'orphelin, le protecteur de l'innocent, la terreur du coupable, quelque grand,

Digitized by Google

quelque opulent qu'il puiſſe être. Tous les citoyens ont beſoin de la juſtice, ſans doute; tous ont droit d'y prétendre: mais la loi doit ſur-tout ſa force au malheureux, à l'indigent, au citoyen dénué de ſecours; le cœur du Magiſtrat doit toujours par préférence s'ouvrir à l'infortuné, c'eſt lui qui a le plus grand beſoin de juſtice: & pourtant c'eſt à lui qu'elle eſt pour l'ordinaire impitoyablement refuſée!

ENFIN des Magiſtrats attentifs, que leurs fonctions mettent tous les jours à portée de reconnoître les inconvénients des loix ſouvent injuſtes, & des uſages nuiſibles introduits par la barbarie ou par la tyrannie, devroient en repréſenter les mauvais effets au Légiſlateur. Ces Juges, animés par l'humanité, devroient ſur-tout faire abroger ces tortures vraiment ſauvages, par leſquelles on multiplie, ſans avantage pour la ſociété, les tourments des malheureuſes victimes de la juſtice: ils devroient encore faire mitiger des loix de ſang, qui rendent la peine de mort trop fréquente en la décernant contre des délits qui ne méritent nullement un châtiment ſi terrible, par lequel les nations ſont privées de beaucoup d'hommes dont elles pourroient éprouver les ſervices. En un mot, le Magiſtrat même, en puniſſant le crime, ne doit pas montrer de colere, ni ſe dépouiller des ſentimens d'humanité.

AU milieu de l'obſcurité, de la déraiſon, des contradictions perpétuelles, & même de la perverſité que l'on voit regner dans la juriſprudence qui ſert de regle à bien des nations, il eſt très difficile que la ſaine morale, toujours conforme à la nature, trouve des préceptes qu'elle puiſſe donner avec ſuccès à la plupart de

Digitized by Google

ces hommes dont la profession est de guider, de défendre, d'éclairer les citoyens dans leurs démêlés juridiques, & de les conduire dans l'affreux dédale des formes qui trop souvent servent à rendre l'accès du Temple de Thémis inaccéssible aux citoyens. Cette morale parleroit envain à des mercenaires toujours prêts à prendre en vain la cause du riche injuste, de l'oppresseur puissant, du Plaideur de mauvaise foi, contre le pauvre, l'innocent & le foible. Quelle conscience, ou quel front doivent avoir ces guides trompeurs, ces appuis de l'injustice, qui par d'affreuses connivences avec leurs perfides confreres, par des menées criminelles, des trahisons, des détours, des chicanes & des formes insidieuses, se glorifient quelquefois des victoires infames qu'ils ont remportées sur le bon droit? Est-il un attentat plus détestable & plus digne d'être châtié, que celui de ces impudents qui font métier de tromper sciemment les juges & de leur faire dicter des arrêts favorables à l'iniquité? Au défaut des loix, l'opprobre ne devroit-il pas s'imprimer sur le front de ces voleurs autorisés, qui par mille moyens ingénieux trouvent le secret de ruiner en procédures les familles les plus opulentes, & d'absorber en frais les prétentions des créanciers? Est il un citoyen, sûr de sa propriété, dès qu'il tombe entre les mains de ces vautours rongeurs, dont rien ne peut assouvir la rapacité? Enfin quelle protection l'homme honnête peut-il attendre des Loix, qui ne sont trop communément que des pieges tendus à l'innocence, à la simplicité, à la bonne foi?

Dans bien des nation, se défendre dans la cause la plus juste, c'est s'exposer à la ruine,

Digitized by Google

Les formes en tout pays semblent donner des avantages inestimables aux plaideurs de mauvaise foi (72). La multiplicité des loix, souvent contradictoires, rend la jurisprudence incertaine, impénétrable, arbitraire pour ceux-mêmes qui s'en occupent uniquement; elle fait que les Juges les plus integres sont surpris à tout moment par des Praticiens rusés, qui se font une gloire de triompher dans les causes les plus désespérées. En général les gens de loi sont, chez presque tous les peuples, l'un des plus grands fléaux dont ils soient tourmentés. Les ministres de la justice sont très souvent ceux qui lui montrent le mépris le plus outrageant.

Ce seroit cependant être injuste que d'envelopper dans la même condamnation tous ceux qui professent la jurisprudence. Il se trouve dans leur nombre des hommes honnêtes, nobles, vertueux, qui gémissent hautement de l'iniquité des Loix, de l'absurdité des formes, du brigandage de leurs indignes confreres. L'innocence délaissée rencontre souvent en eux des champions généreux qui osent la défendre contre la puissance altiere. L'indigent opprimé fut souvent garanti des entreprises de la force par des protecteurs courageux & désintéressés. Des Plaideurs acharnés ont plus d'une fois calmé leurs animosités par les conseils pacifiques de Jurisconsultes bienfaisants, qui les ont préservés de la ruine. En un mot, si parmi les suppôts de la justice on trouve communément des êtres méprisables par le trafic honteux qu'ils font de leurs talents,

(72) Un avocat célebre disoit, que *lorsqu'une cause est évidemment juste, le plus sage est de s'accommoder; mais que lorsqu'elle est douteuse, il faut plaider.* On remarque en général que les habiles gens de loi sont ceux qui plaident le moins.

d'autres nous montrent des exemples éclatants de vertu, de justice & de générosité. Bien plus, un ordre d'hommes que la Grandeur orgueilleuse se croit en droit de mépriser, a donné dans les plus grands dangers des marques d'un Patriotisme, d'une noblesse, d'un courage, d'un véritable honneur, inconnus aux fiers esclaves dont les cours sont remplies, & que leurs lâches cœurs seroient incapables d'imiter (73). Ces lions indomptés à la guerre, deviennent très souvent des moutons à la cour.

GARDONS nous donc de confondre des citoyens respectables, tels que ceux dont on vient de parler, avec la troupe méprisable de ceux pour qui l'étude des Loix n'est qu'un moyen d'exercer impunément le brigandage le plus affreux. Au milieu même des périls où des loix confuses & très-souvent injustes mettent les nations, il est utile que des citoyens honnêtes en démêlent le chaos, & nous avertissent des écueils contre lesquels nous pouvons à tout moment échouer. Quoi de plus estimable que des hommes modérés, dont le sang froid puisse appaiser les passions & l'humeur querelleuse d'une foule d'insensés toujours prêts à s'attaquer! Est-il une fonction plus noble & plus honorable que celle d'un avocat à qui ses lumieres & sa probité attirent la confiance du Public, dont le cabinet devient un sanctuaire respecté, qui se

(73) Les annales de la France conserveront à la postérité les noms illustres des *La Chalotais*, des *Lamoignon de Malesherbes*, Magistrats autant distingués par des talents sublimes que par leur fermeté dans l'infortune, & par le courage qu'ils ont opposé aux fureurs du Despotisme. Ces mêmes annales n'oublieront pas de transmettre aux races futures le nom respectable du généreux *Target* (avocat au Parlement de Paris), dont la grande ame a résisté constamment aux séductions & aux menaces de la Tyrannie.

Digitized by Google

rend le conſeil, l'arbitre, le juge de ſes concitoyens? Par des voies licites & très honnêtes un Juriſconſulte eſtimé n'acquiert-il pas facilement & ſans remords une fortune dont il n'a point à rougir?

Telle eſt en général la conduite que la morale ſemble indiquer à ceux qui ſe deſtinent à l'étude des Loix, que tant de cauſes concourent à rendre ſi pénible. C'eſt à des Gouvernements plus ſages, plus juſtes, plus vertueux, qu'il appartient de former une juriſprudence plus claire, plus conforme à la nature & aux beſoins des nations. Voilà le ſeul moyen de faire diſparoître une engeance affamée, qui dévore impunément la ſubſtance des citoyens, & qui détruit ſouvent dans les eſprits les idées les plus naturelles du juſte & de l'injuſte. Tacite regarde avec raiſon la multiplicité des loix comme le ſigne indubitable d'un mauvais Gouvernement & d'un peuple corrompu (74).

CHAPITRE VIII.

Devoirs des Miniſtres de la Religion.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage, uniquement deſtiné à développer les principes de la morale naturelle, d'examiner les fondements des Religions variées que nous voyons établies dans les diverſes contrées du monde. Quelles

(74) *In peſſimâ autem republicâ plurimæ Leges.*

Quelles que ſoient les idées que les différents peuples ſe forment de la Divinité, ou du moteur inviſible de la nature, ce fut toujours à la bonté de cet Etre que les hommes rendirent leurs hommages; ils ont dû ſuppoſer qu'il leur vouloit du bien, qu'il écoutoit leurs prieres, qu'il avoit la puiſſance & la volonté de les rendre heureux; d'où ils ont dû conclure que l'homme devoit faire du bien à ſes ſemblables pour ſe conformer aux vues de cet être bienfaiſant. Enviſagée ſous cette face la Religion ne peut être que la morale naturelle, ou les devoirs de l'homme confirmés par l'autorité connue, ou préſumée, du maître de la nature & des hommes, qui ne peut contrarier les loix auxquelles leur conſervation & leur bien-être ſont viſiblement attachés.

SUIVANT les principes de toutes les Religions, les qualités morales & les volontés divines doivent ſervir de modeles & de regles aux hommes: tous les cultes qui ſuppoſent la Divinité méchante, cruelle, injuſte, vindicative, ennemie des hommes, en un mot immorale, ne peuvent être regardés que comme des ſuperſtitions & des menſonges, inventés par des impoſteurs intéreſſés à troubler le repos du genre humain. Toute morale ſeroit inconciliable avec un ſyſtême religieux qui ſuppoſeroit un Dieu deſpote ou ſans regle, aux yeux duquel les malheurs des nations & les pleurs des mortels ſeroient un ſpectacle amuſant. *Jupiter lui-même*, dit Plutarque, *n'a pas le droit d'être injuſte. Un Dieu*, dit Cicéron, *ceſſeroit d'être Dieu, s'il déplaiſoit à l'homme.* Ailleurs cet orateur Philoſophe repréſente Dieu comme *le protecteur & l'ami de la vie ſociale*: il eſt parfaitement

d'accord avec la ſageſſe éternelle, qui déclare que: *la Société des enfans des hommes fait ſes délices les plus cheres* (75),

Cela poſé, toute opinion, toute doctrine, tout culte, qui contrarient la nature de l'homme raiſonnable & vivant en Société, doivent être rejettés comme contraires aux intentions de l'auteur de la nature humaine: tout ſyſtême religieux qui porteroit à violer la juſtice, la bienfaiſance, l'humanité, ou à fouler aux pieds les vertus ſociales, doit être déteſté comme un blaſphême contre la Divinité: enfin toute hypotheſe qui produiroit en ſon nom des diſſentions, des haines, des perſécutions & des guerres, doit être regardée comme un menſonge abominable.

Nous avons donc des moyens de juger ſi une Religion eſt bonne ou mauvaiſe, c'eſt-à-dire conforme ou contraire aux idées que l'on ſe fait de la Divinité. D'après ces principes, qui paroiſſent inconteſtables, la Religion la plus convenable à la morale, à la nature de l'être ſociable, à la conſervation, à l'harmonie, à la paix des nations, doit être préférée à des opinions oppoſées, qui devroient être proſcrites avec indignation. Ce n'eſt que la conformité avec les préceptes de la morale naturelle qui peut conſtituer l'excellence d'une Religion, & fixer ſa prééminence ſur tant de ſuperſtitions dont les hommes ſont infectés.

La morale eſt donc, relativement au monde où nous vivons, la pierre de touche de la Religion, & l'objet qui intéreſſe le plus la ſociété politique. Si la Théologie regle les penſées

(75) *Voyez* Cicer. de legib. III. *Voyez Proverb. cap. 8. vers. 31.*

Digitized by Google

des hommes sur des objets célestes & surnaturels, la morale se contente de régler leurs actions, & de les diriger vers leur plus grand bien sur la terre. Si la religion promet des récompenses ineffables à la vertu, & menace le crime de châtiments rigoureux dans une autre vie, la morale promet dans la vie présente des récompenses sensibles à tout homme vertueux; elle menace le pervers de châtiments très-marqués; & ses arrêts confirmés par la Société sont souvent fortifiés par l'autorité des Loix. La Société ne peut ni ne doit s'occuper des pensées secretes de ses membres, sur lesquelles elle n'a point de prise; elle ne peut les juger que sur leurs actions, dont elle éprouve l'influence. Pourvu que le citoyen soit juste, paisible, vertueux, & remplisse fidelement ses devoirs dans sa sphere, ni la Société ni le gouvernement ne peuvent sans folie fouiller dans sa pensée, ou s'arroger le droit de régler ses opinions vraies ou fausses relativement à des choses qui ne sont aucunement du ressort de l'expérience ou de la raison. Il doit être permis à l'homme d'errer à ses propres risques sur des matieres inaccessibles aux sens; mais la Société, ou la loi, peut justement l'empêcher d'errer dans sa conduite, & le punir lorsque ses actions nuisent à ses concitoyens. En un mot, c'est une Tyrannie aussi cruelle qu'insensée, de punir un homme pour n'avoir pu voir des objets invisibles avec les mêmes yeux que les Tyrans qui le tourmentent pour sa façon particuliere de penser. D'un autre côté, un Dieu très-juste, très-puissant, & très-bon, qui permet que les mortels s'égarent dans leurs pensées, ne peut pas approuver qu'on les tourmente pour leurs pensées diverses, qui ne dépendent

Digitized by Google

point de leurs volontés. D'où il suit que la Religion, d'accord avec la morale & la raison, défend de maltraiter les hommes pour leurs opinions religieuses.

Cependant rien n'a coûté plus de sang & de larmes aux nations, que l'imposture qui persuade que la Société est fortement intéressée à régler les opinions particulieres des citoyens sur des dogmes abstraits de la Religion: cette idée, qui ne peut venir d'une Divinité bienfaisante, a produit des persécutions, des supplices multipliés, des révoltes sans nombre, des massacres affreux, des régicides, en un mot les crimes les plus destructeurs. Des Prêtres ambitieux ont voulu régner sur l'univers, subjuguer les Souverains, établir leur empire sur les pensées-mêmes des hommes. Ils furent secondés par des fanatiques zélés & par des imposteurs, qui oserent prétendre que le Dieu de la paix & des miséricordes vouloit que sa cause fût défendue par le fer & par le feu; ils pousserent la démence & l'effronterie jusqu'à soutenir que ce Dieu se plaisoit à voir fumer le sang humain, & demandoit qu'on égorgeât tous ceux qui n'auroient pas des idées justes de son essence impénétrable!

Des opinions si cruelles, si contraires aux notions que l'on se forme de la Divinité, ont souvent révolté des Philosophes éclairés, des gens de bonnes mœurs, & en ont fait des ennemis du Dieu qu'on leur peignoit sous des traits si bizarres & si propres à effrayer: frappés des excès qu'ils voyoient commettre en son nom, ils ont quelquefois rejetté toute Religion comme incompatible avec les principes de la morale, & n'ont regardé ses ministres que comme des Tyrans, des Imposteurs, des perturbateurs de

Digitized by Google

la Société, des brigands ligués pour asservir le genre humain.

Mais à quelque degré que l'on porte le doute ou l'incrédulité, quelles que soient les opinions des hommes sur la Divinité, sur la Religion & ses ministres, ces opinions ne changent rien à celles qu'ils doivent se faire de la Morale. Celle-ci a la raison & l'expérience pour base; elle se fonde sur le témoignage de nos sens; soit que cette morale ait reçu la sanction de la Divinité, soit qu'elle ne soit point revêtue de cette autorité surnaturelle, elle oblige également tous les êtres sociables ou vivants avec des hommes. Celui qui n'auroit point la Foi, qui ne croiroit point une Religion révélée, ou une Morale expressément confirmée par la volonté divine, ne pourroit pas pour cela s'empêcher d'admettre une Morale humaine, dont la réalité est constatée par des expériences inconteſtables, confirmée par les suffrages constants de tous les siecles & de tous les êtres raisonnables: celui qui nieroit même l'existence d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur des crimes, ne pourroit pas refuser de croire l'existence des hommes, & seroit forcé de s'appercevoir à tout moment que ces hommes chérissent ce qui leur est utile, ou considerent la vertu, tandis qu'ils mépriſent le vice & puniſſent le crime. Si, comme on a dit ailleurs, (76) les vues d'un homme ne s'étendoient pas au-delà des bornes de sa vie présente, il seroit au moins obligé de reconnoître que, pour vivre heureux & tranquille en ce monde, il ne peut se dispenser d'obéir aux loix que la nature

(76) *Voyez la préface ou discours préliminaire.*

Digitized by Google

impose à des êtres nécessaires à leur félicité mutuelle. En se conformant à ces loix évidentes, tout homme aura droit à l'affection, à l'estime, aux bienfaits de la Société, quelles que soient d'ailleurs ses notions vraies ou fausses sur la Religion. Bien plus, des hommes très-pieux ont cru, que tous ceux qui suivoient la sagesse ou la raison pouvoient être regardés comme très religieux, *même quand ils seroient Athées* (77).

Ces principes nous mettront à portée de juger la doctrine & la conduite des Ministres de la Religion. Nous les reconnoîtrons pour les organes de la Divinité, les interprêtes de l'Auteur de la nature, lorsqu'ils nous parleront le langage de la nature, qui ne peut jamais être contraire au bien de la Société (78). Nous regarderons comme des organes de quelque génie mal-faisant, comme des menteurs, ceux dont les préceptes nous inviteroient au mal, ou tendroient visiblement à rendre les hommes malheureux ou méchants. Enfin nous applaudirons la conduite & les mœurs de ceux qui seront vertueux, sociables, utiles à la Société; & nous gémirons sur les égarements de ceux qui par leurs actions se rendront haïssables & mépisables aux yeux des êtres sensés.

Le Sacerdoce forma chez tous les peuples du monde un ordre très-distingué : ses fonctions sublimes lui firent partager avec les Dieux la vénération des mortels. Les Prêtres furent, comme on verra bientôt (79), les pre-

(77) C'est le sentiment de Saint Justin martyr. Voyez son Apologie.

(78) *Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.*
Juvenal. Satyr. 14. vers. 321.

(79) Voyez le chap. IX. de la présente Section.

Digitized by Google

miers ſavants, les premiers fondateurs des nations; une longue preſcription leur donna, & leur conſerve en tout pays, le droit d'élever la jeuneſſe, d'enſeigner la morale aux hommes, de diriger leurs conſciences & leurs mœurs en cette vie de façon à les y rendre heureux; enfin étendant leurs idées au-delà même du trépas, les miniſtres de la Religion ſe propoſent de guider l'homme à une félicité plus grande que celle dont il jouït ſur la terre.

Bornés dans nos recherches à ne nous occuper que des mobiles humains & naturels qui doivent porter l'homme à faire le bien en ce monde, nous ne nous élancerons pas par la penſée dans un monde qui ne peut être connu que par la foi: ainſi nous examinerons ſeulement les devoirs qu'impoſe aux miniſtres des autels le rang qu'ils tiennent dans la Société.

Également reſpecté par les Souverains & les peuples, le Clergé occupe le premier rang, ou conſtitue l'ordre le plus conſidéré dans toutes les nations: en vue des ſervices qu'il rend ou qu'on attend de lui, il eſt pour l'ordinaire très-amplement doté; ſes chefs, ſes membres les plus illuſtres, jouïſſent de poſſeſſions qui les mettent à portée de paroître avec ſplendeur aux yeux de leurs concitoyens. Tant de marques d'honneur, des diſtinctions ſi frappantes, des richeſſes accumulées, impoſent évidemment, ſur-tout aux membres les plus favoriſés du clergé, le devoir indiſpenſable d'une reconnoiſſance éternelle, d'un attachement inviolable pour une Patrie qui les comble de bienfaits. Sans ſe rendre coupables de la plus noire ingratitude, des Evêques, des Prélats dans les nations Eu-

Digitized by Google

ropéennes, doivent se signaler par leur Patriotisme, par leur zele à contribuer au bien-être, à la conservation des Sociétés qui ont généreusement contribué à leur félicité particuliére. D'où l'on voit que le prêtre doit, encore plus que tout autre, se montrer citoyen, chérir son pays, défendre sa liberté, stipuler ses intérêts, s'occuper de la félicité publique, maintenir les droits de tous, enfin s'opposer avec noblesse aux progrès du Despotisme qui, après avoir dévoré les autres ordres de l'Etat, pourroit engloutir le clergé à son tour.

Nul ordre dans un Etat n'est plus respectable que le clergé aux yeux des Princes-mêmes; c'est donc aux Ministres de la Religion qu'il appartient de faire connoître aux Rois la vérité, que des courtisans flatteurs ne leur montrent jamais. Au lieu de calmer les remords des Tyrans par des expiations faciles, le Prêtre devroit remplir de terreurs salutaires les ames lâches & cruelles de ces monstres qui causent tous les malheurs des peuples.

Placés au grand jour, les prêtres devroient, encore plus par leurs exemples que par leurs discours, exhorter les citoyens à l'union, à la concorde, à l'humanité, à l'indulgence, à la tolérance pour les égarements & les défauts des hommes. Un Prêtre intolérant & cruel ne peut pas être l'organe d'un Dieu plein de patience & de bonté. Un prêtre qui fait immoler des hommes, est un prêtre de Moloch & non de Jésus-Christ. Un Prêtre persécuteur, un fanatique qui prêche la discorde, ne sont que des fourbes qui parlent en leur propre nom, & dont la langue est guidée par l'intérêt, par le délire &

Digitized by Google

la fureur. Un inquiſiteur, qui livre un hérétique aux flammes, eſt évidemment un ſcélérat que l'intérêt de ſon corps a changé en une bête féroce.

Disciples d'un Dieu de paix, dont le Royaume n'étoit pas de ce monde, les Prêtres de nos contrées ne peuvent, ſans outrager leur divin maître, refuſer le tribut à Céſar, ou ſe diſpenſer de contribuer aux charges de l'Etat, ſous prétexte d'immunités & de *droits divins*: ils peuvent encore bien moins réſiſter aux puiſſances, ſoulever les ſujets contre les Souverains, exercer un empire ſur les Princes, les priver de leurs couronnes, armer des mains parricides pour immoler des Rois. Des Prêtres coupables de pareils attentats, prouveroient à l'univers qu'ils ne croient pas au Dieu qu'ils annoncent aux autres.

Imitateurs d'un Dieu qui naquit dans l'indigence, ſucceſſeurs d'Apôtres qui vécurent dans la pauvreté, les prêtres du Chriſtianiſme ne poſſedent rien en propre. Dépoſitaires des aumônes que les fideles ont remis en leurs mains, ils ne doivent jamais les fermer quand il s'agit de ſoulager la miſere. Un Prêtre avare & ſans pitié pour les pauvres ſeroit un économe infidele, un voleur, un aſſaſſin. Un Prêtre intéreſſé, ainſi qu'un Prêtre orgueilleux, ne pourroient ſans démence ſe donner pour des diſciples de Jéſus.

Occupés d'études pénibles, ou livrés à la vie contemplative, les prêtres ont des moyens d'amortir en eux-mêmes l'ambition, l'avarice, la vanité, le goût du luxe & de la volupté, dont les autres hommes ſont les jouets. La vie du

Digitized by Google

Prêtre doit être irréprochable ; ſon état doit le garantir de la contagion du vice ; il eſt fait pour nous montrer en ſa perſonne le Sage, le Philoſophe que l'antiquité promettoit vainement.

Échauffés, attendris par les exemples touchants de la primitive Egliſe, les prêtres Chrétiens ſont deſtinés à faire renaître entre eux les temps fortunés où les fideles n'avoient qu'un cœur & qu'un eſprit. Des querelles interminables & continuelles ſeroient des ſcenes ſcandaleuſes, très-capables de refroidir la confiance des citoyens ; ceux-ci, dans leurs guides, ne devroient trouver que des Anges de paix, des modeles de charité, des exemples vivants de toutes les vertus ſociales.

Si, comme on ne peut en douter, les ſciences ſont de la plus grande utilité pour les hommes, quels avantages ineſtimables ne pourroient pas lui procurer tant de cénobites & de moines richement dotés ? Qui oſeroit ſe plaindre de leur oiſiveté, & reprocher leur aiſance ou leur opulence à des ſavants qui emploieroient le temps que leur fournit la retraite à faire des découvertes utiles, des expériences intéreſſantes, des recherches capables de faciliter en tout genre les progrès de l'eſprit humain & les travaux de la Société ?

Enfin les Miniſtres de la Religion, étant preſque en tout pays excluſivement chargés de l'éducation de la jeuneſſe, quelles obligations les nations ne devroient-elles pas leur avoir s'ils s'acquittoient avec ſoin de la tâche importante & pénible de façonner le cœur & l'eſprit de ceux qui deviendront un jour des citoyens ! Le clergé ſeroit, ſans doute, le corps le plus utile,

Digitized by Google

le plus digne de la confiance & de l'attachement des peuples, s'il rempliſſoit les fonctions auxquelles il ſemble deſtiné.

Tels ſont en peu de mots les devoirs que la vie ſociale & la reconnoiſſance impoſent aux miniſtres de la Religion; en s'y conformant fidelement ils mériteroient vraiment le rang & les richeſſes dont ils jouiſſent au ſein des Sociétés; ils s'aſſureroient la vénération de leurs concitoyens; ils ſeroient des hommes utiles & reſpectables aux yeux même de ceux qui, écoutant la voix de la raiſon, refuſeroient de ſouſcrire à leurs dogmes. Il eſt à préſumer que la conduite d'un grand nombre de Prêtres & de Paſteurs, ſouvent ſi peu conforme à leur doctrine, eſt une des principales cauſes du dégoût que tant de perſonnes éclairées conçoivent pour la Religion: à la vue de l'eſprit deſpotique, de l'ambition, de l'avidité, de l'intolérance, de l'inhumanité dont les Docteurs & les guides des peuples ſe rendent ſouvent coupables, bien des gens rejettent cette Religion comme incompatible avec les principes les plus évidents de la ſaine morale. Tout homme ou tout corps qui s'éloigne du chemin de la vertu, travaille à ſa propre deſtruction.

Un clergé ſans lumieres & ſans mœurs prêche hautement l'irréligion & l'incrédulité. Un corps trop orgueilleux pour faire cauſe commune avec les autres citoyens, ne peut avoir d'appui vraiment ſolide. Des Prêtres ambitieux & turbulents déplaiſent également aux Souverains & au reſte des ſujets. Des guides avides & corrompus perdent la confiance & l'affection des peuples. Des Docteurs dépourvus de ſcience ſe rendront mépriſables aux yeux des perſonnes é-

Digitized by Google

clairées. Enfin des Prêtres fauteurs du Deſpotiſme & de la Tyrannie ne peuvent manquer de devenir un jour la proie des Deſpotes & des Tyrans: comme Ulyſſe dans l'antre du Cyclope, ils auront l'unique avantage d'être dévorés les derniers (80).

(80) Les Jéſuites, qui pendant plus de deux ſiecles ont formé une Société redoutable à tout l'univers par la puiſſance, ſon crédit, ſes intrigues & ſes richeſſes, ont été conſtamment les trompettes de l'intolérance, les fauteurs de l'ignorance, les flatteurs du Deſpotiſme. Un Jéſuite, confeſſeur de Louis XIV, raſſura ſa conſcience ſur un impôt que ce Prince trouvoit lui-même auſſi injuſte qu'onéreux, en lui diſant qu'*il étoit le Maître des biens de tous ſes ſujets.* C'eſt, ſans doute, en punition de cette maxime odieuſe, que nous avons vu depuis peu d'années la Société des Jéſuites détruite, ſans aucune réclamation, dans toute l'Europe, & dépouillée par les Princes de ſes richeſſes immenſes.

Neque enim lex æquior ulla eſt,
Quam necis artifices arte perire ſuâ. OVID.

Cette doctrine Jéſuitique fut encore renouvellée en France, à l'occaſion de la deſtruction des Parlements en l'année 1771 par l'Abbé Du Bault Curé d'Epiais, qui vint exprès à Paris du fond de ſa province pour prêcher que les François étoient eſclaves, & que leur Roi étoit maître des biens, de la perſonne & de la vie de ſes ſujets. *Voyez Journal hiſtorique de la révolution opérée dans la monarchie françoiſe, &c. Tome II. page* 47.

En général les chefs du Clergé de France ont montré la joie la plus indécente, quand les actes réitérés du plus affreux Deſpotiſme eurent anéanti tous les tribunaux de leur Pays. Faut-il que les miniſtres de la Religion ſoient preſque toujours les ennemis de la liberté des Nations, à laquelle ils ſont eux-mêmes ſi fortement intéreſſés!

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Devoirs des riches.

Les richeſſes donnent, & doivent donner à ceux qui les poſſedent, un rang diſtingué parmi leurs concitoyens. L'homme riche eſt, pour ainſi dire, plus citoyen qu'un autre; ſon opulence le met à portée de prêter à ſes ſemblables des ſecours dont l'indigence eſt incapable; il tient à la Société par un plus grand nombre de liens, qui l'obligent de s'intéreſſer beaucoup plus à ſon ſort que le pauvre qui, n'ayant rien ou peu de choſe à perdre, doit s'intéreſſer moins vivement aux révolutions qu'il voit arriver dans ſon pays. Celui qui n'a rien que ſes bras, n'a point à proprement parler de Patrie, il eſt bien par-tout où il trouve les moyens de ſubſiſter; au lieu que l'homme opulent peut être utile à bien des gens, eſt en état d'aſſiſter ſa Patrie, au deſtin de laquelle il ſe trouve intimement uni par ſes poſſeſſions, dont la conſervation dépend de celle de la Société. Tandis qu'au ſiege de Corinthe les habitans s'empreſſoient à repouſſer l'ennemi par toutes ſortes de moyens, Diogene, pour ſe moquer de leurs embarras, s'amuſoit follement à remuer ſon tonneau.

Ne ſoyons donc pas étonnés de voir que preſque en tout pays les loix, les uſages, les inſtitutions, ſouvent injuſtes & cruelles pour les pauvres, ont été plus favorables aux riches, & montrent une partialité marquée pour les favoris de la fortune. Les grands, les puiſſants, les opulents, dûrent communément être préférés à

Digitized by Google

des indigents, qui parurent moins utiles à la Société. Cependant ces usages & ces loix furent évidemment injustes, quand elles permirent aux heureux de la terre d'opprimer & d'écraser les foibles & les malheureux. L'équité, dont la fonction est de remédier à l'inégalité des hommes, dut apprendre aux riches qu'ils devoient respecter la misere du pauvre, & cela pour leur propre intérêt. En effet, sans le travail & les secours continuels du pauvre, le riche ne seroit-il pas lui-même dans la misere; & ces secours venant à lui manquer, ne le rendroient-ils pas plus malheureux que le pauvre lui-même?

Ainsi la justice, d'accord avec l'humanité, avec la commisération & avec toutes les vertus sociales, apprend à l'homme riche à voir dans l'indigent l'un de ses associés, nécessaire à son propre bonheur, dont il doit mériter les secours en lui facilitant, en échange de ses peines, les moyens de subsister, de se conserver, de se rendre heureux à sa maniere. C'est ainsi que la vie sociale met les hommes dans une dépendance mutuelle. Voilà comme les grands ont besoin des petits, sans lesquels ils seroient eux-mêmes petits. L'opulent, pour jouïr de l'aisance, des plaisirs, des commodités de la vie, a besoin des bras & de l'industrie de l'indigent, que sa misere rend laborieux, actif, industrieux. En un mot, la moindre réflexion nous prouve, que dans la Société les membres sont unis les uns aux autres par des nœuds indissolubles que nul d'entre eux ne peut briser sans se faire tort à lui-même; elle nous fait sentir que nul citoyen n'a le droit de mépriser les autres, d'abuser de leur foiblesse ou de leur indigence, de les traiter avec hauteur ou dureté; elle nous montre que le riche est con-

Digitized by Google

tinuellement intéreſſé à faire du bien, ſous peine d'être haï ou mépriſé pour n'avoir pas rempli ſa tâche dans la vie ſociale. Le citoyen que la ſociété fait jouïr d'une grande ſomme de bonheur, doit plus à cette Société que les malheureux qu'elle négligé.

Les riches peuvent être comparés aux ſources, aux ruiſſeaux, aux rivieres deſtinées à répandre leurs eaux pour féconder les terres arides, afin de leur faire produire des plantes & des fruits. Le riche avare reſſemble à ces fleuves dont les eaux pour quelque temps ſe perdent ſous la terre. Le riche prodigue agit comme les rivieres débordées, qui ſe répandent dans les campagnes ſans y produire la fécondité. Enfin, pour ſuivre notre comparaiſon, les richeſſes mal acquiſes & follement prodiguées reſſemblent à ces torrents, qui détruiſent les endroits par où ils paſſent, & qui finiſſent le plus ſouvent par laiſſer à ſec le lit qu'ils ont formé avec tant de violence.

Les réflexions qui viennent d'être préſentées peuvent donc ſervir à fixer notre jugement ſur ce que la plupart des moraliſtes ont dit des richeſſes. Le plus grand nombre des Sages les a blâmées comme des obſtacles à la vertu, comme des moyens de corruption, comme la ſource intariſſable de mille beſoins imaginaires qui nous plongent dans le luxe, la volupté, la molleſſe; qui nous endurciſſent le cœur & nous rendent injuſtes; enfin qui nous détournent de la recherche des vérités néceſſaires au vrai bonheur de l'être intelligent. Tel eſt en général le jugement que les anciens philoſophes ont porté ſur l'opulence, qu'ils ont montrée comme le plus

Digitized by Google

dangereux écueil de la vertu. Ecoutons un moment Sénèque, qui du sein des richesses ose en faire la satyre.

„ DEPUIS, dit-il (81), que les richesses „ ont été mises en honneur parmi les hommes, „ & sont devenues, en quelque façon, la me„ sure de la considération publique, le goût des „ choses vraiment honnêtes & louables s'est en„ tierement perdu. Nous sommes tous deve„ nus des marchands, tellement corrompus par „ l'argent que nous ne demandons plus de quel„ le utilité une chose peut être, mais de quel „ agrément ; l'amour des richesses nous rend „ tour-à-tour honnêtes gens ou frippons, selon „ que notre intérêt ou les circonstances l'exi„ gent..... Enfin, ajoute-t-il, les mœurs „ sont si dépravées que nous maudissons la pau„ vreté, & que nous la regardons comme une „ chose déshonorante, comme une véritable in„ famie; en un mot, elle est l'objet du mépris „ des riches & de la haine des pauvres".

PLATON décide formellement, *qu'il est impossible d'être à la fois bien riche & honnête homme, & que, comme il n'existe pas de bonheur sans vertu, les riches ne peuvent pas être réellement heureux* (82). Les moralistes nous font encore une peinture des inquiétudes compagnes assidues de l'opulence, & qui empoisonnent sa possession que tout le monde envie; on nous la montre comme l'instrument de toutes les passions. Mais, comme dit Bacon, *les richesses sont le gros bagage de la vertu; le bagage est nécessaire à une armée,*

(81) *Voyez* SENEQUE EPIST. 115.
(82) Platon, des loix, liv. v. pag. 742. E. & 743. A. B. tom. 2. Edit. Henr. Stephani ann. 1578.

Digitized by Google

mée, mais il en retarde quelquefois la marche, & fait perdre l'occaſion de remporter la victoire.

Pour réduire ces opinions à leur juſte valeur, nous dirons qu'en elles-mêmes les richeſſes ne ſont rien; elles ne ſont que ce que les font valoir ceux qui les poſſedent. Un lit doré ne ſoulage point un malade; une fortune brillante ne rend pas un ſot plus ſage. „ L'aiſance & l'indigence, dit Montagne, dépendent de l'opi„ nion d'un chacun; & non plus la richeſſe, „ que la gloire, que la ſanté, n'ont qu'autant „ de beauté & de plaiſir que leur en prête ce„ lui qui les poſſede". (83) Entre les mains d'un homme ſage, humain, libéral, l'opulence eſt évidemment la ſource d'un bien-être & d'un contentement autant de fois renouvellé qu'il trouve d'occaſions d'exercer ſes diſpoſitions eſtimables. Nous dirons que l'homme ſenſible, dont le cœur ſait goûter le plaiſir de faire des heureux, d'être utile à ſon pays, de répandre ſes bienfaits ſur tout le genre humain, ne ſeroit point embarraſſé quand il auroit en ſon pouvoir toutes les richeſſes & du Potoſe & du Pérou. Nous dirons que ce qui rend ſouvent la pauvreté & la médiocrité fâcheuſes pour l'homme honnête qui s'attendrit ſur les maux de ſes ſemblables, c'eſt l'impoſſibilité où elles le mettent de ſatisfaire les deſirs de ſa grande ame, qui voudroit pouvoir ſoulager tous les malheureux que le ſort lui préſente, exciter tous les talents utiles à ſes concitoyens, eſſuyer les larmes de tous ceux que l'infortune accable; avec un cœur bien placé, les tréſors de Créſus ne ſeroient jamais des

(83) *Voyez Eſſais de Montaigne, liv. 1. chap. 40. Pag. 198. tom. 2. Edit. de 1745.*

obſtacles à ſa félicité. „ Quand tu auras, dit „ Plutarque, profité des leçons de la philoſo- „ phie, tu vivras par-tout ſans déplaiſir, & „ tu jouiras du bonheur en tout état: la riches- „ ſe te réjouira, parce que tu auras plus de „ moyens de faire du bien à pluſieurs; la pau- „ vreté, d'autant que tu auras moins de ſoucis; „ la Gloire, d'autant que tu te verras honoré; „ l'obſcurité d'autant que tu ſeras moins envié. (84) „ Avec la vertu, dit-il ailleurs, toute „ façon de vivre eſt agréable. Tu ſeras tou- „ jours content de la fortune, quand tu auras „ bien appris en quoi conſiſte la probité & la „ bonté".

Nous conviendrons qu'il eſt rare que les richeſſes ſe trouvent dans les mains de perſonnes de cette trempe; l'opulence ne ſe voit guere combinée ſoit avec de grandes lumieres (85) ſoit avec de grandes vertus; le plus ſouvent la fortune aveugle ſe plait à combler de ſes dons d'indignes favoris, qui ne ſavent en faire uſage ni pour leur propre bonheur, ni pour celui des autres; enfin il eſt très-peu de gens qui aient des ames aſſez fortes pour ſoutenir le poids d'une grande opulence. (86). *L'or*, diſoit Chilon, *eſt la pierre de touche de l'homme.*

N'en ſoyons point ſurpris: les richeſſes dont la plupart des hommes jouiſſent ſont, ou le fruit de leurs propres travaux, de leurs in-

(84) Voyez Plutarque, *du vice & de la vertu.*

(85) *Rarus fermè ſenſus communis in illâ fortunâ.* JUVEN. SATYR. VIII. VERS. 72.

(86) *Infirmi eſt animi pati non poſſe divitias.* Senec. Epiſt. V. Plutarque obſerve très-ſagement que „ comme tous les tempéra- „ ments ne ſont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les „ eſprits ne ſont pas plus capables de ſupporter une grande for- „ tune, ſans tomber dans l'ivreſſe & ſans perdre la raiſon". Voyez PLUT. VIE DE LUCULLUS.

Digitized by Google

trigues, de leurs baſſeſſes; ou bien elles ſont tranſmiſes par leurs ancêtres: dans ces deux cas il eſt aſſez difficile qu'elles tombent en des mains vraiment capables d'en faire un uſage conforme à la raiſon (87). Ceux qui travaillent à leur fortune n'ont ni le temps ni la volonté de ſe former le cœur ou l'eſprit; uniquement occupés du ſoin de leurs affaires, ils n'ont aucune idée des avantages qui réſulteroient pour eux de la culture de leurs facultés intellectuelles. D'un autre côté les hommes, quand ils ſont fortement animés du deſir des richeſſes, ſe rendent pour l'ordinaire peu délicats ſur les moyens d'en obtenir. *Le gain*, dit Juvénal, *a toujours bonne odeur, quel qu'en ſoit le principe.* (88) Il faut, pour parvenir à la fortune, une conduite ſi baſſe, ſi rampante, ſi oblique, que les honnêtes gens ont de la peine à ſe prêter à mille démarches qui ne coûtent rien à ceux qui veulent s'enrichir à tout prix. Enfin, rien de plus difficile que d'acquérir de grands biens ſans faire quelques outrages à la probité. D'où l'on voit que l'occupation pénible de faire ſa fortune par ſoi-même, eſt aſſez incompatible avec une obſervation ſcrupuleuſe des regles de

(87) *Dives aut iniquus eſt, aut iniqui hæres.* S. HIERON. L'homme riche eſt injuſte, ou l'héritier d'un homme injuſte.—— » Beaucoup de méchants, dit le poëte Théognis, deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres; mais » nous ne voudrions pas changer notre vertu pour leurs richeſſes: » car la vertu reſte toujours, tandis que les richeſſes changent » de maîtres à tout moment. Voyez POETÆ GRÆCI MINORES. Quelqu'un diſoit à Sylla, qui ſe vantoit de ſa vertu, *Eh! comment ſerois-tu vertueux, toi qui, n'ayant rien hérité de ton pere, te trouves pourtant avoir de ſi grands biens?* Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE SYLLA. Un proverbe vulgaire dit qu'*heureux ſont les enfans dont les peres ſont damnés.*

(88) *Lucri bonus eſt odor ex re qualibet,*
JUVEN. SATYR. 14. VERS. 204.

la morale. La fortune ne paroît aveugle dans la distribution de ses faveurs, que parce que les hommes qui en seroient les plus dignes ne veulent pas les acheter au prix qu'elle y met communément. *Il est*, disoit Thalès, *aussi facile au sage de s'enrichir, qu'il est difficile de lui en faire naître l'envie.*

„ Il n'y a, dit Homere, que les ames honnêtes qui puissent être guéries". La morale, qui ne peut jamais s'écarter des regles immuables de l'équité, n'a point de préceptes pour des hommes avides, sans honneur, sans probité, qui ne trouvent rien de plus important que de faire leur fortune; ses leçons paroîtroient ridicules & déplacées si elles osoient s'adresser à des courtisans sans ame, à des exacteurs impitoyables, à des publicains qui s'engraissent du sang des peuples & qui s'abreuvent des larmes des malheureux. L'Equité naturelle ne seroit point écoutée de tous ceux qui se persuadent que la volonté des Princes rend juste la rapine & le vol, ni de ces hommes endurcis qui ne trouvent leur intérêt que dans l'infortune des autres.

La Morale ne donneroit pareillement que des conseils inutiles, ou trop vagues, à ceux des commerçants dont les profits les plus licites, ou permis par l'usage & les loix, ne sont pas toujours approuvés par une justice sévere: le Marchand est trop souvent Juge & partie dans sa propre cause, pour n'être pas fréquemment tenté de faire pencher la balance du côté de son intérêt particulier; cet intérêt se trouve communément prêt à lui suggérer des sophismes qu'il n'a ni le temps ni la volonté de bien se démêler. Enfin il faut bien de la force & de

Digitized by Google

la vertu pour qu'un homme dans le commerce ne ſuccombe pas ſouvent à la tentation de mettre à profit ſoit les beſoins, ſoit l'ignorance & la ſimplicité de ſes concitoyens. En général la morale, au riſque de n'être point écoutée, dira toujours aux hommes d'être juſtes, de réſiſter à la cupidité, de reſpecter la bonne foi, de craindre d'avoir un jour à rougir d'une fortune acquiſe aux dépens de la conſcience & de la probité, parce que ſa poſſeſſion ſeroit troublée ſoit par des remords importuns, ſoit par l'indignation publique, ſoit par des avanies.

QUAND l'opulence eſt le fruit du travail des ancêtres, il eſt encore aſſez difficile que celui qui en hérite ait appris l'art d'en bien uſer. Comment des peres dépourvus eux-mêmes de principes, de ſentimens louables & de vertus, en pourroient-ils inſpirer à leurs enfants? L'éducation des perſonnes nées dans l'opulence, ne ſe propoſe communément rien moins que de leur former un cœur juſte, ſenſible, bienfaiſant. Bien plus, elle réuſſit difficilement à leur donner le goût de l'étude & de la réflexion. Des Parents ignorants, & peu touchés des charmes de la vertu, laiſſeront leur fortune à des enfants qui leur reſſembleront. Des avares, des uſuriers, des concuſſionnaires, des monopoleurs, des courtiſans, des financiers, ſeroient-ils capables d'inſpirer à leurs deſcendants des ſentimens nobles & généreux, qui ſeroient incompatibles avec tous les moyens d'aller à la fortune? Bien plus, ces Parents ſi avides n'ont pas même le talent de leur apprendre à conſerver les richeſſes qu'ils leur laiſſeront; on remarque aſſez conſtamment, que l'opulence la plus énorme ſe transmet rarement juſqu'à la troiſieme génération;

la folie des enfans parvient très-promptement à diſſiper les tréſors accumulés par l'injuſtice des Peres. Le fils d'un courtiſan, d'un homme ſans cœur, d'un flatteur, eſt-il fait pour avoir quelque eſtime pour la vertu? un Pere faſtueux & vain, plongé dans le luxe & la débauche, daignera-t-il s'occuper à façonner l'ame de ſon fils, & à lui montrer la maniere de faire un uſage ſenſé des biens qu'il doit un jour poſſéder? Enfin le fils d'un homme qui nage dans l'abondance, ſera-t-il de lui-même tenté d'acquérir la modération, la douceur, les vertus, les talents & les connoiſſances qui peuvent un jour contribuer à ſon propre bien-être? Les enfants nés au ſein de l'opulence ne deviennent pour l'ordinaire que des furieux qui ſe croient tout permis. *La ſatiété*, dit Theognis, *fait naître la férocité* (89).

Des fortunes énormes, des richeſſes immenſes amaſſées dans peu de mains, annoncent un Gouvernement injuſte, qui s'embarraſſe fort peu de l'aiſance & de la ſubſiſtance du plus grand nombre de ſes ſujets. Cent familles ai-

(89) Plutarque obſerve, au ſujet de Sylla, que la fortune produiſit en lui un changement total, & le rendit farouche & cruel; & par ce grand changement, dit ce philoſophe, „ il donna „ lieu d'accuſer les grands honneurs & les grandes richeſſes, & „ de leur reprocher qu'elles ne permettent pas aux hommes de „ conſerver leurs premieres mœurs, mais qu'elle engendrent dans „ leurs cœurs l'emportement, la vanité, l'inhumanité, l'inſolence". Voyez Plut. vie de Sylla. La plupart des riches ſe font haïr du pauvre, non ſeulement par l'envie qu'ils excitent en lui, mais encore par le mal qu'ils lui font gratuitement, & par les incommodités qu'ils lui cauſent. Dans les grandes villes ſurtout, le peuple eſt perpétuellement embarraſſé, dans ſes travaux les plus néceſſaires, par les équipages toujours en mouvement des grands & des riches déſœuvrés, qui, dans la précipitation avec laquelle ils tâchent de fuir l'ennui, écraſent, renverſent impunément & ſans remords les malheureux qui ſe trouvent ſur leur chemin.

Digitized by Google

ſées ſont plus utiles à l'Etat que le riche engourdi dont les tréſors enfouis exciteroient l'activité de toute une Province. Des richeſſes réparties font le bien de l'Etat; elles augmentent l'induſtrie & conſervent les mœurs, que la grande opulence, ainſi que la profonde miſere, corrompent & détruiſent. La grande fortune enivre l'homme ou l'engourdit totalement. „ Les „ beaux habits, dit Démophile, gênent le „ corps; les grandes richeſſes génent l'eſprit". D'un autre côté, une grande indigence, comme on verra bientôt, ſollicite ſouvent au crime. Il n'eſt point de pays où l'on trouve des particuliers plus riches & autant de malfaiteurs que dans les nations opulentes. Thalès diſoit „ que „ la République la mieux ordonnée eſt celle „ où perſonne n'eſt ni trop riche ni trop pau„ vre". L'Etat de médiocrité fut toujours l'aſyle de la probité. Un Gouvernement eſt bien imprudent & bien coupable, quand il inſpire à ſes ſujets une paſſion effrénée pour les richeſſes: il anéantit par-là tout ſentiment d'honneur ou de vertu!

Le Philoſophe Cratès s'écrioit, *ô hommes! où vous précipitez-vous en prenant des peines pour amaſſer des richeſſes, tandis que vous négligez l'éducation de vos enfants à qui vous devez les laiſſer?* Rien ne modifie plus puiſſamment les hommes que l'éducation: l'exemple, l'inſtruction, les maximes des Parents, leur donnent les premieres impulſions. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans des nations infectées par le luxe, par la diſſipation & la débauche, tant de riches dépourvus des qualités néceſſaires pour ſe rendre heureux par leurs richeſſes, & enco-

Digitized by Google

re bien moins disposés à s'occuper du bien-être des autres. Le faste, la représentation, le besoin illimité de *vivre suivant son état*, dont la vanité se fait toujours une haute idée, les dépenses énormes qu'exigent des plaisirs recherchés, font que l'homme le plus opulent n'a jamais de superflu: une fortune immense lui suffit à peine pour faire face à tous les besoins que sa vanité, jointe au dégoût des plaisirs ordinaires, fait naître dans sa tête. Il n'est point de trésors capables de satisfaire les caprices & les fantaisies innombrables que le luxe, la dissipation & l'ennui, enfantent à tout moment: à peine les revenus des Rois pourroient-ils suffire pour appaiser la soif inextinguible d'une imagination déréglée.

L'ENNUI, comme on a déjà pu s'en convaincre, est un bourreau qui perpétuellement châtie au nom de la nature ceux qui n'ont point appris à régler leurs desirs, à s'occuper utilement, à mettre l'économie dans leurs amusements. Pourquoi voit-on sans cesse les grands & les riches montrer si rarement un front serein? C'est qu'au sein même des honneurs, de la fortune & des plaisirs, ils ne jouissent de rien; tous les amusements sont épuisés pour eux, il faudroit que la nature créât en leur faveur de nouvelles jouissances & de nouveaux organes. La bonne chere, la volupté, les spectacles, les plaisirs les plus variés, n'ont plus rien qui les touche; (90) rien ne les réveille; au milieu

(90) *Ipsæ voluptates eorum trépidæ, & variis terroribus inquietæ sunt; subitque, cum maxime exultantes, sollicita cogitatio; hæc quam diu?*

SENEC. DE BREV. VITÆ CAP. 16.

des fêtes les plus brillantes l'ennui les assiege, l'imagination les tourmente & leur persuade toujours que le plaisir doit se trouver à l'endroit où ils ne sont pas. Delà cette agitation, cette inquiétude convulsive que l'on remarque communément dans les Princes, les grands & les riches; ils semblent passer leur vie à courir pour chercher le plaisir, sans jamais en jouir lorsqu'ils l'ont sous les yeux: „ l'un, dit Lucrece, quitte son riche palais pour se dérober à „ l'ennui; mais il y rentre un moment après, „ ne se trouvant pas plus heureux ailleurs: cet „ autre se sauve à toutes brides dans ses terres, „ comme pour éteindre un incendie; mais à „ peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve l'ennui;..., il regagne la ville avec la „ même promptitude.... Chacun se fuit sans „ cesse". &c (91).

S'OCCUPER d'une façon utile, & faire du bien à ses semblables, voilà les seuls moyens d'échapper à l'ennui qui tourmente tant de riches pour lesquels il n'existe plus de plaisirs sur la terre. Les plaisirs des sens s'épuisent; le contentement puérile que peut donner la vanité, disparoît quand il est habituel; mais les plaisirs du cœur se renouvellent à tout moment, & le contentement inexprimable qui résulte de l'idée du bonheur que l'on répand sur les autres, est une jouissance qui jamais ne s'altere. *Essayez*

(91) Voyez *Lucrece Livre III.* „ Je croyois autrefois, ô Phanias! (faisoit dire Ménandre à un acteur) que ceux qui n'ont „ pas besoin de gagner leur vie, jouissoient d'un sommeil tranquille, & jamais ne s'écrioient *que je suis malheureux!* je „ pensois qu'il n'y avoit que le pauvre qui s'agitoit dans son lit „ Mais je vois maintenant que vous autres, qui passez pour-être „ heureux, n'êtes pas mieux que nous". Voyez PORTÆ MINORES GRÆCI.

de faire des heureux, pour être heureux vous-mêmes; voilà le meilleur conseil que la morale ait pour les riches.

ARISTOTE, en parlant des richesses, dit que *les uns n'en usent point, & que les autres en abusent.* Que l'homme riche seroit heureux, s'il savoit profiter des avantages que la fortune lui met entre les mains! Comment l'ennui pourroit-il l'assaillir, lorsqu'avec une ame sensible & tendre il posséderoit un esprit cultivé? Tout se changeroit en plaisirs sous la main du riche bienfaisant. Essuyer les larmes du malheureux, porter inopinément la consolation & la joie dans une famille affligée, réparer les injustices du sort quand il opprime le mérite infortuné, récompenser libéralement les services qu'on a reçus, déterrer & mettre au jour les talents flétris par l'indigence, exciter le génie aux découvertes utiles, savoir jouir en secret du bonheur de faire des heureux sans leur montrer la main de leur bienfaiteur, rendre à la gaieté le cœur d'un ami vertueux qui se trouve dans la détresse, par des travaux utiles à la Patrie occuper & faire subsister la pauvreté laborieuse, ranimer le cultivateur découragé, mériter les bénédictions & la tendresse des êtres dont on est environné; voilà des moyens sûrs de se procurer des jouissances durables & variées, de calmer l'envie que cause presque toujours une grande fortune, & même de faire pardonner les voies par lesquelles cette fortune a pu s'acquérir par d'injustes peres. Des descendants vertueux peuvent parvenir à faire oublier la source impure de leur opulence: l'indignation & l'envie se taisent à la vue du bon usage que l'homme de bien sait faire de ses richesses; il se rend heureux lui-

Digitized by Google

même en méritant les applaudiſſements de ſes concitoyens (92).

(92) L'Antiquité nous fournit, dans Pline le jeune, un exemple bien touchant de ce que peut l'opulence bienfaiſante. Cet homme excellent ſe montre dans ſes lettres perpétuellement occupé du ſort de ſes amis & de tous ceux qui l'entourent: à l'un il remet des dettes conſidérables; il ſe charge de payer celles d'un autre; il augmente la dot de la fille d'un ami qui n'eſt plus, afin de lui faire trouver un meilleur parti. Il vend une terre au-deſſous de ſa valeur pour enrichir à ſon inſu un homme qui lui eſt cher. Il fait à un autre ami un ſort qui le met à portée de vivre dans l'indépendance & le repos juſqu'à la fin de ſes jours. Il fonde une Bibliotheque à Côme ſa Patrie, ainſi qu'une maiſon d'aſyle pour les Orphelins. Enfin il nous apprend lui-même qu'une ſage économie, encore plus que ſa richeſſe, le mettoit en état de ſatisfaire ſon humeur bienfaiſante. *Voyez les lettres de Pline.*

Nous trouvons des diſpoſitions ſemblables dans Gillias citoyen d'Agrigente, qui, ſuivant Valere Maxime, ne parut s'occuper toute ſa vie qu'à faire de ſes immenſes richeſſes un uſage utile à ſes concitoyens. Il dotoit de pauvres filles; il venoit au ſecours de tous les malheureux; il exerçoit l'hoſpitalité indiſtinctement envers tous les étrangers; il approviſionnoit ſa Patrie dans les temps de diſette; en un mot, le bien de Gillias ſembloit être un patrimoine commun à tous les hommes. Voyez VALERE MAXIME LIVRE IV. CH. 8.

Que l'on compare la conduite de ces riches avec celle d'une foule de millionaires ſtupides, qui n'imaginent que des folies pour diſſiper leur fortune, ou qui ne ſongent qu'aux moyens d'en augmenter la maſſe. Des Traitans toujours avides, des Monopoleurs engraiſſés par les calamités nationales, des riches débauchés, des hommes livrés à la vanité du luxe, ne ſont guere touchés du bien public, auquel ils ne ſe croient aucunement intéreſſés. Quelle idée la poſtérité prendra-t-elle de notre ſiecle lorſqu'elle ſaura, qu'au milieu de Paris, de la capitale d'un Royaume opulent & puiſſant, où le luxe éleve chaque jour des monuments auſſi coûteux qu'inutiles, parmi tant de gens qui ne ſavent que faire de leur argent, il ne ſe trouve pas des perſonnes aſſez généreuſes pour contribuer à la réconſtruction des Ecoles de Médecine, qui ménacent depuis longtemps d'enſevelir ſous leurs ruines les maîtres & les diſciples de l'Art le plus intéreſſant! L'art de guérir n'eſt-il donc rien pour des inſenſés ſujets à tant d'infirmités? Des Salles de ſpectacles, des *Colliſées*, ſont-ils des monuments plus importans que le ſéjour de ceux qui veillent à la ſanté de tous les citoyens? Quelle honte pour une ville qui fait vivre dans l'abondance & le luxe des légions de farceurs, de chanteuſes, de baladins; & qui ne daigne rien faire pour favoriſer les études longues & pénibles des ſavants les plus utiles à la Société! Tandis qu'un Opéra corrupteur leve chaque année une contribution de *cinq* à *ſix cents mille livres* ſur un public déſœuvré, la Faculté de Médecine ne poſſede que *dix-huit cents livres* de rentes; ſes profeſſeurs ne reçoivent preſqu'aucun ſalai-

Digitized by Google

C'est sur-tout dans les campagnes où les riches, éloignés de l'atmosphere empestée des villes & de la contagion du luxe, trouveroient des occasions de faire un usage honorable de leur opulence, & de se montrer citoyens. Mais trop souvent accoutumés à l'air infecté des grandes Sociétés, au tourbillon des plaisirs frivoles, aux vices qui sont devenus des besoins pour eux, les riches regardent les capitales comme leur véritable Patrie; ils se croient en exil dans leurs terres, à moins d'y transporter les désordres, le bruit, les funestes amusements auxquels ils se sont habitués. Sans cela les plaisirs champêtres, les charmes de la nature, leur paroissent insipides; ils ignorent totalement le plaisir de faire du bien.

Ces plaisirs sont pourtant plus solides & plus purs que ceux dont se repaît la vanité. Peut-on leur comparer le futile avantage de se faire remarquer du vulgaire par des habits, des équipages, des livrées, des ameublements recherchés, & par tout le mépriſable étalage auquel le luxe attache un si haut prix? Le riche injuste peut-il se flatter de mériter l'estime publique en déployant insolemment aux yeux de ses concitoyens appauvris une magnificence insultante? Dans la crainte d'exciter l'indignation générale ces hommes, gorgés de la substance des peuples, ne feroient-ils pas mieux de dérober à tous les regards une opulence achetée par des iniquités & des crimes? L'amour-propre de ces favoris de Plutus peut-il les aveugler au point de croire qu'une nation, opprimée pour les enrichir,

re; & le Pauvre est dans l'impossibilité de se faire aggréger à un corps dont, s'il étoit secouru, il pourroit devenir l'ornement. O Athéniens! vous êtes des enfans.

leur pardonnera l'impudence avec laquelle ils osent étaler les fruits de leurs rapines? Non; les applaudissements & les hommages des flatteurs, des parasites, dont leur table est entourée, ne les persuaderont jamais de leur mérite; ils ne feront point taire les reproches d'une conscience inquiete: tout leur faste imposant, leurs repas somptueux, ne feront que des envieux de ceux même qu'ils prennent pour leurs amis. Les convives du Traitant enrichi, en l'aidant à consumer ses richesses, ne lui en ont aucune obligation; ils regardent sa dépense comme un devoir, comme une restitution faite à la Société; & qu'ils se chargent de recevoir en son nom. L'homme qui n'a que de la vanité, n'est pas fait pour avoir des amis; il n'a que des adulateurs, de lâches complaisants, prêts à lui tourner le dos aussi-tôt que les richesses, dont ils prennent assidument leur part, se seront écoulées (93).

On est tout surpris de voir les Grands & les riches abandonnés de tout le monde dès que la fortune les abandonne; mais il y auroit bien plus lieu d'être surpris si leurs prétendus amis en usoient autrement. Le riche fastueux & prodigue ne considere que lui-même dans les dépenses qu'il fait; c'est à sa propre vanité qu'il sacrifie sa fortune; c'est pour être applaudi qu'il répand l'or à pleines mains; c'est pour exercer une sorte d'empire sur des hommes avilis, qu'il les invite à venir prendre part à ses festins;

(93) Des voyageurs nous apprennent, qu'il se trouve des Mahométans qui se font scrupule de manger avec ceux qu'ils soupçonnent d'avoir mal acquis leur fortune. Un Calife de Bagdad s'étoit fait une loi de n'employer à se nourrir & se vêtir, que l'argent provenu du travail de ses mains.

Digitized by Google

ceux-ci comptent être quittes avec lui lorsqu'ils ont régalé sa sottise de la fumée de leur encens. En effet, le même homme qui consent à dépenser dans un repas des sommes suffisantes pour tirer toute une famille de la misere, ne se détermineroit jamais à faire une dépense beaucoup moindre si elle étoit ignorée. Bien plus, cet homme qui veut paroître si généreux & si noble aux yeux des flatteurs dont il est environné, ne voudroit, peut-être, pas leur donner en secret leur repas en argent.

Ce n'est ni la bienveillance, ni le desir d'obliger, qui sont les vrais mobiles du faste, & qui causent le dérangement des prodigues: c'est une vanité concentrée, qui très-souvent leur tient lieu de bonté, d'affection, d'amitié, & d'amour même. Rien de plus commun que de voir un homme riche se ruiner pour une Maîtresse, pour laquelle au fond du cœur il ne sent point d'amour; il ne veut que la gloire de supplanter ses rivaux, & de remporter à force d'argent la victoire sur eux. Comment d'ailleurs un tel homme pourroit-il se flatter de posséder le cœur d'une femme usée par le plaisir, & toujours prête à préférer l'amant qui mettra le plus haut prix à ses faveurs?

Les goûts, souvent ruineux, que des riches affectent, sont rarement vrais & sinceres; ils sont pour l'ordinaire uniquement fondés sur une sotte vanité, qui leur persuade qu'ils seront admirés comme des gens d'un goût exquis & rare, comme des *connoisseurs*, & sur-tout comme des hommes très-riches & très-heureux. C'est ainsi qu'un financier, privé de goût réel, rassemble souvent à grands frais une collection immense de curiosités dont il n'a nulle idée, de

Digitized by Google

livres qu'il ne lira jamais, de tableaux dont il ne ſait aucunement juger (94). Cependant il faut convenir que l'ennui a ſouvent autant de part que la vanité aux dépenſes inutiles qui dérangent les plus grandes fortunes; c'eſt lui qui détermine à payer cherement des objets faits pour dégoûter, ou du moins pour paroître inſipides, auſſi-tôt qu'on les a poſſedés; c'eſt à l'ennui des riches que ſont dues les productions ſi variées, ſi changeantes & quelquefois ſi bizarres de la mode, & qui ſemblent faire pardonner au luxe tout le mal que d'ailleurs il fait aux nations.

MAIS les conſolations paſſageres que le luxe fournit aux ennuis & à la vanité de quelques riches déſœuvrés, ne doivent pas le juſtifier des maux ſans nombre qu'il cauſe aux pauvres, c'eſt-à-dire, à la partie la plus nombreuſe de toute Société. Le luxe n'eſt avantageux qu'aux artiſans du luxe; il ne procure que des maux à la portion vraiment utile & laborieuſe des citoyens. Le prix qu'il en coûte à un riche ennuyé pour un chef-d'œuvre de la peinture ou de la ſculpture, pour une ſuperbe tapiſſerie, pour

(94) On peut aiſément remarquer que les artiſtes qui ſervent au luxe, les brocanteurs, les bijoutiers, les tailleurs, les marchandes de mode, les revendeurs de tableaux, &c. ſont communément peu délicats ſur les profits; accoutumés à traiter avec des dupes, ils deviennent ordinairement frippons. D'un autre côté en fréquentant les grands, ils contractent l'habitude de la fatuité. Voilà les gens que le luxe fait proſpérer aux dépens des cultivateurs & des citoyens utiles! Joignez aux gens de cette eſpece des filles de joie, des actrices, des proxénetes, des danſeurs, des frippons de toutes couleurs, & vous aurez la liſte des perſonnages intéreſſants que la corruption des mœurs fait briller, qui abſorbent plus ou moins promptement les facultés des hommes les plus opulents, & qui s'attirent même ſouvent des diſtinctions & des récompenſes de la part du Gouvernement. *Mendici, Mimæ, Balatrones, hoc genus omne.* HORAT. LIB. 1. SATYR. 2. VERS. 2.

les dorures dont il orne ſon Palais, pour un habit brodé, pour un bijou ſtérile, ſuffiroit quelquefois pour vivifier pluſieurs familles de cultivateurs honnêtes, bien plus néceſſaires à l'Etat que tant d'Artiſtes qui ne ſont que repaître les yeux ou les oreilles. Que l'homme de goût admire les productions ſublimes des arts, qu'il rende juſtice aux talents divers qui amuſent ſes yeux; mais le vrai ſage, toujours ſenſible aux afflictions & aux beſoins du plus grand nombre, ne pourra jamais les préférer aux arts utiles & néceſſaires à la Société, qui feroient ſubſiſter des millions de malheureux. Une Province défrichée & rendue fertile pour ſes habitants, des marais deſſéchés pour donner un air plus ſalubre, des canaux creuſés pour faciliter les tranſports, ſont pour un bon citoyen des objets plus intéreſſants que des Palais ornés des tableaux de *Raphaël*, des ſtatues de *Michel-Ange* accompagnés des jardins de *Le Nautre*.

Mais les riches, pour l'ordinaire, ne ſont pas accoutumés à s'occuper du bien qu'ils pourroient faire au peuple qu'ils mépriſent; ils aiment mieux lui faire ſentir leur puiſſance d'une façon propre à ſe faire haïr. Loin de diminuer l'envie des indigents, ils ſemblent la réveiller ſans ceſſe par une conduite arrogante & tyrannique. On diroit que les hommes à qui la fortune a donné tous les moyens de ſe faire aimer, ne ſavent s'en ſervir que pour ſe rendre odieux & mépriſables. Au lieu de ſoulager la miſere du pauvre, les riches ne ſemblent répandus ſur la terre que pour la multiplier: au lieu de féconder les terres arides & ſtériles, l'opulence & la puiſſance ne ſont que les ravager. Eſt-on heureux ſoi-même quand on ne voit autour de

de soi que des infortunés? Les richesses peuvent-elles avoir quelque chose de flatteur, quand elles ne font qu'attirer les malédictions & la haine de ceux dont elles pourroient concilier l'amour?

CHAPITRE IX.

Devoirs des Pauvres.

Avec quelle indignation un cœur sensible regardera-t-il le luxe, quand il s'appercevra qu'il endurcit le cœur des Princes, des Grands & des riches, dès qu'il est parvenu à leur forger des besoins infinis & toujours insatiables, qui les empêchent de soulager les miseres des peuples, en ne leur laissant jamais de superflu! De quel œil une saine Politique pourra-t-elle enviſager l'aversion que ce luxe inspire aux riches pour les campagnes que leurs richesses devroient ranimer? Ne gémira-t-elle pas en voyant ces campagnes, qui, loin d'être secourues, sont dépeuplées, pour procurer un nombre inutile de valets à l'opulence indolente? Enfin tout homme de bien ne sera-t-il pas sensiblement touché en voyant ces serviteurs, corrompus par l'exemple de leurs maîtres, porter jusques dans les dernieres classes de la Société la corruption & les vices dont ils se sont abreuvés dans les villes?

Dans un Etat corrompu les influences du luxe, funestes aux riches qu'il met en délire, se font sentir d'une façon plus cruelle encore aux pauvres & à tous ceux qui n'ont qu'une fortune bornée: ceux-ci veulent imiter de loin les

Digitized by Google

manieres, les dépenſes, le faſte des opulents & des Grands; chacun rougit de ſon indigence, & veut au moins la maſquer par ſa parure; le pauvre & l'homme peu aiſé, entraînés par le torrent, ſont néceſſités à ſuivre le ton faſtueux que les riches, les grands, les femmes, preſque toujours frivoles & vaines, donnent à la ſociété. Chacun ſe voit obligé de ſurpaſſer ſes facultés, ſous peine de ne pouvoir pas approcher des êtres faſtueux & peu humains qui ſeroient faits pour ſoulager & conſoler l'indigent: celui-ci ſe voit donc forcé de ſortir de ſon état, qui ne ſeroit pas un titre pour être ſecouru. Ainſi le malheureux, que ſes beſoins obligent de ſolliciter les Grands, eſt contraint, pour n'être point repouſſé par des valets inſolents, de faire de la dépenſe lors qu'il doit paroître devant ſes protecteurs; il craindroit de les bleſſer s'il leur laiſſoit appercevoir ſon infortune; il ſe ruine de peur d'être rebuté, & finit très-ſouvent par ne point obtenir les ſecours dans l'eſpérance deſquels il a dérangé ſes affaires.

Voilà comment les riches, incapables de ſe rendre eux-mêmes heureux, loin de procurer du ſoulagement ou du bien-être aux autres, leur font contracter leurs maladies! L'Epidémie de la Cour ſe répand dans les Cités, bientôt elle la répand dans les campagnes, où elle porte le germe de tous les vices, de tous les déréglements, & même de tous les crimes. C'eſt ainſi que la vanité ſe propage; le goût de la parure, ſi fatale à l'innocence, s'empare de l'eſprit du peuple; l'indolence & la pareſſe remplacent l'amour du travail; les mœurs ſe perdent dans l'oiſiveté, qui bientôt remplit la ſociété de brigands, de voleurs, de frippons, d'aſſaſſins, de

Digitized by Google

prostituées, que la terreur des loix ne peut aucunement réprimer. En décourageant le pauvre, en le dégradant par d'indignes préjugés, un mauvais gouvernement le force à se livrer au crime, qu'on ne peut arrêter sans détruire un grand nombre de victimes. Cette sévérité néanmoins ne corrige personne : en avilissant les hommes on les excite à tout oser ; en les rendant malheureux on ôte à la mort même ce qu'elle a de terrible. Rendez le pauvre heureux, délivrez-le de l'oppression ; bientôt il travaillera, il aimera la vie, il craindra de la perdre, il sera content de son état.

C'est toujours le Despotisme qui multiplie les fainéants. C'est l'exemple & l'oppression des riches & des puissants qui corrompent l'innocence du pauvre ; celui-ci, dans sa misère, est forcé de se prêter aux vices de ceux dont il a besoin pour subsister. Avec l'argent le débauché vient aisément à bout de séduire une fille, que le desir de se parer rendra facile à ses vœux : avec l'argent il rendra ses Parents même complices de son déshonneur. Enfin l'argent, triomphant de tout, fait que l'homme du peuple devient à tout moment l'instrument des caprices & des crimes de ceux qui veulent l'employer.

D'ailleurs le pauvre, accablé de l'idée de sa propre foiblesse, s'accoutume à regarder l'homme opulent comme un être d'une espece différente de la sienne, & faite pour être exclusivement heureuse ; il l'imite autant qu'il peut ; il devient avide & vain comme lui ; il desire de s'enrichir afin de jouir des avantages qu'il croit attachés aux richesses, & les voies les plus courtes lui paroissent les meilleures.

(95) Voilà comme le pauvre, dégoûté du travail, devient d'abord vicieux, puis criminel; il ne voit de reſſources que dans le vol, pour ſuppléer au travail qui le feroit honnêtement ſubſiſter.

C'EST l'avidité d'un Gouvernement tyrannique, ce ſont les extorſions de tant d'hommes qui veulent promptement s'enrichir, ce ſont les exemples funeſtes des riches libertins, qui peuplent les Sociétés d'un ſi grand nombre de fainéants, de vagabonds, de malfaiteurs, que la ſévérité des loix ne peut plus les ſupprimer. La rigueur des impôts, des ſervitudes, des corvées, dégoûte le cultivateur d'un labeur pénible par lui-même; il ne travaille plus, dès qu'il s'eſt apperçu que toutes ſes peines ne lui produiſent rien, & ne ſuffiſent pas pour le faire ſubſiſter; il aime mieux mendier ou voler, que de cultiver une terre ingrate que la tyrannie l'oblige de déteſter.

RIEN n'annonce d'une façon plus marquée la négligence & la dureté d'un Gouvernement, que la mendicité. Dans un Etat bien conſtitué tout homme, qui jouit de l'uſage de ſes membres, devroit être utilement employé; & celui que ſon ſort malheureux ou ſes infirmités empêchent de travailler, a des droits (96) ſur l'humanité

(95) ..... *Nec plura venena*
Miſcuit, aut ferro graſſatur ſæpius ullum
Humanæ mentis vitium, quam ſæva cupido
Immodici cenſûs.

JUVENAL. SATYR. XIV. VERS. 175. ET. SEQ.

(96) „ L'honnête pauvreté, dit Mr. Helvetius, n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence." *Voyez le livre* DE L'ESPRIT, *diſcours II. chap. VI. pag.* 81. *édit. in-4to.*

Digitized by Google

de ſes ſemblables, & devroit être ſoigné par ſes concitoyens, ſans qu'il lui fût permis de chercher à ſubſiſter par une vie vagabonde, trop ſouvent vicieuſe & criminelle. Pour peu qu'on y réfléchiſſe, on reconnoîtra que ces hôpitaux ſomptueux, que la pitié mal entendue fait élever au ſein des villes, ne font ſouvent, à grands frais, que redoubler les malheurs du pauvre, & les ſoulagent très-peu. Une humanité plus raiſonnée fourniroit aux malades des ſecours plus efficaces & plus grands dans leurs propres domiciles, & feroit épargner les dépenſes énormes d'une adminiſtration ruineuſe.

UNE compaſſion imprudente ſert encore à multiplier au ſein des nations une claſſe de malheureux connus ſous le nom de *Pauvres honteux*; rien de plus abuſif que la bienfaiſance exercée ſur des indigents de cette trempe qui, pour l'ordinaire, ne ſont que des fainéants orgueilleux. Le Pauvre ne doit point être honteux de ſa miſere, faite pour attendrir les cœurs ſenſibles, ou plutôt pour s'attirer les ſecours fixés par la Société. L'homme tombé dans l'indigence doit renoncer à ſa vanité primitive, pour ſe conformer à ſon humble état; le malheureux ceſſe d'intéreſſer, dès qu'il eſt orgueilleux. Enfin, au lieu de ſe livrer aux chimeres d'un orgueil pareſſeux, tout homme déchu doit chercher dans un travail honnête des reſſources, contre ſes infortunes, de quelque rang qu'il ſoit tombé.

L'HUMANITÉ, l'équité, l'intérêt général de la Société, ſe réuniſſent pour crier aux Souverains de ceſſer de faire des mendiants, de montrer quelque pitié à ces peuples dont ils troublent cruellement les travaux & la félicité,

Digitized by Google

& que ſouvent ils réduiſent au déſeſpoir. Loin de la ſaine Politique ces maximes affreuſes, qui perſuadent à tant de Princes que les peuples doivent être retenus dans la miſere pour être gouvernés avec plus de facilité. L'oppreſſion & la violence ne feront jamais que des eſclaves engourdis, ou des méchants déterminés, qui braveront les ſupplices pour ſe venger des injuſtices qu'on leur fait à tout moment éprouver. C'eſt aux Princes qu'il appartient de conſoler efficacement les malheureux, & de les ramener à la Vertu, que la morale leur prêchera vainement, tant que des Gouvernements iniques les forceront au crime.

Accoutumé dès l'enfance à des occupations très pénibles, l'homme du peuple n'eſt point malheureux de travailler; il ne l'eſt que lorſque ſon travail exceſſif ne lui fournit plus les moyens de ſubſiſter. La pauvreté eſt, dit-on, la mere de l'induſtrie; mais elle eſt auſſi la mere du crime quand cette induſtrie eſt découragée, quand elle eſt gênée, quand elle n'eſt récompenſée que par des impôts accablants. C'eſt alors que ſe changeant en fureur, elle devient fatale à la Société.

Une ſage adminiſtration doit donc faire enſorte que le pauvre ſoit occupé; elle doit, pour le bien de la Société, l'encourager au travail néceſſaire à la conſervation de ſes mœurs, à ſa propre ſubſiſtance, à ſa félicité. Il n'eſt point en politique de vue plus fauſſe que de favoriſer l'oiſiveté du peuple. La vraie ſource de la corruption des Romains partoit évidemment de la pareſſe qu'entretenoient dans le peuple les diſtributions fréquentes de grains, & les ſpectacles continuels que lui donnoient des ambitieux

Digitized by Google

qui cherchoient à captiver ſa faveur ou à l'endormir dans ſes fers. Sous les tyrans qui ravagerent cet Etat autrefois ſi puiſſant, le peuple dépravé s'embarraſſoit fort peu des cruautés que ces monſtres exerçoient ſur les citoyens les plus illuſtres; il ne demandoit que *du pain & des ſpectacles* (97). A ce prix Néron lui-même fut un Prince adoré de ſon vivant, regretté après ſa mort.

UNE Politique éclairée devroit faire enſorte que le plus grand nombre des citoyens poſſédât quelque choſe en propre; la propriété, attachant l'homme à ſa terre, fait qu'il aime ſon pays, qu'il s'eſtime lui-même, qu'il craint de perdre les avantages dont il jouit. Il n'eſt point de patrie pour le malheureux qui n'a rien. Mais dans preſque tous les pays les riches & les Grands ont tout envahi; ils ſe ſont emparés de la terre pour ne la cultiver que foiblement ou point du tout: des Parcs démeſurés, des jardins ſans bornes, des forêts immenſes, occupent des terrains qui ſuffiroient pour employer tous les bras des fainéants que l'on rencontre dans les cités & les campagnes. Si les ri-

(97) *Panem & circenſes.* Juvenal. Satyr. 10. vers. 81. Plutarque dit que Xerxès, voulant punir les Babyloniens d'une révolte, les obligea de quitter les armes, de danſer, de chanter, de ſe livrer à la débauche.—— „ Numa partagea des terres aux „ pauvres, citoyens, afin que, tirés de la miſere, ils ne fuſſent plus „ dans la néceſſité de mal faire, & pour que, livrés à la vie „ champêtre, ils s'adouciſſent & ſe cultivaſſent eux-mêmes en „ cultivant leurs champs." Voyez PLUTARQUE DANS LA VIE DE NUMA. Les troubles d'Athènes, les folies qui anéantirent cette république frivole & corrompue, doivent être attribués aux extravagances & à la perverſité des citoyens oiſifs & pauvres nommés *Thètes*, dont l'eſprit étoit gâté par la fainéantiſe, les flatteries des Orateurs, & des Spectacles continuels. Les Athéniens en général avoient de l'eſprit, de la fineſſe & du goût, mais très-peu de vertu; ils avoient ſoin de la punir toutes les fois qu'elle bleſſoit leurs yeux malades & jaloux. Voyez XENOPHON, ŒCONOM.

Digitized by Google

ches renonçoient, en faveur des indigents, aux poſſeſſions ſuperflues qu'ils ont entre les mains, & dont ils ne ſavent tirer aucun profit réel, leurs propres revenus ſeroient conſidérablement augmentés, la terre ſeroit mieux cultivée, les récoltes ſeroient plus abondantes, & les pauvres, ſi ſouvent incommodes à la nation, deviendroient d'utiles citoyens, auſſi heureux que leur Etat le comporte. Gélon menoit ſouvent lui-même les Syracuſains aux champs, afin de les exciter à l'agriculture.

Ne nous y trompons pas, l'indigence n'exclut point le bonheur ; (98) elle eſt capable d'en jouïr plus ſûrement, par un travail modéré, que l'opulence perpetuellement engourdie ou ſans ceſſe agitée par les beſoins continuels de ſa folle vanité. La pauvreté occupée a des mœurs ; la pauvreté craint de déplaire ; la pauvreté a des entrailles ; l'indigent eſt ſenſible aux maux de ſes ſemblables, auxquel il eſt lui-même expoſé : s'il eſt privé d'une foule de jouiſſances, il eſt, à l'ennui près, au même point que le riche, dont le cœur épuiſé ne jouit de rien & ne connoît plus de plaiſirs aſſez piquants. Les deſirs du pauvre ſont bornés, comme ſes beſoins ; content de ſubſiſter, il n'étend guere ſes vues ſur l'avenir ; poſſédant peu, il eſt exempt des allarmes qui troublent à chaque inſtant le repos de l'opulence & de la grandeur qu'il croit ſi dignes d'envie : ne tenant rien de la fortune, il craint peu ſes revers. „ C'eſt, dit Epicure, „ une choſe eſtimable que la pauvreté, pourvu „ qu'elle ſoit tranquille & contente de ſon ſort ;

(98) ..... *Neque divitibus contingunt gaudia ſolis :*
Nec vixit malè, qui natus moriensque fefellit.
HORAT. EPIST. XVII. LIB. I. VERS. 9. 10.

„ on eſt riche auſſi-tôt que l'on eſt familiariſé „ avec la diſette : ce n'eſt pas celui qui a peu „ qui eſt pauvre, c'eſt celui qui ayant beaucoup „ deſire d'avoir encore davantage. — Veux-tu „ être riche, dit-il encore, ne ſonge point à „ augmenter ton bien, diminue ſeulement ton „ avidité (99)".

C'est du ſein de la pauvreté que l'on voit communément ſortir la ſcience, le génie & les talents. Homere, ce chantre immortel de la Grece, donna l'immortalité à ces Héros fameux dont, ſans lui, les noms ſeroient enſevelis dans un éternel oubli. Virgile, Horace, Eraſme, naquirent dans l'obſcurité. C'eſt aux talents divers des hommes dont l'indigence a développé le génie, que les Rois, les Conquérants, les Généraux, ſont redevables de leur gloire. C'eſt aux lumieres des ſavants, qui ſouvent ont vécu dans l'indigence & la détreſſe, que les Sociétés ſont redevables des plus grandes découvertes ; c'eſt à des hommes qu'ils ont l'ingratitude de mépriſer, que ces Grands ſi fiers & ces riches ſi vains doivent chaque jour leurs amuſements & leurs plaiſirs.

De quel droit les riches & les Grands dédaigneroient-ils donc le pauvre ? celui-ci devroit trouver en eux des bienfaiteurs & des appuis contre la violence & les rigueurs du ſort ; au lieu de le flétrir par des mépris cruels, qu'ils le regardent comme un citoyen fait pour les in-

(99) Le chemin le plus court pour s'enrichir, ſuivant Séneque, c'eſt le mépris des richeſſes. *Breviſſima ad divitias, per contemptum divitiarum, via eſt.* *Voyez* SENEC. EPIST. 88. Il dit encore ailleurs, *ſi ad naturam vives, nunquam eris pauper ; ſi ad opiniones, nunquam eris dives.* En décourageant le luxe un Roi pourroit tout d'un coup enrichir toute ſa cour, & ſoulager tout ſon peuple.

téreſſer par ſa miſere même, néceſſaire à leur bien-être, ſouvent bien au-deſſus d'eux par des talents qu'ils devroient reſpecter. Qu'ils ſe ſouviennent que dans ſa cabane l'indigence ou la médiocrité jouiſſent quelquefois d'une félicité pure, inconnue de ces mortels qui habitent des Palais élevés par le crime (100). Que l'indigent, trop ſouvent envieux, demeure convaincu que l'innocence occupée eſt infiniment plus heureuſe que la grandeur & l'opulence, qui rarement ſavent mettre des bornes à leurs deſirs.

Que le pauvre ſe conſole donc, & ſe conforme à ſon humble fortune; il a droit de prétendre aux ſecours & aux bienfaits de ſes concitoyens plus fortunés, dès qu'il travaille utilement pour eux. S'il a beſoin des riches & des Grands, qu'il leur montre la ſoumiſſion, la déférence, les reſpects & les ſoins qu'ils ont droit d'en attendre en échange de leur aſſiſtance & de leur protection. Qu'il s'efforce de gagner leur bienveillance par des voies honnêtes & légitimes, par la douceur & la patience convenables à ſon état, & non par des baſſeſſes ou des infamies que le vice tyrannique peut exiger. Lorſqu'il trouve dans les Grands des protecteurs de ſa foibleſſe, dans les riches des conſolateurs de ſa miſere, qu'il les paie fidelement par ſa reconnoiſſance; mais que jamais une lâche crainte ou une indigne complaiſance ne lui faſſent ſacrifier ſon honneur & ſa conſcience. L'honneur du pauvre, ainſi que celui du citoyen le

(100) ..... *Licet ſub paupere tecto*
Reges & regum vitæ præcurrere amicos.

Horat. Epis. 10. lib. I. vers. 32. 33.

Digitized by Google

plus illuſtre, conſiſte à s'attacher fermement à la vertu. La probité, la bonne foi, la droiture, la fidélité à remplir ſes devoirs, ſont des qualités plus honorables que l'opulence ou la grandeur lorſqu'elles en ſont dépourvues. Eſt-il rien de plus noble & de plus reſpectable que la vertu qui ne ſe dément pas au ſein même de la miſere, & qui refuſe d'en ſortir par des moyens déshonnêtes, que les riches & les grands, ſans aucuns beſoins urgents, ne rougiſſent pas d'employer? La pauvreté noble & courageuſe d'un Ariſtide, ou d'un Curius, ne fut-elle pas plus honorable que l'opulence d'un Craſſus ou d'un Trimalcion?

Si la vertu eſt aimable dans quelque état qu'on la trouve, elle eſt plus vénérable & plus touchante encore dans l'indigent & le malheureux, que tout ſemble en dégoûter. La probité ſe rencontre plus communément dans la médiocrité ſatisfaite de ſon ſort, que chez la grandeur ambitieuſe & toujours inquiete, chez l'opulence toujours avide, chez l'indigence profonde que tout invite au mal.

Il ſeroit preſque impoſſible d'entrer dans le détail des devoirs que la morale impoſe à toutes les claſſes diverſes dans leſquelles les nations ſont partagées: on ſe contentera donc de leur repréſenter que la probité, l'intégrité, la vertu, non ſeulement ſont propres à faire conſidérer chacun dans ſa ſphere, mais encore peuvent être utiles à ſa fortune. Le Marchand de bonne foi, & qui s'eſt acquis la réputation de ne jamais tromper, ne manquera pas d'être préféré à ſes concurrents; des profits modiques & ſouvent réitérés, accompagnés d'une conduite économe & réglée, menent plus ſûrement à l'opu-

Digitized by Google

lence que la fraude ; celui que l'on a trompé d'une façon marquée, n'eſt point tenté de ſe faire tromper une autre fois. L'artiſan raiſonnable, attentif, conſciencieux, ſera plus recherché que celui que ſa négligence, ſa crapule & ſes vices rendent inexact & frippon.

La Morale eſt la même pour tous les hommes grands ou petits, nobles ou roturiers, riches ou pauvres ; ſes leçons peuvent être entendues par le Monarque & le laboureur ; elles leur ſeront également utiles & néceſſaires ; & leur pratique procure des droits également fondés à l'eſtime publique. Un Prince, dont les injuſtices produiſent la diſette dans ſes Etats, eſt il un homme plus eſtimable que le cultivateur qui les vivifie en faiſant ſortir des moiſſons de la terre ? (101). Un citoyen laborieux n'eſt-il pas préférable à tant de grands inutiles à la Patrie qu'ilsd évorent ? Un négociant honnête, un artiſan induſtrieux, ſont-ils donc plus mépriſable, que le Seigneur injuſte qui refuſe de payer ce qu'il leur doit ? Enfin l'homme de lettres indigent, qui conſacre ſes veilles à l'inſtruction ou aux amuſements de ſes concitoyens, ne mérite-t-il pas d'être plus conſidéré que l'opulent imbécille qui affecte de mépriſer les talents ?

Que l'homme pauvre, qui vit de ſon labeur & de ſon induſtrie, ceſſe d'être mépriſé par ces hommes altiers qui le jugent d'une autre eſpece que la leur. Que le citoyen obſcur ne

(101) Les anciens ont fait des Dieux de tous les inventeurs de l'agriculture. Les Scythes diſoient que la charrue leur étoit tombée du ciel. Chez les modernes le cultivateur eſt un être abject, exclu de tout privilege, mépriſé & ſouvent maltraité par les riches & les nobles, communément écraſé par les Gouvernements.

Digitized by Google

gémiſſe plus de ſon ſort, qu'il ne ſe croie plus malheureux, qu'il ne ſe mépriſe point lorſqu'il remplit honnêtement ſa tâche dans la Société. Content de ſon état, qu'il ne porte point envie aux courtiſans inquiets, aux Grands rongés de deſirs & troublés par des allarmes continuelles, aux riches que rien ne peut ſatisfaire. La médiocrité fait que, placé à l'écart, on jouit du mouvement de ce monde ſans en éprouver les embarras.

Que le cultivateur ſi reſpectable, & ſi peu reſpecté par les inſenſés qu'il nourrit, qu'il enrichit, qu'il vêtit, ſe félicite d'ignorer cette foule de beſoins, de frivolités & de peines dont les favoris de la fortune ſont journellement tourmentés. Que l'habitant des champs, dans ſa paiſible chaumiere, ſente le bonheur d'être exempt des ſoucis qui voltigent dans les villes ſous les lambris dorés. Que ſur l'humble grabat, où profondément il repoſe, il ne rêve pas au duvet ſur lequel le crime agité cherche en vain le ſommeil. Qu'il s'applaudiſſe de la ſanté, de la vigueur que lui procurent des repas frugals & ſimples, en comparant ſes forces avec la foibleſſe & les infirmités de ces intempérants, dont les mets les plus piquants ne réveillent plus l'appetit (102). Lorſqu'en rentrant dans ſa cabane, après le coucher du ſoleil, il trouve le ſouper préparé par ſa laborieuſe ménagere, accueilli, careſſé par des enfans

(102) Virgile a bien décrit le bonheur du cultivateur dans ces vers:

Interea dulces pendent circum oſcula nati:
Caſta pudicitiam ſervat domus: ubera vaccæ
Lactea demittunt, &c.

Voyez Virgil. Georgic. lib. III. vers. 523.

charmés de son retour, ne doit-il pas préferer son sort à celui de tant de riches obligés de fuir leur propre maison, où ils ne trouvent souvent que des femmes de mauvaise humeur & des enfans rebelles? Que le laboureur apprenne donc à se plaire dans son état; qu'il sache que le nourricier de son pays est un homme plus libre, plus heureux, plus digne d'estime, que le Grand avili, que le guerrier féroce, que le courtisan servile, que le traitant affamé, qui désolent la patrie, sans pouvoir se rendre eux-mêmes heureux par tout le mal qu'ils font à leurs concitoyens.

Il existe donc une félicité pour ces êtres que l'opulence & la grandeur regardent comme les rebuts de la nature humaine, & que pourtant ils s'empressent si peu de soulager. Il existe pour les indigents une morale, capable d'être saisie par les esprits les plus simples, encore bien mieux que par les esprits exaltés que l'on ne peut convaincre, ou que par ces cœurs endurcis que rien ne peut amollir. Il est bien plus facile de faire sentir les avantages de l'équité à celui que sa foiblesse expose à l'oppression, qu'à des Princes, des nobles, des riches, qui font consister leur bien-être & leur gloire dans le pouvoir d'opprimer. Il est plus aisé de faire naître les sentiments de la compassion, de l'humanité, dans celui qui souffre souvent lui-même, que dans ces hommes que leur état semble garantir des miseres de la vie. Enfin l'on a moins de peine à contenir les passions timides de l'indigent que ses malheurs n'ont pas encore conduit au crime, que les passions indomtables des Tyrans, qui croient n'avoir rien à craindre sur la terre. L'ignorance heureuse, dans laquelle

Digitized by Google

le pauvre vit, de mille objets divers qui tourmentent l'esprit du riche, l'exempte d'une infinité de besoins & de desirs; accoutumé aux privations, il s'abstient des choses nuisibles que tant de gens ne peuvent se refuser sans douleur.

Ainsi les Moralistes, qui d'ordinaire se proposent uniquement l'instruction des classes les plus florissantes de la société, ne devroient pas dédaigner celle des êtres les moins favorisés par le sort; en proportionnant les leçons de la Morale à l'état & à la capacité du pauvre, le Sage mériteroit autant de gloire & pourroit recueillir plus de fruits, qu'en annonçant aux puissants de la terre des vérités stériles ou déplaisantes. Mais on regarde communément le peuple comme un vil troupeau, peu fait pour raisonner ou pour s'instruire, & qui doit être trompé, afin de pouvoir être impunément opprimé.

CHAPITRE X.

Devoirs des Savants, des Gens de Lettres des Artistes.

De tout temps, & dans tous les pays, les talents de l'esprit ont mérité à ceux qui les possédoient l'estime & la considération de leurs concitoyens, & leur ont fait assigner un rang honorable & distingué. Bien plus, dans l'origine des nations les hommes les plus éclairés, les plus expérimentés, les plus instruits, ont acquis tant

Digitized by Google

de crédit ou d'aſcendant ſur les peuples, que ceux-ci reçurent avec reconnoiſſance les loix qu'ils leur dicterent: ils les regarderent comme des oracles, comme des êtres ſurnaturels. Les *Prêtres* en Egypte, les *Chaldéens* en Aſſyrie, les *Mages* en Perſe, les *Brachmanes* dans l'Indoſtan, les *Philoſophes* chez les Grecs, furent des perſonnages que leurs lumieres firent reſpecter également des Souverains & des peuples auxquels ils ſe rendirent utiles par leurs connoiſſances, leurs découvertes, leur ſcience, fruits de leurs recherches & de leurs méditations. L'hiſtoire nous les montre comme les inventeurs des mythologies, des religions, des cultes & des légiſlations qui s'établirent chez la plupart des nations de la terre. Les premiers ſavants ſont ſouvent devenus les premiers Souverains. „ Ceux, dit le grand auteur de *l'eſprit* „ *des loix*, qui avoient inventé des arts, fait la „ guerre pour le peuple, aſſemblé des hom„ mes diſperſés, ou qui leur avoient donné „ des terres, obtenoient le Royaume pour eux, „ & le tranſmettoient à leurs deſcendants. Ils „ étoient Rois, Prêtres & Juges (103)".

Ainsi la conſidération publique pour ces hommes divins & rares ne fut point ſtérile; les Prêtres, jouiſſant de la confiance des peuples, furent richement dotés par la reconnoiſſance nationale; ils eurent des immunités & des privileges qui les mirent à portée de vaquer tranquillement à leurs méditations, à leurs fonctions reſpectées, aux recherches dont la Société pouvoit tirer quelque fruit. En conſéquence, ces

(103) *Voyez L'eſprit des loix liv. 1.*

Digitized by Google

ces perſonnages révérés, livrés à la contemplation & à l'expérience, ſe trouverent à portée de faire des découvertes utiles ou curieuſes, & les peuples les prirent pour des êtres d'un ordre ſupérieur qui commerçoient avec le ciel. Les nations furent redevables à ces premiers ſavants de la Théologie, de l'Aſtronomie, de la Géométrie, de la Médecine, de la Phyſique & d'un grand nombre d'arts capables de contribuer ſoit aux travaux, ſoit aux agréments de la vie. Quelque informes que fuſſent les premieres notions de ces ſpéculateurs, elles parurent ſublimes à des ſauvages dépourvus d'expérience; & pour les leur faire encore plus reſpecter, on les enveloppa d'allégories, d'énigmes & de myſteres; intelligibles pour les ſeuls Prêtres, ils ſervirent à perpétuer leur aſcendant ſur les peuples.

C'EST ainſi que la ſcience, les talents de l'eſprit, l'induſtrie & la ruſe, éleverent les ſavants au-deſſus des autres; c'eſt ainſi que les Prêtres, qui poſſédoient excluſivement les connoiſſances intéreſſantes pour les nations, furent regardés comme leurs guides; ils paſſerent pour les interprêtes des Dieux, devant leſquels les Princes & les peuples demeurerent proſternés. D'où l'on voit que l'utilité ſociale fut la ſource primitive de la vénération que les hommes ont marquée dans tous les ſiecles au ſacerdoce, ainſi que des honneurs, des richeſſes, des privileges par leſquels ils l'ont amplement récompenſé.

TELLE eſt la véritable origine des ſciences & des arts qui, de ſiecle en ſiecle, ſe ſont plus ou moins perfectionnés, & que chaque jour peut enrichir de découvertes nouvelles. Des peuples ignorants furent curieux, inquiets, ſu-

perſtitieux ; frappés du ſpectacle des aſtres leur foibles yeux n'y découvrirent que des ſujets d'étonnement ; des Prêtres obſervateurs prétendirent avoir le ſecret d'y lire leurs deſtinées ; cette curioſité fit naître l'aſtronomie ; celle-ci ne fut au commencement que *l'aſtrologie judiciaire*, ſcience trompeuſe que les lumieres poſtérieures ont fait juſtement mépriſer par les perſonnes ſenſées. Pour l'homme dépourvu d'expérience tout eſt miracle ; conſéquemment la Médecine, la Phyſique, la Chymie, la Botanique, &c. dans leur berceau, furent des ſciences *magiques*, fondées ſur le commerce ſuppoſé des Prêtres avec les Dieux. L'Ignorance ayant fait naître le goût du merveilleux, celui-ci fit éclore à ſon tour la Poéſie, qui l'orna de ſes charmes, qui contribua plus que toute autre choſe à enflammer l'imagination des hommes pour les objets qu'on voulut leur faire admirer & reſpecter, enfin qui grava profondément dans les eſprits les notions, les hiſtoires, les fables dont on voulut les occuper.

La morale de ces premiers docteurs des peuples fut encore une ſcience ténébreuſe ; faute de connoître ſuffiſamment la nature de l'homme & les motifs les plus capables de l'exciter à la vertu & de le détourner du mal, on ne lui préſenta que des motifs ſurnaturels, des idées vagues de ſes devoirs ; au lieu de les établir ſur ſes rapports avec les autres hommes, on les fonda ſur ſes rapports avec des puiſſances cachées, par qui l'on ſuppoſoit le monde gouverné, & dont on pouvoit s'attirer la bienveillance ou la colere. On imagina de plus pour les peuples des pratiques & des cérémonies, par leſquelles on prétendit que l'on pouvoit rendre

Digitized by Google

ces puiſſances favorables, ou déſarmer leur fureur.

Ce n'eſt pas dans un monde inviſible & inconnu qu'il faut aller puiſer les devoirs de l'homme ſur la terre qu'il habite, c'eſt dans les beſoins de ſa nature, c'eſt dans ſon propre cœur que l'on doit les puiſer. Ce n'eſt pas dans la faveur ou la colere des puiſſances inviſibles qu'il faut chercher des motifs pour inviter l'homme au bien ou le détourner du mal, c'eſt dans l'affection & la haine de ſes ſemblables, qu'il a toujours devant les yeux. Des cérémonies & des rits ne purifient point le cœur de l'homme; ils ne font le plus ſouvent qu'endormir ſa conſcience.

Mais on ſe crut obligé de conduire des peuples groſſiers & ſauvages par l'enthouſiaſme, ſoit parce qu'on voulut les tromper, ſoit parce qu'on les regarda comme incapables d'être conduits par la raiſon. Conſéquemment la ſcience des mœurs & la Politique, chez les premiers Savants ou Prêtres, fut étayée par des fables. On a lieu de ſoupçonner en effet que les Mythologies religieuſes, que l'on voit établies dans les contrées diverſes de notre globe, ne ſont que la ſcience primitive & groſſiere de la nature & de l'homme, ornée par la Poéſie, conſacrée par la religion, enveloppée de myſteres afin de la rendre vénérable aux yeux des peuples, toujours bien plus avides du merveilleux que de principes ſimples & raiſonnés. On voulut en tout temps tromper, étonner, aveugler les hommes, pour les engager à remplir leurs devoirs. Une doctrine ſimple & raiſonnable n'étoit point encore trouvée; d'ailleurs elle n'eût pas été conforme aux vues politiques des premiers inſtituteurs des

Digitized by Google

nations; ceux-ci traiterent leurs disciples comme des enfans, qu'il faut séduire par des contes, des récits étonnants, des prodiges. La clarté & la simplicité sont les derniers efforts de la science, & ne conviennent aux hommes que dans leur maturité. „ Les hommes, dit Taci„ te, sont toujours plus portés à croire ce „ qu'ils n'entendent point; ils trouvent plus de „ charmes dans les choses obscures, que dans „ celles qui sont claires & faciles à compren„ dre." Euripide avoit dit avant lui, qu'*il y a dans les ténèbres une sorte de majesté.* Lucrece disoit aussi, que *la stupidité n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux* (104).

Ainsi les premieres connoissances, qui furent données aux nations, sortirent communément des nuages de l'Imposture. Par une fatalité trop ordinaire, les hommes moins ignorants que les autres sont tentés d'en faire des dupes d'abord, & par la suite des esclaves. C'est sur cette politique peu sincere qu'est sans doute fondé l'esprit mystérieux qu'on voit regner dans l'antiquité; cet esprit, pendant un grand nombre de siecles, infecta les écrits des Philosophes les plus célebres, qui, par état, sembloient faits pour éclairer le genre humain en lui montrant la vérité si nécessaire à son bonheur.

En conséquence de ces principes les docteurs des nations firent descendre leurs préceptes du Ciel; c'est ainsi que *Brama* présenta aux habitans de l'Indostan une doctrine, des loix & des pratiques, qu'il dit avoir reçu du maître

(104) *Omnia stolidi magis admirantur, amantque, Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.*

Voyez Lucret. Lib. I. vers. 642.

Digitized by Google

invisible du monde. C'est ainsi qu'*Osiris*, après avoir reçu du ciel l'art de l'agriculture, devint le Législateur, le Souverain, & même le Dieu tutélaire de l'Égypte; c'est ainsi que *Zoroastre*, au nom d'Oromase, régla le culte, les mœurs & les devoirs des habitants de la Perse. D'après les mêmes idées *Orphée* instruisit les Grecs, & fonda les mysteres d'Eleusis; *Numa* donna ses Loix aux habitants de Rome; *Mahomet* aux Arabes, &c. Tous ces législateurs, trouvant dans les peuples grossiers une passion forte pour le merveilleux, un grand respect pour les énigmes & les mysteres, en profiterent habilement pour les soumettre à leur empire. (105). Un langage obscur irrite la curiosité, des notions merveilleuses étonnent les esprits & mettent les cerveaux en travail. Semblable au tonnerre, une Science entourée de nuages fait considérer ceux qui se vantent de la posséder; mais si elle leur est avantageuse, elle est inutile ou nuisible aux progrès de l'esprit humain, qu'elle amuse sans profit, & qu'elle retient dans une longue enfance.

C'est évidemment de l'Egypte & de la Phénicie que les Grecs reçurent leur culte, leurs premieres notions sur la nature & sur la morale, en un mot leur *Philosophie*. Pythagore, comme on l'a dit ailleurs, alla chercher sa science

(105) „ Le vrai champ & sujet de l'imposture, dit Montaigne, „ sont les choses inconnues: d'autant qu'en premier lieu l'étrange- „ té même donne crédit; & puis n'étant point sujettes à nos „ discours ordinaires, elles nous ôtent les moyens de les com- „ battre." Voyez Liv. 1. ch. 31. César avoit dit avant lui, que par un vice commun de la nature nous avons plus de confiance dans les choses invisibles, cachées, inconnues, & nous en sommes plus troublés. *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur.* DE BELLO CIVILI LIB. II. SECT. 4.

Digitized by Google

myſtique dans les écoles des Prêtres Egyptiens & des Savants de Chaldée. Platon, après lui, puiſa dans la même ſource la doctrine ténébreuſe & ſublime qu'il répandit dans ſa Patrie (106). La Grece peu-à-peu ſe remplit de Philoſophes & de penſeurs, qui s'attirerent de la conſidération par leurs ſyſtêmes & leurs découvertes, adoptées enſuite par les Romains: ces conquérants les communiquerent aux différents peuples ſoumis à leur Empire: c'eſt de leurs mains que les modernes ont reçu les connoiſſances dont ils jouiſſent, & qu'ils doivent chercher à perfectionner, à ſimplifier, à rendre plus claires & plus utiles.

Ainsi les ſciences & les talents de l'eſprit furent de tout temps en honneur parmi les peuples. Cet aſcendant de la ſcience s'eſt montré dans toutes les contrées de la terre. Depuis un grand nombre de ſiecles *Confucius*, par les préceptes moraux qu'on lui attribue, gouverne encore la Chine; ſa mémoire y eſt toujours chere; ſes maximes y ſont reſpectées comme des oracles par les féroces Tartares-mêmes, qui

(106) Platon paroit même avoir enchéri ſur le ton myſtérieux des Prêtres Egyptiens; il ſemble reprocher à ceux-ci *d'avoir fait un tort irréparable aux ſciences en inventant l'écriture.* Cependant l'écriture eſt l'unique moyen de répandre & de conſerver les connoiſſances humaines; les ſauvages demeurent dans l'enfance parce que les découvertes, les expériences, les réflexions de leurs ancêtres, faute d'écriture, ſont toujours perdues pour eux. Chaque race, dépourvue des ſecours de cet art, eſt forcée de recommencer, ſur nouveaux frais. Il faut parler clairement pour être utile aux hommes. Le ſavant myſtérieux & caché n'eſt propre qu'à embrouiller les eſprits & retarder leurs progrès; un tel homme n'eſt pas un bienfaiteur du genre humain. La vérité donne tout leur luſtre aux ſciences: celui qui mépriſe la vérité, & lui préfere une vaine éloquence, n'eſt qu'un vain charlatan. Un grec, parlant de Pythagore, a dit: *Pythagore l'anchanteur, qui n'aime que la vaine gloire, & qui affecte un langage grave & myſtérieux, pour attirer les hommes dans ſes filets.* Voyez *Plutarque vie de Numa.*

Digitized by Google

plus d'une fois ont ſubjugué ce vaſte Empire ; pour parvenir aux places il faut avoir étudié les livres de ce ſage, à qui l'on rend un culte, & que l'on a ſurnommé *le Roi des Lettrés.* Ces hommages rendus par une nation à la mémoire de cet homme célebre, prouvent au moins que les Chinois, tout corrompus qu'ils ſont, ſe croient obligés de montrer à l'extérieur de la vénération pour les talents & la vertu, lors-même qu'ils en ſont totalement dépourvus. Nonobſtant leur reſpect pour les écrits attribués à Confucius, les Chinois ſont miſérables & ſans mœurs parce qu'ils vivent ſous un Gouvernement Deſpotique & barbare, fait pour mettre des obſtacles invincibles aux progrès de la vraie ſcience, & pour rendre inutiles les leçons de morale la plus ſenſée (107).

Si pendant pluſieurs ſiecles la ſcience fut mépriſée en Europe, & parut languir dans l'oubli, cet état d'abjection doit être attribué à la confuſion & aux troubles produits par les révolutions & les guerres continuelles dont les nations furent agitées. Alors l'eſprit humain retom-

(107) Nous obſerverons en paſſant que la Morale de ce Sage fameux, telle qu'elle nous a été tranſmiſe par quelques Miſſionaires Européens, n'eſt pas faite pour nous donner une haute idée des lumieres des Chinois. Les ouvrages attribués à *Confucius* & à ſon diſciple *Mentzius*, ne renferment que des maximes communes & triviales, qui ne peuvent aucunement être comparées à celles des Grecs & des Romains : d'ailleurs ces écrits, ſi vantés par quelques modernes, ſont favorables au Deſpotiſme, c'eſt-à-dire, au plus injuſte des Gouvernements, à la tyrannie Paternelle, qu'ils confondent avec une autorité raiſonnable, à la Polygamie & à la tyrannie exercée ſur les femmes ; enfin ils n'ont pour objet que de faire des eſclaves. D'où l'on voit que ce Sage d'orient, ou ceux qui ont adopté ſes maximes, n'ont point eu les premieres notions de la vraie morale & du droit naturel. On frémit quand on penſe que la loi permet en Chine aux Peres d'expoſer leurs enfans, qui ſouvent, dans les rues de Pekin, ſont écraſés ſous les voitures ou dévorés par les bêtes.

Digitized by Google

ba dans l'ignorance primitive ; des guerriers ſtupides & forcenés ne connurent d'autre mérite que de ſavoir ſe battre : les peuples, totalement privés de lumieres & de raiſon, végéterent dans un abrutiſſement funeſte, accompagné de tous les maux qu'entraînent l'erreur & les préjugés. Les hommes engourdis croupirent dans l'infortune, parce qu'ils manquerent des ſecours, des conſolations ; des plaiſirs, des commodités que les ſciences & les arts peuvent ſeuls procurer. Des ſoldats farouches ne connurent aucunement les avantages ineſtimables que les talents, le génie, l'induſtrie, pouvoient fournir à la vie ſociale. Les nations furent aveugles & ſans mœurs, parce qu'il n'y a que la raiſon, fruit de l'expérience ou de la ſcience, qui puiſſe rendre les hommes plus humains ou plus ſociables.

ENFIN les ténebres de cette longue nuit commencerent à ſe diſſiper ; des Souverains amis des lettres, des ſciences & des arts, leur tendirent une main ſecourable ; l'eſprit humain, ſorti de ſa longue léthargie, reprit ſon activité ; les talents furent conſidérés, honorés, récompenſés ; dès-lors ils exciterent dans les ames une fermentation vive, une émulation favorable ; les mœurs s'adoucirent, la réflexion prit la place de l'impétuoſité & de l'étourderie ; l'étude devint l'occupation de beaucoup de citoyens enflammés par le deſir de la réputation, de la gloire & même de la fortune, à laquelle on vit que les talents pouvoient conduire. Les lettres devinrent au moins un amuſement agréable pour un grand nombre de perſonnes, qui ſans elles languiroient dans une oiſiveté fatigante.

Digitized by Google

ARISTOTE disoit, „ que les savants avoient „ sur les ignorants les mêmes avantages que les „ vivants sur les morts. Que la science est un „ ornement dans la prospérité, & un refuge „ dans l'adversité. La science, suivant Diogene, „ sert de frein à la jeunesse, de soulagement „ aux vieillards, de richesse aux pauvres, & „ d'ornement aux riches. Les sciences & les „ lettres, dit Cicéron, (108) sont l'aliment de „ la jeunesse & l'amusement de la vieillesse; el- „ les nous donnent de l'éclat dans la prospérité, „ & sont une ressource, une consolation dans „ l'adversité: elles sont les délices du cabinet, „ sans causer ailleurs aucun embarras: la nuit „ elles nous tiennent compagnie; aux champs „ & dans nos voyages elles nous suivent, &c".

TEL est le jugement que portoit de l'étude un homme d'Etat, à qui fut confié le gouvernement du plus puissant Empire du monde: il devroit faire rougir tant de Grands & de nobles qui affectent de mépriser la science, la regardent comme inutile & dangereuse, & semblent se glorifier d'une ignorance qui fut toujours la source de l'erreur & du vice. La science n'est en droit de déplaire qu'aux imposteurs & aux tyrans (109).

SEROIT-CE donc pour mériter les suffrages des hommes de cette trempe, que quelques

(108) *Ciceron. orat. pro Archia Poëta, cap. 7. §. 16.*

(109) Caligula vouloit détruire les ouvrages d'Homere. Un Empereur de la Chine fit brûler tous les livres de ses Etats. Les mauvais Princes se sont toujours déclarés les ennemis de la science. Valentinien & Licinius la nommoient un poison, une peste dans l'Etat. L'imposteur Mahomet proscrivit prudemment toute science, dans la crainte qu'elle ne vînt à détruire ses impostures. *Le Grand-Turc*, dit La Boëtie, *s'est bien avisé de cela, que les livres & la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hommes le sens de reconnoître & de haïr la Tyrannie.* Voyez DISCOURS SUR LA SERVITUDE VOLONTAIRE, Imprimé à la suite des Essais de Montaigne de L'Edition donnée par Coste.

gens de lettres ont employé leurs talents & leur esprit à déclamer contre l'utilité des sciences? Mais examinons en peu de mots les raisons sur lesquelles un célebre détracteur des lettres fonde ses imputations contre elles. „ Les Sciences, selon Mr. Rousseau de Geneve, sont „ défectueuses dans leur origine, dans leur objet, dans leurs effets. Dans leur origine: „ l'Astronomie est née de la superstition; l'Eloquence de l'ambition, de la haine, de la „ flatterie, du mensonge; la Géométrie de „ l'avarice; la Physique d'une vaine curiosité; „ toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain".

„ Dans leur objet: point d'Histoire sans „ tyrans, sans guerres, sans conspirateurs; „ point d'Arts sans luxe; point de Sciences sans „ l'oubli des devoirs les plus indispensables. „ Que de dangers, que de fausses routes rencontrent dans la carriere des Sciences ceux „ qui cherchent sincerement la vérité! son „ *Criterium* même est incertain".

„ Dans leurs effets: les Sciences sont filles „ & meres de l'oisiveté; elles sont inutiles au „ bonheur; elles avancent mille paradoxes, qui „ sappent les fondements de la foi & anéantissent la vertu. Elles étouffent le sentiment „ de notre liberté originelle, & introduisent „ une fausse politesse qui, en éteignant la confiance & l'amitié, ouvre la porte à mille vices: elles produisent le luxe & la folle envie „ de se distinguer; d'où naissent la dépravation des mœurs, la corruption du goût & „ la molleſſe." (110)

(110) Voyez le discours de Mr. Rousseau, couronné par l'Académie de Dijon, sur cette question *si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs.*

Digitized by Google

POUR répondre pied-à-pied à des accuſations ſi graves, nous dirons que l'Aſtronomie eſt née d'un deſir légitime & raiſonnable de connoître les mouvements des corps céleſtes; que les hommes avoient beſoin de les connoître pour régler les travaux les plus néceſſaires à la vie, tels que l'Agriculture & la Navigation; que l'Aſtrologie, qui n'eſt point une ſcience réelle, eſt née de la ſuperſtition. L'Eloquence eſt née du beſoin de mettre en action les paſſions, les intérêts des hommes, afin de les déterminer à faire ce qui leur eſt utile, ou pour leur perſuader la vérité, ſi néceſſaire à leur bien-être: ſi des impoſteurs en ont fait uſage pour tromper, c'eſt que les choſes les plus utiles deviennent très-nuiſibles par l'abus qu'on en fait. La Phyſique eſt l'effet d'une curioſité louable, qui porte l'homme à chercher dans la nature ce qui peut contribuer à ſon propre bonheur; connoiſſance ſans laquelle il ne pourroit ni ſe conſerver ni vivre. La Géométrie n'eſt point le fruit de l'avarice, mais du beſoin de diſtinguer les poſſeſſions des hommes, diſtinction ſans laquelle tout tomberoit dans la confuſion. La Morale n'eſt point due à l'orgueil, mais au beſoin indiſpenſable de ſavoir comment doivent ſe comporter des êtres qui vivent en Société.

L'HISTOIRE nous apprend des faits utiles à notre inſtruction; elle nous montre des tyrans, des révolutions, des guerres, des conſpirations, pour nous en faire ſentir l'horreur, & nous engager à chercher les moyens de nous garantir des maux dont le genre humain fut ſi ſouvent affligé. Les Arts, il eſt vrai, fleuriſſent au ſein du luxe, mais ces arts, qui n'ont pas

Digitized by Google

pour objet l'utilité réelle, ne doivent pas être confondus avec ceux dont la Société ne ſauroit ſe paſſer. La Science ne produit pas l'oubli de nos devoirs; au contraire, la vraie ſcience eſt faite pour nous y ramener; elle nous fait remplir un devoir, dès qu'elle nous rend utiles à nos ſemblables par les vérités ou les expériences qu'elle nous met à portée de leur communiquer. L'on ne peut faire un crime aux Sciences des dangers auxquels s'expoſent ceux qui cherchent la vérité; ce crime doit être imputé à la méchanceté de ceux qui rendent la vérité dangereuſe à ſes apôtres, ou qui s'efforcent d'en priver le genre humain. Les fauſſes routes que l'on rencontre dans la carriere des Sciences, ne prouvent aucunement que les Sciences ſoient mauvaiſes ou fauſſes; elles prouvent que les hommes ſont ſujets à s'égarer quelquefois très-long-temps avant de rencontrer la vérité, & à ſe tromper toutes les fois qu'ils ne partent pas d'après des expériences ſûres : ces fauſſes routes font voir que le Savant doit ſe défier de lui-même, & que c'eſt à force de chûtes que l'on apprend à marcher. Le *criterium* de la vérité eſt certain quand on ne s'occupe que des objets que l'on peut ſoumettre à l'expérience, & quand on rejette ceux qui n'ont que l'imagination pour baſe.

Les Sciences vraiment utiles ne ſont pas les filles & les meres de l'oiſiveté; elles ſont filles des vrais beſoins de l'homme, & le pouſſent à chercher ce qui peut contribuer à ſa conſervation, & rendre ſon exiſtence heureuſe; elles ne ſont inutiles au bonheur, que lorſqu'elles s'occupent de ſpéculations vagues & d'objets inacceſſibles à l'expérience. Les paradoxes qui

Digitized by Google

anéantiſſent la vertu ne peuvent être que des effets d'un délire, que l'on ne peut pas plus appeller une cience que l'ivreſſe ou le tranſport du cerveau. Les Sciences n'étouffent pas le ſentiment de notre liberté natuſelle; au contraire, toute ſcience véritable nous y ramene, elle nous la fait chérir & deſirer à la vue des malheurs dont l'eſclavage eſt toujours accompagné. Les Sciences ſuppoſent de la réflexion, & la réflexion nous rend polis, parce qu'elle nous rend ſociables, en nous apprenant les égards que ſe doivent des êtres réunis en ſociété. La politeſſe n'exclut nullement l'amitié ſincere & la confiance, que la ſcience des mœurs ſur-tout doit établir. Les Sciences n'ouvrent point la porte à mille vices; (111) en occupant l'homme d'une façon utile ou agréable, elles le détournent de mille déſordres qui ſont les reſſources ordinaires de l'ignorance & de la pareſſe. Les Sciences ne produiſent aucunement le luxe; elles le décrient; elles exhortent les hommes à s'en garantir; elles empêchent ceux qui ſavent s'en occuper, de ſonger aux vanités dont les igno-

(111) Epicure diſoit au contraire, que „ la Philoſophie eſt la „ ſource de toutes les vertus, qui nous enſeignent que la vie eſt „ ſans agrément, ſi la prudence, l'honnêteté & la juſtice, ne diri„ gent tous nos mouvements; mais en ſuivant toujours la route „ qu'elles nous tracent, nos jours s'écoulent avec cette ſatisfac„ tion dont le bonheur eſt inſéparable; car ces vertus ſont le „ propre d'une vie pleine de félicité & d'agrément; qui ne peut „ jamais être ſans leur excellente pratique." *Horum autem omnium initium, maximumque bonum prudentia eſt. Quocirca ex philoſophiæ bonis prudentia antecellit, ex qua reliquæ virtutes omnes oriuntur: docentes quod jucunde vivere poſſit nemo, niſi prudenter, & honeſte juſteque vivat: nec contra prudenter, & honeſte, juſteque, quin & vivat jucunde. Virtutes enim jucundæ vitæ cujunctæ ſunt; jucundaque vita ſeparari a virtutibus nequit.*

DIOG. LAERT. DE VIT. ET. DOGMAT. PHILOSOPH. LIB. X. SEC. 132.

rants & les désœuvrés sont perpétuellement tourmentés. L'envie de se distinguer n'est point une folle envie; c'est un sentiment naturel, très-louable, quand on se distingue par une conduite honnête, par des mœurs sages, par des talents avantageux au public : une folle envie de se distinguer, c'est celle qui cherche à s'illustrer en combattant de mauvaise foi les notions les plus évidentes & les plus raisonnables, qui concourent à nous convaincre que l'ignorance est un mal, & que la science est un bien sous quelque point de vue qu'on veuille l'envisager.

Toute Science, comme on l'a dit ailleurs, est une suite d'expériences ou de faits; les expériences mal-faites constituent la fausse science ou l'erreur, dont les suites sont très-funestes à l'homme. Les expériences constantes réitérées, réfléchies, constituent la vraie science, & nous font connoître la vérité, toujours utile & nécessaire aux êtres de notre espece. Prétendre que la science est inutile, c'est dire que les hommes n'ont besoin, pour se conduire en ce monde, ni d'expérience, ni de raison, ni de vérité; ce qui n'est pas remettre l'homme dans l'état sauvage ou dans l'état de nature, mais le placer au-dessous des bêtes, qui ont du moins une dose d'expérience, de raison, de science & de vérité, suffisantes pour se conserver & pour contenter leurs besoins. Les besoins de l'homme, étant plus variés que ceux des autres animaux, demandent plus d'expériences, des connoissances plus étendues, une raison plus exercée, un plus grand nombre de vérités, sans lesquelles il seroit plus malheureux que les bê-

Digitized by Google

tes. L'homme ignorant & ſtupide n'a pas même les reſſources que ce qu'on appelle *l'inſtinct* fournit à des Caſtors.

Ce n'eſt que par une raiſon plus cultivée, ou par des connoiſſances plus vaſtes, que quelques hommes s'élevent au-deſſus de leurs ſemblables. Quelle différence prodigieuſe la ſcience & les talents de l'eſprit ne mettent-ils pas entre les êtres de l'eſpece humaine! Les peuples les plus éclairés ſont les plus floriſſants. L'Europe ſe trouve en état de faire la loi aux autres parties du monde par la ſupériorité des forces que la ſcience lui donne; parmi les nations qu'elle renferme, les plus puiſſantes, les plus actives, les plus induſtrieuſes, ſont celles qui jouiſſent de plus de lumieres. Un pays plongé dans l'ignorance eſt un royaume de ténebres, dont les habitants ſont perpétuellement endormis.

L'Homme naît en ſociété, & continue d'y vivre, parce que la ſociété lui eſt agréable & néceſſaire; il n'eſt aucunement deſtiné par ſa nature à vivre dans les forêts privé des ſecours de ſes ſemblables: la vie ſociale le forme, le modifie, le façonne, parce qu'il y jouit de ſes propres expériences & de celles des autres; ces expériences développent ſa raiſon, ou lui apprennent à diſtinguer le bien du mal. Déclamer contre la raiſon humaine & contre la ſcience, c'eſt aſſurer que l'homme n'a nullement beſoin de diſtinguer ce qui peut le conſerver de ce qui peut le détruire, ce qui peut lui plaire de ce qui peut lui déplaire. L'homme *naturel*, fabriqué par l'éloquent Sophiſte à qui l'on répond ici, ſeroit un malheureux enfant, qui n'auroit aucunes reſſources ni pour ſe procurer le

Digitized by Google

bien-être, ni pour éviter les maux dont il ſeroit à tout moment menacé. Eſt-ce donc dans l'ignorance & la ſtupidité qu'il faut chercher des remedes à la corruption, toujours enfantée par l'inexpérience & le délire! (112)

UNE tradition très-peu ſenſée fait croire à preſque tous les peuples, que leurs ancêtres groſſiers ont dû jouir dans des temps éloignés d'un bien-être inconnu de leurs deſcendants. Delà la fable de *l'âge d'or*, que l'on place toujours près du berceau des nations, c'eſt-à-dire, à des époques où les hommes privés de toutes connoiſſances & reſſources, ignorant même l'agriculture, vivoient comme les bêtes, & ſe nourriſſoient de racines & de glands. Il eſt bien difficile de croire que ces hommes, ſi dépourvus des moyens de ſatisfaire leurs beſoins naturels, aient été ou plus ſages ou plus heureux que nous. S'ils n'avoient point de luxe, ils manquoient ſouvent de tout; s'ils n'avoient point de procès, ils ſe battoient & s'égorgeoient ſans ceſſe pour la moindre diſpute.

L'ignorance du mieux eſt, ſuivant un ancien, *la cauſe de toutes les fautes.* La vie ſociale, en éclairant l'homme, lui fournit des ſecours & lui découvre les motifs qui l'engagent à contenir ſes paſſions; plus il a de lumieres, & plus il connoît ſes véritables intérêts, toujours liés à ceux de ſes ſemblables; il n'eſt méchant que parce qu'il ignore ou parce qu'il perd de vue la

(112) Dacier (dans ſa comparaiſon de Pyrrhus & de Marius) dit avec raiſon „on ne hait point impunément les Muſes; Marius „ fut comme les terres fortes qui, demeurant ſans culture, produi„ ſent plus de mauvaiſes herbes que de bonnes." Voyez ſa traduction des Vies des hommes illuſtres de Plutarque, tom. 4. pag. 205, Edit. Amſt. 1734.

Digitized by Google

la façon dont il doit se conduire avec ses associés. Les Princes, les Grands, les riches, ne font tant de mal sur la terre que parce qu'ils ne sont point éclairés. Quelques nations sont malheureuses & sans mœurs, non parce qu'elles sont trop savantes, mais parce que ceux qui devroient les rendre sages ne veulent pas qu'on les éclaire, afin de pouvoir les conduire à la ruine.

MONTAIGNE, conforme en cela aux idées des détracteurs de la science, dit qu'*il faut nous abêtir pour nous assagir, & nous éblouir pour nous guider* (113). Il nous fait remarquer dans l'ancienne Rome la plus grande ignorance & les plus hautes vertus: mais qu'elles pouvoient être les vertus d'un peuple injuste & barbare, dont les cruelles mains se baignoient continuellement dans le sang? d'un peuple qui, sous prétexte d'amour pour la Patrie, se permettoit toutes sortes de crimes! La modération & le désintéressement d'un Curius, la continence d'un Scipion, & quelques vertus particulieres, peuvent-elles contre-balancer les horreurs dont une République de brigands affligea l'univers, & les forfaits qui par la suite la détruisirent elle-même? On nous dira que Rome plus éclairée n'en devint que plus méchante; mais nous répondrons, que les armes foibles de la Philosophie romaine ne purent jamais combattre avec succès les vices introduits par le luxe, ni faire disparoître la sombre férocité qui toujours caractérisa le peuple romain: cette philosophie, souvent farouche & rebutante, n'étoit guere propre à lui donner des mœurs plus douces,

(113) *Voyez Essais liv. 2. chap. 12. p. 268.*

Digitized by Google

ſur-tout ſous l'empire des Tyrans, qui acheverent de tout détruire. (114)

Ce n'eſt pas de l'ignorance, ou de la rupture de l'aſſociation humaine, que nous devons attendre la félicité des peuples; c'eſt au contraire de l'accroiſſement de leurs lumieres, de leur raiſon plus cultivée, de leur expérience, de leur ſcience, que nous pouvons attendre le perfectionnement de la vie ſociale & la réforme de tant d'inſtitutions nuiſibles, d'uſages inſenſés, de préjugés puériles & de folles vanités, qui s'oppoſent au bonheur des hommes. Cette réforme deſirable ne peut être que l'ouvrage du temps, qui peu à peu guérit les hommes des folies de leur enfance pour les conduire à la maturité; les efforts redoublés de l'eſprit humain ſont faits pour combattre les erreurs, & pour diſſiper les nuages, qui ont empêché juſqu'ici les Souverains & les peuples de donner une attention ſérieuſe aux objets les plus intéreſſants pour eux.

Quelques penſeurs découragés nous diront peut-être, qu'il eſt inutile de ſe flatter d'éclairer tout un peuple; & que la Philoſophie ni les principes de la morale ne ſont pas à la portée du vulgaire. Nous répondrons, que pour rendre une nation raiſonnable il n'eſt pas beſoin que tous les citoyens ſoient des ſavants ou de profonds philoſophes; il ſuffit qu'elle ſoit gouvernée par des gens de bien. *Les peuples*, ſui-

(114) Il eſt évident que la Philoſophie enthouſiaſte & fanatique des Stoïciens étoit celle qui convenoit le mieux à des hommes qui vivoient ſous des Tibere, des Néron, des Domitien, &c. Il falloit y apprendre à ſe paſſer de tout, & à tout ſouffrir (*abſtine & ſuſtine*). Il falloit, à force d'imagination, ſe roidir contre les dangers dont on étoit entouré. Il falloit s'iſoler, & ſe concentrer en ſoi-même. Telle eſt la philoſophie qui convient ſous tout mauvais gouvernement.

Digitized by Google

vant Platon, *seront heureux quand ils seront gouvernés par des sages.* Toutes les sciences sont au-dessus de la capacité du vulgaire; elles lui sont pourtant utiles; & les hommes les plus grossiers font journellement usage des principes & des regles dont la découverte n'est due qu'aux plus grands efforts du génie. Démocrite fut, dit-on, l'inventeur de la voûte; cependant nous voyons aujourd'hui des voûtes construites suivant les regles par de simples Manœuvres. Il faut du génie pour inventer & découvrir; mais il ne faut que du bon sens pour profiter des découvertes qui ont le plus coûté. Les principes de la sagesse sont difficiles à découvrir; mais tout gouvernement bien intentionné peut aisément les appliquer.

La science n'est donc pas inutile au peuple même: les Sages, les gens de Lettres, les Savants, peuvent être considérés comme des citoyens destinés à fournir les esprits, à faciliter les travaux, à combattre les erreurs. Le génie le plus merveilleux peut s'égarer, sans doute; mais c'est aux lumieres réunies de tous les êtres pensants qu'il appartient d'apprécier, de rectifier, de perfectionner, les idées que chacun offre au public. Les vérités les plus intéressantes pour la félicité générale sont difficiles à trouver, & ne peuvent être que le fruit tardif des recherches des hommes. Tout écrivain doit être clair, sincere, véridique; c'est au public honnête, impartial, éclairé, qu'il appartient de juger ses idées: des auteurs frivoles confondent communément un vain bruit avec la gloire; & n'obtiennent les suffrages que de ceux qui leur ressemblent. Les hommes qui pensent, les personnes qui ont de la droiture, de la raison,

de la vertu, voilà ceux qu'un auteur véridique reconnoît pour des juges compétens. *La Philosophie*, dit Cicéron, *se contente d'un petit nombre de juges, elle récuse les jugements de la multitude, qui lui sont toujours suspects, & à qui elle doit déplaire* (115).

C'est pour les êtres pensants de tous les temps, de toutes les nations, qu'un Philosophe doit écrire: celui qui n'écrit que pour escroquer en passant les suffrages du public, la faveur des Grands, les applaudissements de ses contemporains, se rend communément l'esclave des opinions régnantes, auxquelles il sacrifie lâchement & sa raison, & ses lumieres, & l'intérêt du genre humain. *Il faut de l'audace*, dit Evénus, *pour chercher la sagesse;* il faut de la noblesse, du courage, de la franchise, pour l'annoncer aux autres. La vérité seule rend durables les productions de l'esprit; pour plaire à tous les siecles, il faut une ame exempte de préjugés, dont le regne est variable & de peu de durée. Aristote nous dit, que *la plus nécessaire des sciences est de désapprendre le mal.* En un mot, pour éclairer les hommes il faut une ame forte, un cœur droit & pénétré d'amour pour l'humanité; il faut de la liberté, de la vertu.

Personne, dit un ancien, *ne voit ce que tu fais, mais chacun est à portée de voir ce que tu fais.* L'homme de Lettres doit régler son intérieur, avant de vouloir donner des préceptes aux autres. (116) On a très-justement comparé

(115) *Philosophia paucis est contenta judicibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisa.*
Voyez TUSCULAN. II. CAP. PRIMO.

(116) Voyez, dans les Caractéristiques de Mylord Shaftsbury, deux traités, le *Soliloque*, & *l'avis à un auteur*, qui n'ont pour objet que de former le cœur de ceux qui veulent écrire. Diogene

le ſavant, dont les mœurs ſont déréglées, à un aveugle, qui tient un flambeau dont il éclaire les autres, ſans en être lui-même éclairé: ſage & ſavant devroient être toujours des ſynonymes. Peut-on, en effet, ſe flatter d'être vraiment ſavant, quand on ignore les devoirs qui nous lient aux êtres de notre eſpece? *La ſcience*, diſoit Thalès, *nuit autant à ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir, qu'elle eſt utile aux autres.* Il ne ſuffit pas de connoître ſes devoirs, ſi l'on ne prouve par ſes actions que l'on en eſt perſuadé. Peu de gens ſont en état de juger les talents de l'eſprit; mais tout le monde eſt à portée de juger la conduite. Le ſavant, dans ſes écrits, doit ſe propoſer la gloire attachée aux vérités utiles qu'il expoſe à ſes concitoyens; mais ce n'eſt pas aſſez de les inſtruire, il faut encore leur plaire, afin de rendre plus convaincantes les inſtructions qu'on leur donne.

L'HONNEUR eſt un reſſort eſſentiel aux gens de Lettres. *Les Muſes*, dit Héſiode, *ſont filles de Jupiter*; elles ne doivent jamais oublier la nobleſſe de leur origine (117). Que l'homme de Lettres ſe reſpecte donc lui-même dans ſes rivaux. Rien de plus aviliſſant pour les Lettres, que ces querelles déshonorantes, ces haines envenimées, ces baſſes jalouſies, que l'on voit trop ſouvent régner entre ceux qui les cultivent. La gloire n'a-t-elle donc pas des fa-

comparoit les ſavants dépourvus de mœurs aux inſtruments de Muſique, qui n'entendent point les airs que l'on y exécute.

(117) Ce poëte dit que Mnémoſyne, ou la Déeſſe de la mémoire, *qui regne ſur les hauteurs d'Eleuthere*, c'eſt-à-dire, dont l'empire eſt noble & libre, eut les Muſes de ſon commerce avec Jupiter. Par où il indique, que les ſciences & les arts ne peuvent naître que dans les pays libres. *Voyez Théogonie vers.* 52. *& ſuivans.*

Digitized by Google

veurs pour tous ſes adorateurs? L'envie n'eſt-elle pas un aveu formel de foibleſſe & d'infériorité? Que les ſavants ſoient émules, mais qu'ils ne ſoient ni envieux ni jaloux : (118) qu'ils ſongent ſur-tout, que c'eſt ſe dégrader que de deſcendre dans l'arene pour amuſer, par leurs combats, un vulgaire toujours prêt à déprimer des hommes dont il craint la ſupériorité.

RIEN ne fait plus de tort aux Lettres & aux Sciences, que l'arrogance & le ton mépriſant que prennent quelquefois ceux qui les cultivent. La réflexion doit leur apprendre que le mépris & la hauteur ſont inſupportables, & ſuffiſent pour anéantir les ſentiments de gratitude & de bienveillance que les talents les plus rares devroient exciter.

L'HOMME vraiment éclairé doit être juſte; qu'il rende à chacun ce qu'il lui doit; qu'il montre au rang, à la naiſſance, au pouvoir; les reſpects & la déférence que la Société leur adjuge; qu'il honore les Grands ſans baſſeſſe; qu'il mérite leur eſtime par une conduite réſervée; qu'il ne faſſe ſentir à perſonne ſa ſupériorité; qu'il ait de l'indulgence pour l'ignorant & le foible. L'intolérance & l'orgueil ne peuvent que révolter. Chercher à ſe faire aimer, & craindre de déplaire, eſt un devoir qui oblige également tous les membres de la Société. Il n'y a point de gloire à bleſſer, il n'y a point de baſſeſſe à ménager l'amour-propre de ceux qui ſont à portée de faire beaucoup de bien aux nations.

(118) „ Le ſage, dit Epicure, n'eſt point jaloux de la ſageſſe „ d'un autre". *Non commotum iri ſi alter altero dicatur fulſo ſapientior.* VOYEZ DIOG. LAERT. DE VITIS ET DOGMATIBUS PHILOSOPHORUM LIB. X. SEG. 121.

Digitized by Google

Les hommes les plus éclairés devroient le mieux connoître leurs véritables intérêts, & par conséquent se distinguer par leur sociabilité, leur humanité envers tout le monde, & leur union entre eux. La discorde, si commune entre les gens de Lettres, n'est propre qu'à rendre mépriſables des hommes dont le desir de l'estime, de la réputation, de la gloire, doit être le vrai mobile. Le public, souvent injuste, fait communément un crime, à tout le corps, des fautes ou des écarts de quelques individus; les vices du Philosophe rendent ses leçons suspectes; on est toujours tenté de regarder comme un charlatan, comme un hypocrite, celui qui ne met point en pratique les préceptes qu'il donne aux autres.

Les talents de l'esprit sont des armes dangereuses entre les mains d'un méchant; il s'en sert pour blesser & les autres & lui-même. Epictete vouloit avec raison, que la Philosophie fût réservée aux gens de bien: voyant un débauché qui vouloit s'y livrer, *à quoi penses tu?* lui dit-il, *songe à rendre ton vase pur avant d'y rien verser.* Les plus grands talents se déshonorent & se prostituent, lorsqu'ils sont possédés par des hommes sans mœurs & sans conduite. Aristote disoit, que l'avantage qu'il avoit tiré de la philosophie étoit de faire, sans être commandé, ce que les autres ne font que par la crainte des loix. La conscience du Sage est pour lui un frein plus puissant que la terreur. „ Les gens „ de bien, dit Horace, s'abstiennent du mal „ par l'amour de la vertu" (119), c'est-à-dire,

(119) *Oderunt peccare boni virtutis amore.* Horat. Epist. 16. Lib. I. vers. 52.

Digitized by Google

dans la vue d'être contents d'eux-mêmes, de ne pas perdre le droit de s'aimer & d'être aimés des autres.

C'est par des mœurs plus honnêtes, plus sociables, plus décentes, que doivent se distinguer ceux qui par état se destinent à l'instruction des autres. L'habitude de penser, de rentrer en soi-même, de peser les conséquences des choses, devroit évidemment rendre les hommes plus vertueux à porportion qu'ils ont plus de lumieres. Qu'un fat, qu'un étourdi, qui jamais n'a réfléchi, se rende incommode ou ridicule par sa vanité & ses impertinences, il ne faut pas s'en étonner; mais la vanité, les petitesses, ne sont-elles pas déplacées dans un homme qui ne doit s'annoncer que par l'élévation & la noblesse de sa façon de penser, & par la décence de ses mœurs? L'étude doit apprendre à se défier des élans de l'imagination, à résister à ses impulsions fougueuses; elle doit apprendre à raisonner; elle doit faire naître dans les ames des sentiments plus délicats, plus nobles, plus distingués, que dans les ames vulgaires. L'homme d'esprit, doué d'un tact plus fin que les autres, doit sentir avec plus de promptitude ses devoirs envers ses semblables, ou ce qu'il faut faire pour mériter leur estime & leur affection. Le vrai savant devroit être le plus sociable des hommes.

Ne croyons pas néanmoins que cette sociabilité doive entraîner l'homme de lettres à chaque instant dans le tourbillon du monde, qui ne seroit propre qu'à le dégoûter du travail & de la méditation. Sans être ni pédant ni farouche, l'homme dont le métier est de penser doit avoir de la dignité, de la réserve dans ses mœurs,

Digitized by Google

& préférer le silence de la retraite aux assemblées bruyantes & dissipées. Le spectacle du monde, & son mouvement varié, ne doit être pour lui qu'un délassement passager, & non une occupation suivie; il peut le rendre instructif s'il y puise des idées, des faits, des observations propres à fournir de la pâture à ses réflexions. Il est utile & nécessaire au Philosophe, au Moraliste, à l'homme de Lettres, de voir les hommes de près, de les bien connoître, afin de donner à leurs ouvrages l'urbanité, à leurs peintures la ressemblance, à leurs préceptes les agréments, capables de les faire réussir. Tout écrivain qui ne connoît pas le monde, n'en peut parler pertinemment, & n'en présente que des portraits ridicules & chimériques. Mais il ne faut à l'homme de génie que des coups d'œil rapides pour saisir les objets & les peindre avec force: un séjour continuel avec des êtres amollis & légers, feroit perdre à ses tableaux les traits mâles & la teinte vigoureuse de la vérité. Les ouvrages dont les auteurs ne se proposent que de plaire aux grands, aux femmes, à un public frivole, ont rarement l'empreinte de l'immortalité.

En général les savants & les gens de Lettres ont plus à perdre qu'à gagner dans un commerce trop fréquent avec les gens du monde: s'ils y acquierent du côté des graces, de la diction, du *bon ton*, ils y perdent souvent du côté de la force, de la profondeur, & sur-tout de la vérité, qui communément paroît trop austere & trop grave à des enfans volages, qui ne veulent qu'être amusés, & qui trouvent toute instruction inutile & ennuyeuse. Pour plaire aux gens du

monde, l'homme de Lettres doit être frivole, badin, ſuperficiel, & ne jamais parler raiſon.

C'est encore dans le grand monde que l'homme de Lettres, ambitieux des vains ſuffrages d'une foule de perſonnages vains & légers, contracte l'habitude du faſte, de la dépenſe, de l'arrogance, de la fatuité, du libertinage & des travers qui lui conviennent ſi peu. Il devient avide, envieux, intriguant, flatteur, puſillanime. Après lui avoir communiqué leurs vices & leurs folies, les gens du monde ne manquent pas de les lui reprocher avec aigreur & de le couvrir de ridicule.

Voilà comment des hommes faits pour inſtruire ſe rendent ſouvent mépriſables, en voulant plaire & amuſer au lieu de ſe rendre utiles. Voilà comment les leçons de la ſageſſe deviennent infructueuſes, par l'inconduite de ceux qui les débitent aux autres, ſans ſavoir s'y conformer eux-mêmes.

Par un préjugé très-commun dans le monde, la mauvaiſe conduite des ſavants réjaillit ſur leur doctrine; celle-ci eſt rejetée lorſque les mœurs de celui qui l'enſeigne ne s'y trouvent pas conformes. Il y a loin, comme on dit, du cœur à l'eſprit; un homme peut raiſonner très-juſte, & ſe conduire très-mal. „ Les mœurs „ des Philoſophes, dit Séneque, ne ſont pas „ conformes à leurs préceptes; ils ne vivent „ pas comme ils enſeignent, mais ils enſeignent „ comme il faut vivre". Ainſi ne vivons pas avec l'homme dont le cœur eſt mauvais; liſons ſes ouvrages, quand nous y trouverons des inſtructions utiles; rejetons &, l'homme & ſes ouvrages, quand ils ſeront dangereux. „ Un

Digitized by Google

„ homme de bonnes mœurs, dit Montaigne, „ peut avoir des opinions fausses; & un mé„ chant peut prêcher la vérité, voire celui qui „ ne la croit pas. C'est sans doute une bel„ le harmonie, quand le faire & le dire vont „ semble." (120).

Le vrai savant, dont la conduite est sage, jouira d'une somme de bonheur plus grande que les autres hommes: toujours assuré de trouver en lui-même; & dans la méditation, des moyens de s'occuper agréablement, il sera peu sensible aux passions, aux fantaisies, aux vanités qui tourmentent les êtres frivoles dont le monde est rempli: satisfait des plaisirs tranquilles du cabinet, & des richesses que l'étude rassemble dans son sein, il peut à volonté se procurer des jouissances inconnues de la grandeur ignorante & superbe ou de l'épaisse opulence. L'ambition, la cupidité, les voluptés, la débauche, ne toucheront point celui qui se suffit, & qui, comme Bias, porte ses richesses en lui-même. *A la vérité*, dit Epicure, *le sage est sujet aux passions, mais leur impétuosité ne peut rien contre sa vertu* (121).

S'orner l'esprit, c'est acquérir par l'étude un ample fond d'idées, que l'on peut à chaque instant contempler à son gré. La retraite, si pénible pour les hommes dissipés, fait les délices de l'homme de Lettres, qui, semblable à l'avare, augmente en secret son trésor à tout moment; le tumulte du monde lui déplait; le vrai savant n'a qu'à perdre dans le commerce des êtres qu'il y rencontre. Ses livres, ses réfle-

(120) Essais liv. II. chap. 31.

(121) *Perturbationibus obnoxium quidem fore: sed nullo inde ad sapientiam impedimento.* Voyez Diog. Laert. de vit, et. dogm. philosoph. 117. Lib. X.

xions, la converſation de ſes pairs, ſuffiſent au bonheur de celui qui s'eſt exercé l'eſprit ; il jouit à chaque inſtant de la contemplation des richeſſes que chaque jour il dépoſe dans ſa tête ; ſans ſortir de lui-même il conſidere le ſpectacle varié de la nature, le jeu des paſſions & des actions des hommes, le tableau des viciſſitudes de ce monde, les révolutions continuelles auxquelles les choſes humaines ſont expoſées ; il poſſede des biens que ni l'injuſtice de la tyrannie, ni les caprices de la fortune, ne peuvent lui enlever. L'étude procure, à l'homme qui penſe, une ſatisfaction douce, que l'on peut comparer à celle de la bonne conſcience ; elle le met toujours en état de rentrer avec plaiſir en lui-même & de ſe paſſer des vains amuſements, ſi néceſſaires aux perſonnes qui ne peuvent converſer avec elles-mêmes.

Cependant n'en croyons pas les maximes outrées d'une philoſophie ſauvage, qui défendroit à l'homme de Lettres de ſonger à ſa fortune. N'écoutons pas les déclamations des Cyniques qui font un devoir au ſage de renoncer aux richeſſes, ſous prétexte que ce ſont des biens trompeurs & périſſables. L'aiſance acquiſe par la ſcience & les talents ne peut être blâmée ; (122) l'homme ſenſé doit éviter l'indigence qui, le mettant dans une trop grande dépendance, l'expoſeroit ſouvent à ſe déshonorer par des baſſeſſes. La vraie ſageſſe ne conſiſte pas dans un mépris farouche pour ce que les hommes eſtiment & réverent ; elle conſiſte à ne s'y point attacher trop fortement, & à conſerver une conſtance qui faſſe ſoutenir avec moins de peine

(122) *Quæſtum facturum, ſed ex ſapientia ſola, ſi inopia laboret.* Voyez Diog. Laert. ut. supra, seq. 121.

Digitized by Google

les rigueurs de la fortune. La singularité, la négligence, la saleté, l'impolitesse, l'indécence, n'annoncent point un Philosophe, mais un fanatique, un insensé, un esprit foible qui est la dupe de sa propre vanité, ou un hypocrite qui veut tromper les autres par une grandeur d'ame simulée.

Si l'utilité sociale est le fondement de la considération due aux talents de l'esprit, le savant doit se proposer de mériter les suffrages de ses concitoyens par des travaux dont il résulte des avantages réels pour la Société. C'est en instruisant ou en amusant, que l'homme de Lettres peut se rendre cher & parvenir à la réputation qu'il desire.

„ Rien n'est plus doux, dit Cicéron, que „ d'instruire & de former les esprits." L'homme éclairé, l'homme de génie, exercent dans le monde une autorité qui, fondée sur la vérité, devient irrésistible (123) Suivant Plutarque, le Philosophe Ménédeme comparoit les gens de Lettres qui se livrent à des études inutiles ou frivoles, aux amants de Pénélope, qui, ne pouvant épouser la Maîtresse, se livroient à la débauche avec les suivantes. „ C'est ainsi, disoit-il, que ceux qui „ n'ont pas la force d'atteindre à la Philoso„ phie, se consument de travail sur des objets „ futiles & peu dignes de lui être comparés." Dans les nations corrompues & soumises au Despotisme, l'esprit est obligé de se porter sur des objets frivoles, & le génie ne s'exerce que

(123) Le fameux Swift dit quelque part „ qu'il ne paroît gue„ re dans un siecle que cinq ou six hommes de génie ; mais que „ s'ils réunissoient leurs forces diverses, le monde ne pourroit „ pas leur résister" Voyez The Adventurer Tom. I. page 234.

ſur des bagatelles. *La Gloire*, dit Phedre, *eſt une folie ſi nous croyons la trouver dans ce qui n'eſt point utile.* (224)

Les opinions ſouvent nuiſibles & fauſſes, ainſi que les mauvaiſes mœurs établies dans la Société, contribuent quelquefois à pervertir les gens de lettres, & tournent leurs eſprits vers des objets inutiles ou dangereux. C'eſt ainſi que la dépravation publique fait éclore des productions obſcenes & lubriques, qui procurent à leurs auteurs une célébrité malheureuſe, faite pour les dégrader aux yeux des honnêtes gens. N'eſt-ce pas ſe rendre bien coupable que d'employer ſes talents à la corruption de la jeuneſſe, à la propagation du vice? Quels reproches ne devroit pas ſe faire un écrivain, dont les ouvrages ſéduiſants ſont de nature à faire germer des paſſions funeſtes juſque dans la poſtérité la plus reculée? combien odieuſe eſt une immortalité, que l'on prétend acquérir par un empoiſonnement perpétué du cœur humain!

La morale & l'équité ne permettent pas non plus de placer parmi les ſavants & les gens de Lettres ces Critiques impudents, de mauvaiſe foi, armés par une baſſe jalouſie, qui ſemblent déclarer la guerre aux grands talents, qui déchirent les ſavants diſtingués, & les immolent à la riſée d'un public envieux & malin que le mérite offuſque. Des écrivains de cet affreux caractere ne peuvent être regardés que comme des ennemis des ſciences, des lettres, des progrès de l'eſprit humain. Ce ſont de vils complices de

(224) *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.* PHE. FAB. 27. LIB. III. VERS. 12.

Digitized by Google

l'ignorance jalouſe, de l'impoſture inquiete, de la tyrannie allarmée, qui, pour dominer ſur la terre, voudroient y faire régner une nuit éternelle. (125) Eſt-il une occupation plus infame que celle d'amuſer le public aux dépens des citoyens qui l'éclairent, qui le ſervent utilement, qui méritent toute ſa reconnoiſſance? Pour être vraiment utile la critique doit être juſte, inſtructive, polie; jamais il ne lui eſt permis de dégénérer en une ſatyre offenſante & perſonnelle.

Les amuſements que l'homme de Lettres procure, doivent être intéreſſants, & contribuer ſans ceſſe à la félicité publique: ceux qui n'ont pour objet que de charmer les ennuis de quelques êtres légers, de flatter les vices du *bon-ton*, d'exciter à la débauche, de favoriſer les mauvaiſes mœurs, d'encenſer la tyrannie, ne méritent que l'indignation & le mépris. Pour être en droit de prétendre à une eſtime fondée, les différentes claſſes de la République des Lettres devroient, par des routes diverſes, tendre invariablement à l'utilité générale: c'eſt ſur les droits de la vérité, & ſur les avantages qu'elle fournit aux hommes, que la conſidération des gens de Lettres peut-être ſolidement établie.

La Poéſie, qui ſe propoſe de plaire par ſes images, au lieu de nous peindre des paſſions efféminées, des amours mépriſables, devroit intéreſſer l'imagination des hommes pour la vérité, en l'ornant de couleurs les plus capables de toucher.

(125)..... *Immenſi fruitur caligine mundi.* Statii. Thebaid. Lib. 3.

Digitized by Google

La Tragédie, pour être utile, doit inſpirer de la frayeur pour les crimes des Rois, dont les paſſions déchaînées produiſent ſi ſouvent des cataſtrophes auſſi cruelles que terribles: elle devroit faire trembler les Tyrans, & rendre cheres aux citoyens la liberté & la vertu, ſans leſquelles nulle ſociété ne peut être heureuſe & floriſſante.

La Satyre, tant de fois employée pour immoler à la malignité publique des citoyens qui ne ſont qu'à plaindre, devroit épargner les perſonnes, & faire rougir le vice des déſordres & des travers dont il ſe rend coupable. La ſatyre générale eſt utile & louable; la ſatyre perſonnelle eſt inhumaine & puniſſable.

La Comédie, deſtinée à faire ſentir aux hommes le ridicule de leurs vices, de leurs défauts, de leurs travers, ne devroit jamais ſe permettre de les faire rire aux dépens de la raiſon, de la décence & des mœurs, pour leſquelles tout devroit inſpirer le reſpect le plus profond (126).

Les Romans, qui trop communément ne ſervent qu'à faire germer & nourrir dans de jeunes cœurs des paſſions dangereuſes, devroient au contraire mettre la jeuneſſe imprudente en garde contre des foibleſſes capables d'influer ſur le bonheur de la vie.

L'Éloquence

(126) On pourroit appliquer aux auteurs qui abuſent de leurs talents la malédiction de Démocrite qui s'écrioit, *malheur à vous qui des graces pudiques & vierges, n'avez ſu faire que de viles proſtituées.* Combien de pieces de théatre qui renferment des leçons de corruption que des Gouvernements permettent qu'on donne publiquement à la jeuneſſe.

Digitized by Google

L'ÉLOQUENCE, dont trop ſouvent on abuſe pour tromper & ſéduire, dans la bouche de l'homme de bien ne doit ſervir qu'à perſuader la vérité, qu'à échauffer les cœurs des hommes de l'enthouſiaſme du bien public & des vertus ſociables, qu'à leur inſpirer de l'horreur pour le mal & du mépris pour les objets qui les détournent du chemin de la félicité.

MAIS dans un monde occupé de futilités, la ſageſſe, la morale, la philoſophie, la vertu même, deviennent ſouvent ridicules aux yeux d'une foule de beaux eſprits: accoutumés à confirmer le public dans ſes folies habituelles, ils ſemblent craindre les approches du regne de la raiſon. On pourroit comparer leur conduite à celle de ces femmes de mauvaiſe vie, que l'on voit ſe déſoler lorſque les dupes, qu'elles amuſoient autrefois, commencent à ſonger à leurs affaires, & renoncent à leurs folies pour prendre une conduite plus ſenſée. Les nations ſont inondées de productions qui rarement ont pour objet les intérêts de l'homme. Emportés communément par l'imagination, les gens d'eſprit dédaignent les études profondes, qui ne peuvent être que les fruits lents de la réflexion. Rien ne s'oppoſe plus aux progrès du *bon eſprit* que le *bel eſprit*: la raiſon eſt ſouvent aux priſes avec ceux qui pourroient le mieux ſeconder ſes efforts. D'un autre côté la République des Lettres s'avilit quelquefois aux yeux des Gens du monde, par la conduite peu raiſonnée de quelques-uns de ſes membres, qui ſemblent prendre à tâche de perſuader au public, que la ſcience & les talents ſont incompatibles avec la bonté du cœur & le ſang froid de la raiſon.

Digitized by Google

AINSI que les Etats libres, la République des Lettres eſt ſouvent diviſée en factions, qui l'affoibliſſent, & l'expoſent au mépris de ceux dont elle devroit ſe faire reſpecter. Que peuvent penſer les Grands, les gens du monde, quand ils voient les gens de Lettres maladroitement occupés à ſe démolir les uns les autres, & à contrarier les efforts de la raiſon lorſqu'elle tâche de détromper les hommes de leurs folies? Tandis que le Philoſophe préſentera des principes évidents, un bel eſprit déclamera contre la vérité qui lui paroît trop triſte, contre la morale qu'il traite de lugubre, contre la ſageſſe qu'il trouve trop ſévere: un autre exagérera l'incertitude de nos connoiſſances, & conſolera la ſottiſe, en l'aſſurant que les meilleurs eſprits n'en ſavent pas plus que les autres: d'autres enfin jetteront du ridicule ſur les découvertes les plus utiles; les ouvrages profonds ſeront regardés comme ténébreux, comme les productions d'une métaphyſique obſcure & de quelques cerveaux creux. Enfin les vérités les plus intéreſſantes demeureront enſevelies dans l'oubli, ſi elles ne ſont accompagnées des charmes du ſtyle, & le plus ſouvent d'un faux brillant, auquel le vulgaire attache le plus grand prix.

LES ornements du ſtile ne doivent point être négligés; les graces ſont propres à rendre la vérité plus touchante: mais ces ornements ſont la forme, qui doit céder au fond. Le ſavant qui a profondément penſé, n'a pas toujours le talent de bien écrire; de-même que celui qui poſſede ce talent ſi vanté, n'a pas toujours péniblement médité. Quoi qu'il en ſoit, recevons

Digitized by Google

le vrai avec reconnoiſſance, de quelque façon qu'il nous ſoit préſenté; & ſouvenons-nous que le mépris de la vérité eſt le caractere diſtinctif des impoſteurs, des charlatans, des ignorants, & ſur-tout des tyrans, des ennemis du genre humain, perſonnages avec leſquels les gens de Lettres ne devroient jamais ſouffrir qu'on les confondît. Ceux d'entre eux qui haïſſent & décrient la vérité, ſont des inſenſés qui détruiſent les fondements de leur propre gloire; elle ne peut être ſolidement établie que ſur l'utilité & ſur la vérité, que tant d'aveugles ont la folie de décrier.

GÉMISSONS de ce déſordre, & ne ceſſons point de répéter, que les gens de Lettres devroient ſe diſtinguer par leur concorde, & s'unir pour concourir aux vues de la morale & de la ſaine philoſophie, dont le but invariable ne peut être que de rendre les hommes meilleurs. Les connoiſſances & les lumieres ne ſont rien, ſi elles ne contribuent au bien-être de la Société; la gloire qu'elles obtiennent n'eſt rien, ſi elles ne nous procurent une félicité durable; les ſciences ſont mépriſables lorſqu'elles ſont ſtériles; elles ſont déteſtables quand elles contrediſent la vraie morale, qui de toutes les ſciences nous intéreſſe le plus. (127) *Il n'y a*, dit Quintilien, *que la ſenſibilité de l'ame qui rende vraiment éloquent & diſcret.* (128) Un intérêt tendre pour l'humanité doit animer les gens de Lettres: c'eſt l'homme qu'ils doivent éclairer, attendrir

(127) ..... *Quod magis ad nos*
Pertinet, ac neſcire malum eſt.
HORAT. SATYR. 6. LIB. 2. VERS. 72. 73.

(128) *Pectus eſt quod diſertos facit, & vis mentis.* QUINCTILIAN. INSTITUT. ORATOR. LIB. 10. CAP. 7. No. 15, EDIT. GESNER.

ſur ſon propre ſort, échauffer pour la vertu; parce que la vertu ſeule peut bannir les malheurs dont il eſt la victime, & le mettre en poſſeſſion du bonheur vers lequel il ne ceſſe de ſoupirer. *L'Etude*, ſelon Pope, *la plus importante pour l'homme, c'eſt l'homme.*

L'AMOUR de la gloire, le deſir de plaire & d'être eſtimé des gens de bien, ſont & doivent être les grands mobiles des gens de lettres & des ſavants: leur faire un crime d'aimer la gloire & de courir après la renommée, c'eſt leur reprocher de ne point agir ſans motifs. Rien de plus louable que de vouloir ſe faire conſidérer par des talents vraiment capables de contribuer au bien de tous. Mais l'homme de lettres manque ſon but dès qu'il n'eſt point utile; il ne peut être utile s'il ne préſente pas aux hommes des vérités dignes de les intéreſſer. Des riens brillants, des productions agréables, des ouvrages éphémeres, peuvent avoir des ſuccès momentanés; une réputation factice, conſervée par des cabales, des intrigues, des menées, des baſſeſſes, des complaiſances, peut durer quelque temps; mais la gloire ſolide, la conſidération permanente, l'immortalité, ne ſont réſervés qu'aux ouvrages dont le genre humain recueille en tout temps les fruits délicieux. Tout homme qui dans ſes écrits ne cherche qu'à plaire à ſon ſiecle, ou qui ne ſonge qu'à ſa fortune, fera difficilement paſſer ſon nom à la poſtérité.

HOMMES vraiment illuſtres & reſpectables quand vous travaillez au bonheur des nations! ſavants & gens de Lettres! qui par des voies diverſes cherchez la renommée, ſongez qu'elle n'eſt que l'affection & l'eſtime publique, & que ces ſentiments ne ſont dûs qu'à la vérité, à l'u-

Digitized by Google

tilité, à la vertu. Que votre conduite apprenne donc à reſpecter les fonctions honorables que vos talents vous font remplir au milieu de vos concitoyens. Reſpectez-vous vous-mêmes; ſouvenez-vous de votre propre dignité; éloignez-vous de la baſſeſſe & de la flatterie, qui vous aviliroient aux yeux d'un public jaloux de vos prérogatives. Abjurez entre vous ces querelles déshonorantes, qui ne peuvent amuſer que la malignité de vos envieux. Uniſſez-vous pour combattre l'ignorance, les vices & les folies qui déſolent la terre & s'oppoſent à la félicité ſociale. Mais en attaquant les travers & les erreurs des hommes, ménagez leur amour propre, afin de rendre vos leçons plus efficaces; craignez de bleſſer ceux que vous voulez guérir.

PHILOSOPHES! votre fonction ſublime eſt de méditer l'homme, de lui découvrir les replis de ſon cœur, de lui montrer la vérité ſans laquelle il ne peut obtenir le bonheur. Orateurs! que votre éloquence, nourrie par la philoſophie, arrache l'homme à ſes erreurs, à ſes penchants vicieux, l'attendriſſe ſur lui-même, & porte dans ſon cœur la compaſſion, l'humanité, l'affection qu'il doit à ſes ſemblables. Hiſtoriens! ſervez-vous des recherches du ſage & des couleurs de l'éloquence, pour nous peindre avec vigueur & vérité l'intéreſſant tableau des viciſſitudes humaines. Poëtes! empruntez les lumieres de la ſageſſe, la force de l'éloquence, les leçons de l'hiſtoire, pour orner la vérité des charmes dont l'imagination eſt capable de l'embellir. Laiſſez-là ces chants frivoles & dangereux qui, trop ſouvent, n'ont eu pour objet que de rendre le vice aimable & d'inſpirer du mépris pour la vertu. Erudits & ſavants! ces-

Digitized by Google

ſez de fouiller une Antiquité ténébreuſe, pour n'y trouver que des choſes inutiles aux races préſentes. Penſeurs! ne vous enfoncez plus dans l'affreux labyrinthe d'une métaphyſique tortueuſe, dont il ne peut réſulter aucun bien pour notre eſpece: portez plutôt la ſubtilité de votre eſprit ſur des objets conformes à notre nature, & que nous puiſſions ſaiſir. Phyſiciens! Naturaliſtes! Médecins! renoncez aux vaines hypotheſes; ne ſuivez que l'expérience, elle vous fournira des faits, dont l'enſemble pourra former un ſyſtême ſûr, vraiment utile au genre humain. Juriſconſultes! abandonnez enfin les ſentiers bourbeux de la routine; dégagez-vous des lizieres de l'autorité; cherchez, dans la nature-même de l'homme, des loix conformes à ſon être, vous y trouverez une Juriſprudence morale, juſte, ſimple, facile, dont les peuples ont un ſi grand beſoin.

ENFIN, quelle que ſoit la route où vos talents vous jettent, que chacun de vous, ô ſavants! ſe propoſe l'utilité de l'homme, le bien public, les intérêts de la Société, le bonheur de l'univers, à qui vos leçons ſont deſtinées. Votre but étant le même, que perſonne ne dédaigne ou ne déprime les travaux de ſes aſſociés. Le champ de la ſcience n'eſt-il pas aſſez vaſte & fertile, pour que chacun de vous puiſſe y cueillir des lauriers? Banniſſez donc, ô Hommes utiles! la diſcorde qui nuiroit à vos ſuccès: que vos ames nobles & généreuſes ſe mettent au-deſſus des baſſeſſes de l'envie, des pétiteſſes de la vanité; la jactance & le charlataniſme ſont indignes de vous. C'eſt au public qu'il faut laiſſer le ſoin devous louer. Souvenez-vous que les lettres & les ſciences doivent rendre l'hom-

Digitized by Google

me plus humain, plus doux, plus ſociable; & n'oubliez jamais que votre modeſtie, votre retenue, votre politeſſe & vos mœurs, peuvent ſeules engager le Public à vous pardonner vos talents, vos bienfaits, votre ſupériorité. En ſuivant ces maximes, vous mériterez l'amour, l'eſtime, les ſuffrages de vos contemporains; & vos travaux utiles feront paſſer votre gloire à la poſtérité, qui jouira, comme nous, de vos travaux immortels.

L'ESPÉRANCE & le deſir de l'immortalité, que tant de gens ont regardé comme une vaine chimere, une folie, une fumée, ſont pourtant des motifs qui ont det out temps aiguillonné puiſſamment les hommes de génie; ces paſſions ſont fondées ſur l'idée qu'ils ſe ſont faite des droits que leurs travaux leur donneroient ſur l'affection, l'eſtime & la reconnoiſſance des races futures. N'appellons donc point une chimere ce qui eſt un bien réel pour celui qui en jouit au dedans de lui-même à chaque inſtant de ſa durée. La bonne conſcience procure à l'homme de bien un bonheur très véritable & très ſolide, quoiqu'il n'en jouiſſe que par l'imagination, qui lui montre ſes droits à l'affection des autres hommes. L'idée de l'immortalité n'eſt une chimere que pour ceux qui n'ont ni le courage ni le droit d'y prétendre.

L'AFFECTION & les louanges de la poſtérité ſont des dettes, qu'elle acquitte ſouvent pour ſes injuſtes peres; elle ne peut en priver ceux qui ont procuré de grands avantages, de grands plaiſirs, de grandes vérités au genre humain. Par un privilege ſpécial attaché aux gens de Lettres, l'écrivain diſtingué conſerve tous ſes droits au-delà même du trépas. Un ou-

vrage vraiment utile ou agréable eſt un bienfait perpétuel ; il oblige les races les plus éloignées. La mort, qui plonge ſouvent dans un oubli total tant de perſonnages ſuperbes, ne détruit pas les rapports de l'homme de génie avec le genre humain, & n'anéantit point nos devoirs envers celui qui a daigné nous inſtruire ou nous amuſer. Ne ſerions-nous pas injuſtes, ingrats, inſenſés, ſi nous refuſions de chérir la mémoire de ceux qui chaque jour nous procurent d'heureux moments?

Il ſubſiſte encore un commerce tendre entre nous & les ſages de l'Antiquité. Nous liſons avec reconnoiſſance les ouvrages immortels des Homere, des Cicéron, des Virgile, des Séneque : nous leur payons fidélement le tribut qu'ils ont dû ſe flatter d'obtenir de nous. Indépendamment du profit & du plaiſir que nous retirons des écrits de ces illuſtres morts, l'intérêt actuel & permanent des nations veut que nous rendions des hommages aux bienfaiteurs du genre humain. C'eſt encourager les vivants que de louer les morts : quoique leurs cendres froides ſoient inſenſibles à nos éloges préſents, ils en ont joui pendant leur vie, & ils ſervent de ſiecle en ſiecle à conſerver la flamme du génie, à la tranſmettre à ceux qui pourront les imiter.

Enfin l'idée de l'immortalité, ou de la reconnoiſſance future, eſt faite pour conſoler le grand homme de l'ingratitude, de l'injuſtice, de l'envie de ſes contemporains. La conſcience d'avoir bien fait le dédomage des louanges qu'on lui refuſe ; il entend celles de l'avenir, parce qu'il ſait que les hommes ſont toujours juſtes pour des bienfaiteurs dont ils ne craignent plus la ſupériorité.

Digitized by Google

APRÈS avoir exposé les devoirs des hommes que leurs talents destinent à instruire leurs concitoyens, la morale ne peut pas omettre les devoirs de ceux qui exercent les beaux arts, dont l'objet est d'agir sur les sens, de les remuer agréablement, d'amuser & de délasser les citoyens de leurs travaux, de porter des idées flatteuses à l'esprit. Il se trouve une affinité marquée entre les lettres & les productions des arts: *la peinture*, dit Horace, *est comme la Poësie.* Lorsqu'elle nous montre des actions, ne fait-elle pas la fonction de l'histoire? lorsqu'elle les présente de maniere à nous émouvoir vivement, n'agit-elle pas comme l'art oratoire, dont le but est de remuer nos passions?

AINSI, de même que les gens de Lettres, les Artistes doivent dans leurs travaux divers se proposer un but moral; qu'ils sentent eur pouvoir; qu'ils apprennent à se respecter eux-mêmes; qu'ils se regardent comme des citoyens, non seulement faits pour amuser, mais encore pour instruire; qu'ils aient en vue un objet plus noble & plus grand que de flatter la vanité ou la dépravation de l'opulence; qu'ils éprouvent la louable ambition d'être utiles aux hommes & de les rendre meilleurs. Pourquoi l'artiste habile, dont les ouvrages font penser, & laissent dans les esprits des traces profondes & durables, ne chercheroit-il pas à éclairer en même tems qu'il sait plaire?

LES grands Artistes chez les Grecs furent des Citoyens considérés. Ils n'étoient point regardés comme de vils mercenaires: nourris dans les écoles de la Philosophie, admis à la conversation des savants, ils avoient occasion de méditer leur art, de perfectionner leurs talents, &

Digitized by Google

par-là de les porter à ce degré de ſublimité qui fait le déſeſpoir des Artiſtes modernes : ceux-ci, trop ſouvent privés des lumieres que procure une éducation ſoignée, étrangers à l'inſtruction, peu ſuſceptibles de méditation, ſont rarement capables de donner à leurs ouvrages cette noble ſimplicité, cette énergie, cette vie que l'on admire dans ceux des anciens.

POUR faire de belles choſes l'artiſte doit être inſtruit, doit avoir réfléchi ſur ſon art, doit connoître les objets qu'il ſe propoſe d'imiter, enfin doit preſſentir les effets qu'il peut produire : ſans ces connoiſſances il ne ſeroit qu'un automate, qui travailleroit au hazard ; dépourvu de principes il ne pourroit jamais être ſûr de réuſſir ou de plaire.

C'EST ſur les cœurs des hommes que l'artiſte éclairé doit ſe propoſer d'agir ; mais il ne ſe permettra jamais de les corrompre. Ainſi, au lieu de puiſer ſes ſujets dans une mythologie ſouvent laſcive & criminelle, au lieu de nous repréſenter ſans ceſſe les amours d'une foule de Divinités, de Nymphes, de Satyres impudiques ; un Peintre plus décent & plus moral nous retracera quelques traits mémorables de grandeur d'ame, de bonté, de juſtice, d'amour pour la Patrie, que lui fournit l'hiſtoire, & dont il ſaiſira les côtés les plus frappants. Les productions des arts deviendroient pour nous des leçons, ſi elles ne nous offroient que des objets capables d'exciter à la vertu ; elles feroient alors bien plus d'honneur, ſans doute, ſoit au pinceau du peintre, ſoit au ciſeau du ſculpteur, ſoit au burin du graveur, que les déreglements conſacrés par la Religion impure des Grecs & des Romains, ou que des nudités indécentes que, ſans

Digitized by Google

reſpect pour les mœurs, nous voyons ſouvent étalées dans les Palais ainſi que dans nos carrefours & nos rues. Quels reproches ne devroient pas ſe faire des Artiſtes, qui ne ſe ſervent de leurs talents que pour infecter les eſprits d'images obſcenes, & faire éclorre dans les cœurs des paſſions dangereuſes? Comment, dans des nations policées où les mœurs de la jeuneſſe devroient être ſoigneuſement garanties, ſouffre-t-on que tant de cauſes concourent à les empoiſonner!

Mais dans les nations corrompues les bonnes mœurs ne ſont comptées pour rien; des artiſtes privés eux-mêmes d'éducation, de lumieres & de mœurs, ne peuvent plaire à une multitude dépravée qu'en lui préſentant des objets conformes à ſes goûts pervers.

Dans une Société ſagement ordonnée tous les talents ſe donneroient la main pour exciter & nourrir les diſpoſitions avantageuſes au public, & pour étouffer celles dont il peut réſulter du déſordre & des crimes. C'eſt alors que les arts deviendroient vraiment eſtimables; ils s'honoreroient bien plus en tranſmettant à la poſtérité la reconnoiſſance publique pour les grands hommes, les vrais bienfaiteurs de la Patrie, qu'en lui faiſant paſſer les traits & la mémoire de tant de tyrans odieux, de prétendus héros, de conquérants déteſtables qu'elle devroit oublier.

Que les artiſtes apprennent donc à devenir des citoyens utiles; qu'ils ſentent leur dignité; qu'ils s'aſſocient avec les Philoſophes, les Orateurs, les Ecrivains illuſtres; qu'ils méditent les reſſources de l'art, qu'ils les faſſent ſervir au bien public. D'accord avec le Poëte, que le Muſicien, au lieu d'amollir les ames par les accents efféminés d'une paſſion rebattue, faſſe en-

Digitized by Google

tendre à ſes concitoyens ces ſons mâles, cette harmonie jadis ſi puiſſante dans la Grece. Que la muſique, par ſes modes variés, excite tantôt le courage, la force, la grandeur d'ame; tantôt qu'elle porte la conſolation, la pitié, le calme dans nos cœurs; enfin qu'unie à des paroles convenables elle leur prête une expreſſion plus animée, & les rende capables de faire naître des ſentiments agréables conformes au bien de la Société.

L'Art du muſicien montre une analogie très marquée avec celui de l'orateur & du poëte. Pour rendre les paroles plus expreſſives & plus fortes, qu'il ſe pénetre lui-même des ſentimens qu'il veut faire paſſer dans les autres. D'où l'on voit que l'inſtruction & la réflexion ne lui ſont pas moins eſſentielles qu'aux peintres, & aux autres artiſtes dont nous avons parlé. Faire de la bonne muſique, c'eſt peindre à l'oreille, c'eſt y exciter des ſenſations que l'expérience & la réflexion ont montré capables de produire des ſentimens deſirés dans les auditeurs. Un Muſicien qui n'a pas la connoiſſance de l'homme & des moyens de le remuer, n'eſt qu'une pure machine, un inſtrument ſonore.

Ainsi ne ſoyons point ſurpris ſi les grands muſiciens ſont rares. Beaucoup de gens poſſedent les regles de la muſique, mais ignorent les moyens de les appliquer. Bien des artiſtes, à force de travail, ſont parvenus à vaincre les plus grandes difficultés, & à s'attirer par-là l'admiration du vulgaire; mais cette muſique purement méchanique ne ſuppoſe que des diſpoſitions naturelles oppiniâtrement exercées; elle n'annonce ni génie ni réflexion; elle n'eſt pas faite pour produire ſur les ames les grands effets que l'on

Digitized by Google

pourroit attendre du muſicien qui a ſenti & médité le pouvoir de ſon art.

On met encore communément la Danſe au rang des arts libéraux. Indiquée par la nature des fluides de notre corps, dont les mouvements ſont périodiques, nous la trouvons établie chez tous les peuples de la terre, tant ſauvages que policés; (129) quelques-uns l'ont conſacrée ou diviniſée en l'alliant au culte religieux; d'autres religions la proſcrivent comme un exercice contraire aux mœurs.

Si nous conſidérons la danſe comme exercice, elle eſt utile à la ſanté, elle rend l'homme plus diſpos, elle lui enſeigne à ſe mouvoir avec adreſſe, à ſe tenir d'une maniere plus ferme, à marcher avec ſûreté, à ſe montrer dans tout ſon avantage, à ſe préſenter avec grace, c'eſt-à-dire, d'une façon qui annonce une éducation cultivée, conforme aux manieres adoptées par la Société. Sous ce point de vue la danſe ne peut être blâmée; utile pour nous-mêmes, elle nous rend plus agréables aux autres.

Mais la ſaine morale ne peut porter qu'un jugement défavorable de ces danſes, qui ne préſentent aux yeux que des attitudes indécentes, propres à faire germer dans l'eſprit des deux ſexes des penſées déshonêtes, des deſirs déréglés. Nous avons déjà fait voir ailleurs les dangers auxquels la jeuneſſe eſt trop ſouvent expoſée dans ces aſſemblées confuſes où l'innocence, étourdie par le tumulte, fait de très fréquents naufrages, où des paſſions criminelles cherchent & trouvent tant de moyens de ſe ſa-

(129) Erophile, muſicien grec, a remarqué que le battement des arteres avoit donné naiſſance à la meſure muſicale. Voyez *Cenſorinus de Die natali. Cum notis Havercamp. pag.* 57.

tisfaire. Les danſes de ce genre ſont des aventures périlleuſes, auxquelles des parents vertueux craindront de livrer une jeuneſſe imprudente; ils ſentiront que la raiſon ne peut les approuver. Conforme en cela aux regles de la morale la plus ſevere, la morale de la nature exhortera toujours les hommes à fuir les dangers. D'après la perverſité des mœurs établies dans bien des nations, les gens même les plus corrompus ſeront forcés de convenir que la danſe eſt un écueil auprès duquel la vertu vient ſouvent échouer.

Concluons de tout ce qui eſt dit dans ce chapitre, que la ſcience eſt utile & néceſſaire aux nations; que ceux qui les inſtruiſent ſont des citoyens dignes d'être honorés, chéris, récompenſés; que les détracteurs des connoiſſances humaines, les oppreſſeurs des lumieres, les contempteurs des lettres, ſont des inſenſés qui méconnoiſſent & les biens qu'elles font aux hommes & les dangers de l'ignorance, qui fut toujours la ſource des malheurs de la terre. Tout a dû nous prouver que la méditation, la réflexion, l'étude, ſont néceſſaires, non-ſeulement dans les ſciences & les lettres, mais encore dans les arts. Enfin tout a pu nous convaincre que les ſavants, les lettrés, les artiſtes, ne doivent jamais perdre de vue la morale & la vertu, dont, pour être vraiment utiles, ils devroient, chacun à ſa maniere, inculquer les leçons. C'eſt ainſi qu'en augmentant de jour en jour la maſſe des lumieres ou des vérités, ils pourront ſe flatter de contribuer au bonheur de la vie ſociale.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Devoirs des commerçants, manufacturiers, artisans & cultivateurs.

TOUTE Société est un assemblage d'hommes destinés à concourir, chacun à sa maniere, au bien-être & à la conversation du corps dont ils sont membres. Quiconque travaille utilement pour tous les concitoyens, devient dès-lors un homme public, que son pays doit protéger, honorer, favoriser, proportionnellement aux avantages que le public en retire.

CELA posé, le Commerçant est un membre estimable toutes les fois qu'il remplit dignement les fonctions auxquelles sont état le destine. C'est lui qui débarrasse sa Patrie des denrées & des productions superflues de la culture, des manufactures, de l'industrie, & qui lui procure en échange les objets, soit agréables soit nécessaires, dont elle peut manquer. Ainsi le commerçant fait fleurir l'agriculture, qui languiroit sans son secours: c'est lui qui, dans les tems de disette, fait venir de l'étranger les subsistances dont l'intempérie des saisons a privé son pays. C'est le commerce qui donne la vie à tous les arts & mêtiers; il anime l'industrie, & par-là il occupe & nourrit une quantité prodigieuse d'hommes, que sans lui leur indigence rendroit à charge aux nations. Combien de bras sont continuellement occupés pour la navigation, destinée à porter les ordres du négociant jusqu'aux extrémités de la terre: ces ordres sont presque toujours plus ponctuellement exécutés

Digitized by Google

que ceux du Deſpote le plus abſolu. Dans les pays les plus lointains des milliers de bras s'empreſſent à ſatisfaire ſes deſirs ; l'Océan gémit ſous le poids des navires qui des climats les plus éloignés viennent apporter à ſes pieds des richeſſes, & l'abondance à ſes concitoyens. Le comptoir du Négociant peut-être comparé au cabinet d'un Prince puiſſant, qui met tout l'univers en mouvement.

Tel eſt le citoyen reſpectable que des préjugés gothiques & barbares ont l'impudence de flétrir, au ſein même des nations qui ne doivent qu'au commerce leurs richeſſes & leurs ſplendeur ! Le commerçant pacifique paroît un objet mépriſable aux yeux du guerrier ſtupide, qui ne voit pas que cet homme qu'il dédaigne, le vêtit, le nourrit, fait ſubſiſter ſon armée ! Une profeſſion ſi utile n'eſt-elle donc pas plus honorable que l'oiſiveté honteuſe dans laquelle croupiſſent tant de Nobles campagnards, qui n'ont pour toute occupation que la chaſſe & le triſte plaiſir de vexer des payſans ? Juſques à quand la vanité des hommes leur fera-t-elle mépriſer ceux même dont ils reçoivent chaque jour les ſervices les plus importants ? La conſidération ſera-t-elle toujours excluſivement réſervée aux deſtructeurs des hommes ? Ne devroit-elle pas ſe porter ſur ceux qui s'occupent de leur bien-être, de leurs commodités, de leurs beſoins !

Le préjugé dégradant pour le négoce, ainſi que pour les arts, date des temps de barbarie & de férocité, où des Sociétés naiſſantes ne connoiſſoient pas encore les avantages qu'elles pouvoient retirer du commerce. Ariſtote nous apprend, que dans les anciennes République de la Grece

Grece les marchands étoient exclus des charges de la Magiſtrature. Par l'effet d'une pareille ignorance les anciens Romains, uniquement occupés de l'agriculture & de la guerre, mépriſerent les marchands & les artiſans; mais enfin le temps & les beſoins déſabuſerent peu à peu les Grecs & les Romains de cette opinion ridicule; & les perſonnes les plus diſtinguées de l'Etat ne rougirent plus d'exercer une profeſſion lucrative pour elles-mêmes, & très avantageuſe à la Patrie.

LORSQUE des eſſains de nations guerrieres eurent partagé entre elles le vaſte Empire des Romains, le préjugé, qui toujours accompagne l'ignorance, vint de nouveau dégrader le commerce. L'Europe fut pendant des ſiecles plongée dans d'épaiſſes ténebres & dans des guerres continuelles. Les peuples, aſſervis par des ſoldats licentieux, n'eurent aucune communication les uns avec les autres. Le commerce, qui ne peut fleurir ſans liberté, fut exercé par des Juifs, des uſuriers, qui ſe virent continuellement en butte à l'avarice d'une foule de tyrans: ainſi le négoce tomba dans des mains mépriſables; des malheureux, attirés par l'appas d'un gain démeſuré, pouvoient ſeuls entreprendre de le faire, malgré tous les dangers dont ils étoient environnés. Telle eſt, ſans doute, l'origine de l'injuſte mépris que tant de Nobles orgueilleux montrent encore pour une profeſſion devenue très digne de la conſidération publique.

CEPENDANT quelques Républiques, uſant de leur liberté, firent le commerce avec ſuccès, & parvinrent par ſon moyen à un degré de puiſſance & de richeſſe qui cauſa la jalouſie des autres peuples. Veniſe, Gênes, Florence, appri-

Digitized by Google

rent à toute l'Europe les effets que pouvoit produire le négoce ; des Princes le favoriſerent ; un nouveau monde fut découvert, ſes richeſſes irriterent la cupidité d'un grand nombre de nations ; l'indifférence qu'elles avoient juſque-là témoignée pour le commerce, ſe convertit dans un enthouſiaſme univerſel, & bientôt elles ne combattirent que pour s'arracher les unes aux autres quelques branches de commerce.

VOILÀ comment les paſſions & les folies des hommes les portent aux extrêmes. Tout fut ſacrifié à la fureur du commerce ; en ſa faveur l'agriculture fut négligée ; des Royaumes furent dépeuplés pour former des colonies dans des contrées lointaines ; des torrents de richeſſes vinrent inonder l'Europe, ſans la rendre plus heureuſe ; elles amenerent le luxe & tous les vices qu'il entraine à ſa ſuite, & ce luxe travailla ſourdement à la deſtruction des Etats qu'une avidité ſans bornes avoit trop enrichis.

LE commerce, pour être utile, doit connoître des bornes, & ne point nuire aux autres branches de l'adminiſtration. Rien de plus contraire au bien général que la paſſion de s'enrichir changée en épidémie. On voit quelquefois des nations, ſaiſies de ce délire, négliger en ſa faveur les objets les plus importans, recevoir leur principale impulſion de quelques marchands inſatiables, ſe jetter pour leur complaire dans des guerres ruineuſes, interminables, contracter des dettes immenſes pour les ſoutenir, & gémir enſuite pendant longtemps de leurs plus éclatans ſuccès. Telle eſt, ô Bretons ! la cauſe de vos malheurs, de la miſere que vous éprouvez malgré les richeſſes des deux mondes qui viennent ſans interruption ſe rendre dans vos

Digitized by Google

Ports : chez vous quelques negociants décident du sort de l'Etat, font entreprendre à tout moment des guerres insensées ; tandis qu'ils s'enrichissent, des impôts enormes accablent les autres citoyens, & la nation épuisée se trouve dans la plus grande détresse. L'opulence de quelques individus ne prouve rien moins que l'opulence & l'aisance de l'Etat. Les dorures d'un Palais ne l'empêcheront pas de tomber en ruines.

Le commerçant devroit chérir la paix, & lui sacrifier sa propre avidité : il est un très-mauvais citoyen dès qu'il immole la félicité générale à ses vils intérêts. Un Gouvernement sage, toujours guidé par la morale, doit contenir la passion des richesses, qui finit toujours par n'avoir plus de bornes : il ne doit pas permettre qu'elle s'exerce aux dépens du cultivateur & du propriétaire, dont le négociant n'est fait que pour encourager les travaux. C'est l'intérêt du cultivateur qui constitue le véritable intérêt de l'Etat ; c'est lui que le législateur doit consulter, préférablement à l'avarice de quelques marchands, ou aux fantaisies indiscretes de quelques opulents, qui jamais ne constituent la portion la plus nombreuse de la Société. Enfin tout nous prouve que la cupidité de l'homme doit être réprimée ; dès qu'on lui lâche la bride elle anéantit les mœurs & la vertu. Les mœurs sont bien plus essentielles au bonheur d'une nation que des richesses, qui rarement contribuent à sa force réelle, à son bien-être durable. Rome encore pauvre vint à bout de l'opulente Carthage.

La passion désordonnée de s'enrichir, devenue générale chez un Peuple, y détruit commu-

Digitized by Google

nément le reſſort de l'honneur, pour mettre en ſa place un eſprit *mercantile*, un amour ſordide du gain, directement oppoſé à tout ſentiment noble & généreux. Poſſédé de cet eſprit, le marchand ne rougit plus de rien dès qu'il peut en réſulter du profit; il ne connoît plus de Patrie; il fera, s'il y trouve quelque avantage, le commerce le plus contraire aux intérets de ſa nation; enfin, accoutumé à regarder l'argent comme ſon idole, il s'y ſacrifiera lui-même. La vénalité n'eſt que le honteux trafic par lequel on conſent à vendre ſon honneur, ſa vertu, ſa liberté, à celui qui veut les acheter.

AINSI que tous les excès, le commerce trop étendu finit par ſe punir lui-même. En augmentant dans un pays la maſſe des richeſſes, il augmente néceſſairement le prix de toutes les denrées, par conſéquent celui de la main-d'œuvre, ou le ſalaire de l'ouvrier. Dès-lors les manufactures nationales perdent la concurrence avec celles des peuples moins riches qui travaillent à meilleur marché. D'ailleurs c'eſt le propre des richeſſes de ſe concentrer dans les mains d'un petit nombre d'hommes, qui ne ſouffrent pas de la cherté des denrées & marchandiſes: mais l'ouvrier, l'artiſan, l'homme du peuple, ſouffrent de cette cherté, & ſouvent périſſent de faim à la porte du riche avare, dont le cœur ne s'attendrit gueres ſur les beſoins du malheureux. L'effet le plus commun de la richeſſe eſt d'endurcir le cœur.

AINSI la Politique, toujours d'accord avec la morale, doit mettre un frein à la paſſion de s'enrichir, qui, ſans cela, devient une contagion funeſte à l'État. C'eſt de leur ſol que les peuples doivent principalement faire ſortir leurs ri-

Digitized by Google

cheſſes ; le commerce eſt fait pour en échanger le ſuperflu contre les marchandiſes que ce ſol ne peut pas produire. La terre eſt le fondement phyſique & moral de toute Société. Le Négociant eſt l'agent & le pourvoyeur du cultivateur du propriétaire de la terre: le fabriquant, ou le manufacturier, façonne les productions de la culture. Tout ordre eſt renverſé ſi les agents deviennent les arbitres & les maîtres de celui qu'ils doivent ſervir: les mœurs ſe perdent quand ces Agents le détournent de ſon travail par le luxe, par de vaines futilités, ou en lui faiſant naître des beſoins imaginaires, qu'il ne peut ſatisfaire qu'aux dépens de ſes mœurs & de ſon repos.

Le commerce eſt utile, ſans doute ; la politique doit le favoriſer ; la morale l'approuve ; ceux qui le font ſont des hommes utiles : mais il doit avoir des bornes, & ne point s'établir aux dépens des autres branches de l'Economie politique. Le commerce n'eſt vraiment utile que lorſqu'il favoriſe l'agriculture, fait fleurir les manufactures, produit la population ; dès qu'il nuit à ces objets eſſentiels, ſon utilité diſparoît ; il devient une manie funeſte quand il ne ſert qu'à faire éclore des guerres ſanglantes & continuelles ; il eſt un dangereux poiſon quand il n'a pour but que d'alimenter le luxe & la vanité des hommes. Le Négociant qui exporte les denrées ſuperflues pour rapporter du bled, du vin, des huiles, de la laine ou d'autres denrées qui manquent à ſon pays, eſt un citoyen très utile, & mérite d'être conſidéré. Celui qui n'apporte à ſes concitoyens que des objets capables d'allumer leurs paſſions, d'irriter leur vanité jalouſe, d'exciter leur folie, eſt

Digitized by Google

un homme dangereux. Preſque tous les vains objets que l'Inde fournit à l'Europe n'ont de mérite que pour le caprice inconſtant des femmes & la vanité de quelques hommes, ſottement dégoûtés des manufactures de leur pays. Les Européens ne ſe laſſeront-ils jamais de ſacrifier à des inutilités tant d'hommes, & tant de ſommes de cet argent qu'ils adorent? (130). Toutes les futiles richeſſes, que l'Europe va chercher aux extrémités du monde, ſont-elles comparables aux tréſors que l'agriculture pourroit tirer de ſon ſol, ſi elle étoit encouragée?

Que dirons-nous de ce commerce affreux qui conſiſte à trafiquer du ſang humain? acheter & vendre des hommes, pour les jeter dans le plus dur eſclavage, eſt une barbarie qui fait frémir la juſtice & l'humanité. Mais l'avarice eſt cruelle de ſang froid; elle réduit le crime en ſyſtême; elle tâche de le couvrir du prétexte d'un grand intérêt national; & des nations affamées de richeſſes admettent ſes excuſes. Peuples avares & féroces! abandonnez l'Amérique, qui n'eſt pas faite pour vous, ſi vous ne pouvez la cultiver que par des forfaits odieux.

De pareils excès, ſi tous les commerçants s'en rendoient coupables, non ſeulement autoriſeroient à les mépriſer, mais encore juſtifieroient la haine de tous les cœurs honêtes. Mais diſtinguons ces affreux negociants, de ceux qu'un commerce plus juſte, plus légitime, rend utiles pour eux-mêmes & pour leur patrie. Ceux-ci,

(130) On aſſure que le commerce des deux Indes coute chaque année quarante mille hommes à la nation Britannique. Le changement ſeul de climat eſt une cauſe de mort pour la plupart des Européens. Preſque tout l'argent qui vient d'Amérique paſſe

ſans faire tort à perſonne, ſemblent mettre en commun les biens, les agréments, les découvertes de tout l'univers. En effet, la navigation & le commerce mettent en ſociété tous les peuples de notre globe, établiſſent des rapports entre eux, les font jouir réciproquement d'un grand nombre d'avantages, & ſervent ſur-tout à étendre prodigieuſement la ſphere des connaiſſances humaines. Si quelques nations ont cruellement abuſé du commerce, &, pour contenter leur avarice irritée, ont porté le carnage & le crime chez des peuples dont ils auroient dû s'attirer l'amitié, n'imputons point ces horreurs au commerce, mais à l'ignorance, à la ſuperſtition farouche, qui rendirent en tout tems les hommes aveugles dans leurs paſſions & cruels ſans remords. Les premiers conquérants de l'Amérique furent des brigands, des proſcrits, des aventuriers que leurs crimes obligerent de chercher fortune dans un autre monde, dont ils traiterent les habitans de la façon que pouvoient faire des voleurs & des aſſaſſins.

Le vrai négociant, le commerçant eſtimable, eſt un homme juſte. La probité, la bonne foi, l'amour de l'ordre, l'exactitude ſcrupuleuſe à remplir ſes engagements, ſont ſes qualités diſtinctives. Une ſage économie regle ſa conduite; l'on ne doit pas lui en faire un crime: c'eſt par elle qu'il peut garantir ſa fortune, & ſouvent celle des autres, contre une infinité d'accidents que l'on ne peut ni prévenir ni prévoir. S'il n'y a qu'un inſenſé qui puiſſe légerement hazarder ſon propre bien, il n'y a qu'un fripon qui puiſſe expoſer la fortune des autres par des entrepriſes peu réfléchies. D'ailleurs le

Digitized by Google

négociant, étant un homme occupé, eſt communément à couvert des fantaiſies, des paſſions & des vanités dont tant d'autres ſont tourmentés. Tout commerçant éclairé eſt un homme d'honneur, rempli de raiſon & de prudence: jaloux de conſerver l'eſtime qu'il a droit d'obtenir de ſes concitoyens, il veut que ſa réputation ſoit intacte, il a beſoin de la confiance publique: ſimple dans ſa conduite, & grave dans ſes mœurs, il s'abſtient des dépenſes frivoles, du faſte & des vices qui le conduiroient à ſa ruine. Le négociant qui ſe livre aux extravagances du luxe, finira communément par déranger ſes affaires, & ne ménagera pas avec plus de ſoin celles des imprudents qui lui ont accordé leur confiance. Les faillites ſi fréquentes, & ſouvent ſi impunies, que l'on voit arriver au ſein des nations corrompues, annoncent une dépravation criminelle & déshonorante; ce ſont des vols combinés avec la trahiſon & la perfidie. Le commerçant *honnête & ſage ne hazarde pas imprudemment* ſon propre bien, & moins encore celui des autres.

Ainsi ne confondons pas le vrai négociant, le commerçant eſtimable & prudent, avec ces hommes vicieux ou legers qui déshonorent une profeſſion reſpectable: diſtinguons-le pareillement de cette foule mépriſable de trompeurs & de fourbes avides, qui, dépourvus d'éducation, de conſcience & d'honneur, croient légitimes & permis tous les moyens de gagner, abuſent indignement de la ſimplicité du public, ne ſe font aucun ſcrupule de ſurfaire & de tromper, ſoit ſur la qualité, ſoit ſur la quantité des marchandiſes. Des marchands de cette trempe

Digitized by Google

ſont bien coupables; ils répandent ſur le commerce un mépris qui ne devroit retomber que ſur eux-mêmes.

La ſaine morale portera le même jugement de ces monopoleurs, toujours prêts à profiter des calamités de leurs concitoyens, dont trop ſouvent ils ſont les véritables auteurs. Il faut avoir des cœurs bien endurcis pour jouir tranquilement & ſans pudeur d'une fortune acquiſe par la déſolation publique! cette morale feroit envain des reproches à ces Traitans ſouvent ſi fiers, qui négocient avec les Deſpotes pour acheter le droit d'opprimer la Société & de s'engraiſſer du ſang des nations: des hommes de cette eſpece ſont des bourreaux privilégiés, qui devroient rougir de la ſource impure d'une opulence fondée ſur la ruine de la félicité générale. Il eſt pourtant des pays où ce trafic honteux n'eſt point déshonorant. Le Financier enrichi par des extorſions eſt régardé comme un citoyen plus utile à l'Etat qu'il opprime, que le commerçant qui le fait proſpérer.

Le vrai négociant, ainſi que le manufacturier, ſont des êtres bienfaiſants, qui, en s'enrichiſſant eux-mêmes, donnent de l'activité, de la vie à toute la ſociété, & par-là méritent ſa protection & ſon eſtime: ils font vivre & travailler le pauvre, que le financier dépouille & réduit à mendier. Quelle foule innombrable d'artiſans de toute eſpece les manufactures & le commerce ne mettent-ils pas en mouvement! par eux il s'établit une liaiſon intime entre tous les membres de la Société. En ſubſiſtant de ſon travail, l'artiſan contribue ſans relâche à la fortune de ceux qui l'emploient, ainſi qu'aux beſoins, à la commodité, aux agré-

Digitized by Google

ments, à la vanité même de ces riches ingrats qui le dédaignent en profitant de ſes travaux, dont ils ne peuvent ſe paſſer un inſtant.

RIEN de plus injuſte & de plus bas que la maniere inſultante dont l'opulence altiere regarde ces artiſans, qui chaque jour contribuent à lui fournir des beſoins ou des plaiſirs que ſa foibleſſe ne pourroit lui procurer. Cet Artiſan, avili par la fierté dédaigneuſe, eſt pourtant un homme vraiment utile, doué quelquefois de talents rares; & quand il eſt fidele dans ſon travail, il eſt plus eſtimable que les fainéants qui le mépriſent. Le Souverain faſtueux qui veut élever des monuments à ſa vanité, n'a-t-il pas beſoin du maçon, du charpentier, du ſerrurier, & d'une foule d'hommes laborieux, ſans leſquels il ne pourroit ſe ſatisfaire? Ces Artiſans divers ne ſont-ils pas dignes d'eſtime, d'affection, de bienveillance, lorſqu'ils montrent du zele dans leurs fonctions différentes? Le Monarque & le noble ne ſont-ils pas forcés de recourir au manufacturier, au marchand pour meubler leur Palais? Ceux-ci mettent en jeu l'activité d'une foule d'hommes qui, du ſein de l'indigence, contribuent à la magnificence des Rois.

L'INDIGENCE, quand elle travaille, n'eſt jamais à mépriſer. La pauvreté laborieuſe eſt communément honnête & vertueuſe; elle n'eſt digne de mépris que lorſqu'elle ſe livre au déſœuvrement & aux vices dont trop ſouvent l'opulence lui donne l'exemple. Ce ſont très fréquemment les injuſtices & les mépris de la grandeur qui réduiſent l'artiſan au déſeſpoir & au crime. De combien de forfaits, de vols, d'aſſaſſinats, ne ſe rendent pas complices tant de grands qui ont la cruauté de retenir le ſalaire

Digitized by Google

de l'induſtrie laborieuſe, du marchand qui les fournit, de l'artiſan qui a travaillé fidelement pour eux, & qu'en récompenſe ils condamnent à mourir de faim? Eſt-ce donc à des hommes de cette eſpece qu'il appartient de mépriſer d'honnêtes citoyens qui les ont bien ſervis? l'opprobre & l'ignominie ne devroient-ils pas plu-tôt tomber ſur ces ingrats, aſſez cruels pour cauſer la ruine & le déſeſpoir d'un grand nombre d'hommes, qu'ils rendent inutiles ou dangereux pour la Société? Le voleur de grand chemin fait périr tout d'un coup celui qui a le malheur de tomber entre ſes mains; mais le voleur qui refuſe de payer le ſalaire du pauvre, le fait périr d'une mort lente avec ſa famille entiere.

Les injuſtes mépris de la grandeur s'étendent, comme on l'a dit ailleurs, juſqu'au premier des arts, juſqu'à celui qui ſert de baſe à la vie ſociale: par la plus étrange des folies le riche mépriſe & dédaigne le laboureur, le cultivateur, le nourricier des nations, celui ſans les travaux duquel il n'y auroit ni moiſſons, ni bétail, ni manufactures, ni commerce, ni aucuns des arts les plus indiſpenſables à la Société. N'apprendrez-vous jamais, ô Riches ſtupides, & vous Grands inſenſibles! que c'eſt à l'Agriculture que vous devez vos revenus, vos richeſſes, votre aiſance, vos châteaux, ce luxe-même dont l'ivreſſe vous étourdit? Oui, c'eſt ce villageois, dont les haillons & les manieres vous dégoûtent, qui couvre vos tables de mêts ſucculents, de vins délicieux: ſes brebis fourniſſent la laine qui vous habille; ſes mains cultivent le lin pour vous ſi néceſſaire; ſans lui vous n'auriez pas ces dentelles artiſtement tiſſues, auxquelles votre vanité vous fait mettre

Digitized by Google

un ſi grand prix: & vous avez pourtant l'audace de le mépriſer!

La vie champêtre & le travail garantiſſent communément le cultivateur des vices & de la contagion dont les villes ſont infectées: ce ſont les injuſtices, les duretés & les déſordres des riches, qui corrompent ſon cœur, & qui ſouvent alterent l'innocence de ſes mœurs. Les grands ſe plaignent fréquemment de la malice des payſans; mais pour l'ordinaire c'eſt en eux-mêmes que ces hommes pervers devroient en chercher la cauſe. Perpétuellement dédaigné, opprimé, ravagé par la chaſſe. & par des violences ſans nombre, le payſan eſt forcé de haïr ſon Seigneur, qui n'eſt communément pour lui qu'un tyran incommode. Le malheureux, qu'un travail opiniâtre nourrit à peine, peut-il donc voir ſans jalouſie l'opulence nager dans l'abondance & le ſuperflu, & rarement touchée de la miſere du pauvre? *Enfin l'éducation* ſi négligée des habitans de la campagne, *eſt-elle ſuffiſante pour* leur donner la force de réſiſter aux impulſions, aux tentations, aux beſoins même qui ſouvent les ſollicitent au mal? Les Payſans ne ſont voleurs, braconniers & frippons, que parce que l'opulence les mépriſe, les maltraite, & leur tend rarement une main ſecourable.

C'est ainſi que le défaut de reconnoiſſance, de juſtice & de bonté dans les riches & les puiſſants de la terre, anéantit la vertu dans les habitans des champs. Ceux-ci ne connoiſſent communément leurs ſupérieurs que par les vexations qu'on leur fait éprouver en leur nom. Si ces ſuperbes Seigneurs ſe montrent à leurs vaſſaux, ce n'eſt que pour les déprimer, les écraſer, les fatiguer par leur luxe & leur vanité,

Digitized by Google

les livrer aux outrages de leurs valets insolents. Faut-il être surpris que, d'après une conduite si révoltante, les riches ne trouvent dans les gens de la campagne que des envieux, des rebelles, des ennemis cachés, toujours prêts à se venger des maux qu'on leur a faits?

Tout est lié dans la vie sociale; c'est en rendant les grands meilleurs que l'on pourra corriger les petits. C'est en abolissant des loix Gothiques, des privileges injustes, des coutumes onéreuses, que l'on rappellera les uns & les autres à la vertu. Une bonne éducation surtout doit apprendre aux riches, aux nobles, aux puissants, qu'ils doivent se faire aimer de leurs inférieurs; qu'ils doivent se montrer reconnoissants pour les biens qu'ils en recoivent; qu'ils ne peuvent s'acquitter envers eux qu'en leur montrant de l'équité, de la bienfaisance, de l'humanité.

Quand les grands de la terre seront imbus de ces maximes, ils cesseront de mépriser des citoyens dont l'existence est nécessaire à leur propre bonheur, & sans lesquels ils ne jouiroient de rien. Ils sentiront ce qu'ils doivent à des hommes. Ils reconnoîtront que toute profession, de laquelle la société recueille des fruits, doit être plus estimée que celle qui ne produit aucuns biens desirables. Tout leur prouvera que ceux qui par divers moyens travaillent à leur procurer de l'aisance & des agréments, ont droit à leur bienveillance, à leur affabilité. Tout les convaincra que rien n'est plus contraire au but de la Société que l'orgueil & la vanité. Enfin tout leur fera voir que le vice seul déshonore & peut rendre mépriſable, & que tout hom-

Digitized by Google

me qui remplit fidelement les devoirs de ſon état, eſt digne des égards de ſes concitoyens.

En ſe conformant dans leur conduite à des principes ſi clairement démontrés, les Nobles & les opulents trouveront dans leurs inférieurs des diſpoſitions plus favorables, des mœurs plus honnêtes, un attachement plus ſincere, moins d'envie ou de malignité ; enfin ils obtiendront d'eux ce dévouement, cette ſoumiſſion du cœur que n'obtient jamais la crainte. Il n'eſt point d'hommes aſſez ſauvages pour que la bonté ne parvienne pas à les toucher. Par une pente naturelle les hommes ſont portés à chérir ceux qu'ils ſont accoutumés à reſpecter. C'eſt toujours par la faute des grands qu'ils ne ſont point aimés de ceux qui leur ſont ſubordonnés. C'eſt en ſe rapprochant de ſes vaſſaux qu'un noble deviendroit leur Pere, s'en feroit obéir & conſidérer, mériteroit leur tendreſſe, ſentiment que la hauteur ou la force ne peuvent point arracher.

Mais depuis longtemps les extravagances & les plaiſirs bruyants du luxe ont attiré dans les villes ceux que leur état & leur fortune deſtinoient à être les protecteurs des habitans de la campagne & les ſoutiens de l'Agriculture : les vaſſaux ſont devenus des étrangers pour leurs Seigneurs ; ceux-ci, voulant, paroître avec faſte à la cour & dans la capitale, laiſſent honteuſement dépérir les terres que leur préſence pourroit fertiliſer. La vie champêtre & ſa paiſible uniformité ſont odieuſes à des êtres dont le fracas du vice eſt devenu l'élément. Le cultivateur n'a plus d'amis puiſſants ni de conſolateurs dans ſes peines. Le fermier eſt durement renvoyé à des gens d'affaires, que les beſoins

Digitized by Google

multipliés du propriétaire rendent impitoyables. Bientôt la culture eſt abandonnée, ou la terre ne fournit plus que de foibles moiſſons : les villages déſertés ne préſentent que des ſolitudes; & le chef lui-même ſe trouve endetté ou ruiné, mépriſé de ceux même qui ont le plus contribué à déranger ſa fortune.

Tel eſt le ſort que trop communément le luxe & la vanité préparent à ceux qu'ils parviennent à ſéduire. C'eſt aux champs que le noble ſeroit vraiment reſpectable & puiſſant : en demeurant dans ſes terres, il conſerveroit ſa fortune & ſes mœurs; il ſe garantiroit de l'air contagieux qu'on reſpire dans les cours : en faiſant travailler il trouveroit des moyens d'augmenter ſon aiſance & celle des autres; plaiſir plus ſolide & plus innocent que ceux du vice, que ſuit toujours la ruine & le repentir. (131) C'eſt ainſi que tant de riches, qui ne ſavent que diſſiper, ſans profit ni pour eux-mêmes ni pour la Société, ſe rendroient des citoyens utiles, chéris de leurs vaſſaux, dignes d'être conſidérés.

Ce qui a été dit dans toute cette Section, continue à nous prouver de la façon la plus claire, que la Politique ne peut jamais ſans danger ſéparer ſes maximes de celles de la Morale. Les différents états ne ſont que des moyens divers de ſervir la Patrie; la Profeſſion la plus noble eſt celle qui la ſert le plus utilement. Dès

(131) La loi de Zoroaſtre met au nombre des plus grandes vertus de *ſemer les grains avec pureté*, & de *planter des arbres*. En effet, c'eſt pratiquer la vertu que d'être utile au public. D'après ces principes, défricher des terres, deſſécher des marais, faire des chemins, établir des manufactures, &c. en un mot, faire travailler & ſubſiſter des hommes, ſont des actions plus vertueuſes que bien des pratiques auxquelles on attache vulgairement l'idée de vertu. Faire travailler le pauvre eſt la meilleure des aumônes.

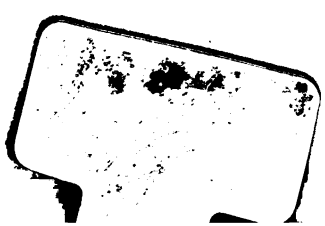
Digitized by Google

que l'adminiſtration s'écarte de ces principes, tout tombe dans le déſordre & la confuſion. Un peuple ſans probité devient le fléau des autres & ſe détruit bientôt lui-même. Un Souverain ſans juſtice eſt la ruine de ſon Empire, & n'exerce jamais qu'une puiſſance peu ſûre. Les Grands, les Nobles, les Magiſtrats, les Prêtres, les Riches, ne peuvent être juſtement conſidérés qu'en tant qu'ils ſe montrent occupés de la félicité publique. Les ſciences & les lettres ne méritent notre eſtime que lorſqu'elles éclairent la Société ſur les objets qui l'intéreſſent. Le commerce ne peut fleurir ſans bonne foi. Enfin l'agriculture, ſi néceſſaire à la ſociété, exige la protection & les ſecours des riches & des Grands, & dûement encouragée elle devient le ſoutien des bonnes mœurs.

QU'EST-CE donc qui empêche les citoyens des différentes claſſes de l'Etat de concourir fidelement au but de la vie ſociale? c'eſt l'ignorance, qui fait que chacun d'entre eux ne voit pas aſſez clairement la liaiſon de ſon intérêt perſonnel avec l'intérêt de tous les autres. C'eſt une ſotte vanité qui, enivrant les grands de folles chimeres, leur fait croire que pour être heureux ils n'ont beſoin de perſonne: erreur fatale à laquelle on peut attribuer ces diviſions, ces haines & ces mépris réciproques, cette ſéparation d'intérêts que nous voyons ſubſiſter dans preſque toutes les Sociétés. C'eſt ſur la vanité des hommes que la morale doit frapper, lorſqu'elle voudra les ramener à l'union ſi néceſſaire à la force, à la felicité des nations. Aucun homme, aucun corps, aucun ordre de l'Etat n'eſt en droit de s'eſtimer qu'en vertu des avantages véritables dont il fait jouir la Patrie.

Fin de la Quatrieme Section.

Digitized by Google



Digitized by Google